

Visions d'un autre monde
L'influence des privilèges dans la construction des idéomondes littéraires

Cassandra Simon

Thèse soumise à la
Faculté des arts
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en lettres françaises
avec spécialisation en études féministes

Département de français
Bureau des études supérieures et postdoctorales
Faculté des arts
Université d'Ottawa

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	iii
Résumé	iv
Liste des abréviations	v
Introduction	1
La face cachée des dominations	2
La critique féministe au seuil des nouveaux mondes	7
Corpus à l'étude : les romans de l'imaginaire francophones.....	14
Organisation de la thèse.....	16
Le privilège du neutre	19
Le biais de lecture.....	21
Se révolter dans les marges	24
La réciprocité dans la différence : déconstruction du neutre.....	30
Enjeux de l'écriture en français : le genre neutre	34
Point zéro et point de départ : les référentiels d'un idéomonde	40
Géographie et espaces	48
Géographie littéraire : la carte et le paysage.....	48
Raconter des espaces : le réel et l'imaginaire dans la voix narrative	51
Origines et déplacements : la racialisation de l'espace	54
Espaces interdits, lieux réservés et divisions sociales	64
Espaces genrés : l'ombre du hors-texte	71
Magie et mondes impossibles	77
La magie, génératrice de nouveaux rôles sociaux	78
La magie des femmes : entre nature et surnature	84
Animation des objets et objectification des vivants	94
Conclusion	107
Bibliographie	116

REMERCIEMENTS

Avant tout, je voudrais remercier ma directrice de thèse, Claudia Bouliane, dont l'ouverture et le souci du détail ont été pour moi sources d'admiration et d'inspiration. Chacune de nos conversations m'a laissé l'esprit bouillonnant de nouvelles idées et le cœur soulagé de ses inquiétudes. Ses conseils et sa grande disponibilité ont fait de moi une étudiante privilégiée.

J'aimerais ensuite montrer ma reconnaissance au corps enseignant de l'université d'Ottawa qui a contribué à ma formation, ainsi qu'aux professeur·e·s de l'université de la Sorbonne-Nouvelle Paris 3 qui m'ont accueillie au sein de leur institution dans le cadre d'un échange étudiant.

Je voudrais ajouter à cette liste les membres du comité d'évaluation de ma thèse, Michel Fournier et Geneviève Boucher, dont les questions et les commentaires ont mené à des discussions riches et pertinentes, ainsi que la présidente de la soutenance, Mawy Bouchard.

Je tiens également à exprimer ma gratitude envers l'université d'Ottawa pour l'appui financier dont j'ai pu profiter durant mes études. Les bourses de la faculté des arts et du département de français qui m'ont été décernées ont allégé substantiellement les contingences matérielles liées à la rédaction de cette thèse.

Merci finalement à mes ami·e·s et aux membres de ma famille, pour avoir patiemment écouté mes longues tirades sur les privilèges et les romans de l'imaginaire toutes les fois où j'avais besoin de réfléchir à haute voix.

Finalement, je tiens à remercier spécialement Antoine, qui a su manifester sa présence, de loin comme de près, et qui a partagé mes passions et mes peines tout au long de cette aventure.

RÉSUMÉ

L'invention de mondes nouveaux permet théoriquement de se détacher des structures de domination sociales telles que l'hétéronormativité, la suprématie blanche ou le patriarcat, mais la réalité semble trouver le moyen d'apposer sa marque, même dans les genres de l'imaginaire comme la fantasy et la science-fiction. Cette thèse a pour ambition d'interroger les paradoxes perceptibles aux points d'intersection du réel et de la fiction et la façon dont ils peuvent témoigner de l'incidence des systèmes de hiérarchisation imprégnant le contexte de production d'une œuvre sur la construction d'un idéomonde (univers inventé). Comment les privilèges s'inscrivent-ils dans un texte malgré l'éloignement apparent de l'univers narratif qui y est présenté ? Peggy McIntosh (1988) décrit les privilèges comme un ensemble d'avantages détenus par les membres d'un groupe dominant. Ils constituent la face cachée des oppressions dans le maintien d'un système de domination qui dépend de leur invisibilité. Leur permanence tacite, au cœur des textes de fiction, oriente l'écriture de manière à lui faire reproduire les stéréotypes qui contribuent au maintien des dominations sociales.

La lecture attentive de *La Passe-Miroir* (Christelle Dabos, 2013-2019), complétée par un corpus secondaire composé d'autres œuvres de l'imaginaire en langue française, propose de mettre en lumière l'interaction des privilèges avec l'imagination personnelle des auteur·trice·s au moment de la création d'idéomondes. À la croisée des perspectives sociocritiques et féministes, cette analyse se divise en trois parties qui portent sur la neutralité comme manifestation des privilèges dans l'écriture, sur la composition spatiale des idéomondes en relation avec les systèmes de hiérarchisation de la réalité, et sur le potentiel subversif de la magie dans les littératures de l'imaginaire.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

La Passe-Miroir. Les fiancés de l'hiver (tome 1) : PM 1

La Passe-Miroir. Les disparus du Claidelune (tome 2) : PM 2

La Passe-Miroir. La mémoire de Babel (tome 3) : PM 3

La Passe-Miroir. La tempête des échos (tome 4) : PM 4

INTRODUCTION

La littérature est à la fois le produit de la société qui la voit naître et la promesse d'un monde nouveau. Ce double mandat est particulièrement sensible lorsqu'un·e écrivain·e¹ construit, pour enrichir son fil narratif, un univers différent de celui qu'on identifie à la réalité. Dans nos livres et sur nos écrans, les mondes inventés jouissent d'une popularité grandissante. Avec l'essor des genres de l'imaginaire, tant la littérature pour la jeunesse que celle destinée à un public adulte montrent les signes d'un intérêt pour la découverte d'autres réalités possibles. L'occasion se présente alors de créer une image distincte de la société en manipulant les acquis et les *allant-de-soi* pour proposer une nouvelle voie. Pourtant, force est de constater que la plupart de ces mondes inventés ne remettent que très peu en question les structures de domination existantes et se contentent de reproduire les tensions sociales du réel, renforçant ainsi la position avantageuse de certaines identités dans la réalité, au détriment des subalternes².

Dans le contexte actuel de remise en question des hégémonies qui traversent notre société occidentale (avec des mouvements comme *Black Lives Matter* ou *#Metoo*, pour ne donner que ces exemples), saisir l'interaction qui unit les privilèges aux territoires nouveaux imaginés par la fiction permettra d'explorer notre rapport aux structures hiérarchisantes dans l'imaginaire. L'objectif de la présente recherche est donc de déterminer comment un système de privilège imprégnant le

¹ Suivant ma volonté de donner une plus grande visibilité à la contribution littéraire des femmes, il est apparu nécessaire de recourir à l'écriture inclusive dans ce travail afin d'éviter l'invisibilisation du féminin, laquelle découle ordinairement des règles de grammaire en français.

² Le mot « subalterne » renvoie dans ce travail aux personnes qui souffrent d'oppression dans une société en raison d'une ou de plusieurs caractéristiques généralement liées à l'identité (genre, orientation sexuelle, couleur de peau). Le détournement du vocable de sa fonction militaire est attribué à Antonio Gramsci, qui oppose des « classes subalternes » à une « classe dominante » : Guido Liguori, « Le concept de subalterne chez Gramsci », *Mélanges de l'École française de Rome — Italie et Méditerranée modernes et contemporaines* [En ligne], n°128, vol. 2, 2016, mis en ligne le 3 novembre 2016, consulté pour la dernière fois le 21 juillet 2021. URL : <https://journals.openedition.org/mefrim/3002#quotation>

contexte de production d'une œuvre influence la construction d'un univers narratif qui diverge du monde de référence de son·sa créateur·trice. Il s'agira d'étudier les structures de domination et les relations de pouvoir intradiégétiques en tant qu'échos du réel et de décortiquer la façon dont les œuvres de l'imaginaire peuvent contribuer au maintien des privilèges ou, au contraire, en ébranler les fondations. À la croisée des théories féministes et littéraires, je propose d'entreprendre un voyage dans des contrées qui se distinguent du monde réel, afin de comprendre les mécanismes qui y limitent très souvent l'expression de la diversité et de l'inclusivité.

La face cachée des dominations

La critique féministe s'affaire depuis ses débuts à déceler la trace du patriarcat jusqu'au cœur des textes littéraires. Simone de Beauvoir traquait déjà le mythe de la féminité dans les œuvres de ses prédécesseurs et contemporains³, et l'entreprise s'est popularisée à la fin du vingtième siècle avec, d'une part, le désir de mieux étudier la contribution féminine à l'histoire littéraire et, de l'autre, celui de porter un regard différent sur les œuvres d'hier et d'aujourd'hui⁴. Comme il est question dans les deux cas de déplacer le projecteur vers celles qui ont constitué trop longtemps la face cachée de l'humanité, il s'agit bien souvent de définir ou d'exemplifier cette « expérience sociale de l'oppression⁵ » qui rapproche les femmes, pour reprendre les mots de Lori Saint-Martin. Le patriarcat apparaît alors comme un système qui prive certains humains des libertés auxquelles ont droit les autres. Une analyse similaire peut être faite en ce qui a trait au capitalisme, à la

³ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, tome I, Les Faits et les mythes*, préface de Benoîte Groulx, Paris, Éditions du Club France Loisir [avec l'autorisation des éditions Gallimard], 1990 [1949], 343 p.

⁴ Citons en exemples Suzanne Lamy, Lori Saint-Martin, Ginette Castro et Éliane Viennot dans le monde francophone.

⁵ Lori Saint-Martin, « Splendeurs et misères de la critique littéraire au féminin », *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, p. 25.

suprématie blanche, à l'hétéronormativité et à de nombreuses autres constructions sociales sources d'inégalités arbitraires.

Concevoir les dominations en partant des oppressions qu'elles provoquent peut faire oublier que toute injustice suppose l'existence de personnes lésées et de personnes favorisées. En 1988, Peggy McIntosh, directrice associée du Centre de recherche en études de genre du Wellesley College, a remarqué « la réticence des hommes à reconnaître qu'ils sont trop privilégiés dans le programme, même s'ils peuvent admettre que les femmes sont défavorisées⁶ », un paradoxe qui l'a menée à s'interroger sur ses propres angles morts. Dans un texte pionnier pour la théorie des privilèges, McIntosh s'est questionnée sur les avantages dont elle profitait en raison de sa couleur de peau, puis de son orientation sexuelle. L'importance de sa réflexion réside dans l'aveu que les privilèges, quels qu'ils soient, passent généralement inaperçus aux yeux de ceux et celles qui en bénéficient et, surtout, que cette discrétion les protège et les empêche d'être véritablement remis en question. Les privilèges constituent donc l'ombre oubliée de l'oppression, son versant invisible.

Il peut sembler évident que si les membres d'un groupe donné connaissent davantage d'obstacles dans divers aspects de leur vie, d'autres personnes, exclues dudit groupe, ont plus de facilité pour arriver aux mêmes objectifs. L'invisibilité des privilèges tient au fait que la situation des individus qui en tirent parti est considérée comme un référent neutre plutôt que comme le résultat d'une domination effective. Ainsi, le harcèlement et la violence dont sont victimes des personnes en position subalterne sont généralement pris comme des situations exceptionnelles, par opposition à la plus grande sécurité dont profitent les personnes à l'identité dominante. De même,

⁶ Peggy McIntosh, « White Privilege: Unpacking the Invisible Knapsack », *Peace and Freedom Magazine*, Philadelphie, Women's International League for Peace and Freedom, 1989, p. 10. Version originale : « [...] men's unwillingness to grant that they are over privileged in the curriculum, even though they may grant that women are disadvantaged [...] ». (Traduction libre.)

on parle plus facilement de la sous-représentation des subalternes dans les médias et les sphères de pouvoir que de la surreprésentation du groupe dominant⁷. En étudiant la conscience dominante, Maxime Cervulle souligne la nécessité de penser le caractère productif ou constitutif de la négativité comme support stratégique du système de privilège. L'ignorance ou le déni de ses privilèges entraîne généralement l'inaction et le silence, qui sont des manières d'éviter de mettre son statut en jeu. Il s'agit de défendre une posture supérieure en niant d'une part son caractère privilégié et en acceptant d'autre part de répéter des stratégies de préservation des structures sociales⁸.

Les structures de pouvoir sont nombreuses et chacune implique une forme de hiérarchisation des identités, de sorte qu'une personne peut être à la fois privilégiée et opprimée selon les systèmes auxquels elle se réfère et le contexte où elle se trouve. Il serait simpliste d'affirmer que ces privilèges et oppressions s'additionnent ou se soustraient les uns aux autres et je parlerai plutôt d'intersectionnalité pour prendre en compte leur interaction. L'intersectionnalité a été conceptualisée par Kimberlé Williams Crenshaw en 1989 à partir des idées du *Black Feminism* aux États-Unis. C'est une approche axée sur l'analyse critique des rapports de pouvoir qui structurent à la fois l'univers social et la création d'identités⁹. Appliquée à l'étude des privilèges, l'intersectionnalité permet de nuancer et de complexifier leur analyse en supposant l'unicité des situations individuelles, chacune située au croisement des multiples systèmes de hiérarchisation qui peuvent traverser une société.

⁷ Dans son livre, *La Pensée blanche*, Lilian Thuram raconte le malaise de son entourage après qu'il a fait remarquer que le problème de la réunion à laquelle il participait n'était pas l'absence des femmes, mais le fait qu'il y avait trop d'hommes. Lilian Thuram, *La Pensée blanche*, Paris, Mémoire d'encrier, 2020, p. 9.

⁸ Maxime Cervulle, « La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation », *Cahiers du Genre*, vol. 53, n°2, 2012, p. 37-54.

⁹ Sirma Bilge, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogenes*, vol. 225, n° 1, 2009, p. 70-88.

Depuis le début de mes recherches, le concept de privilège a connu un véritable essor dans le paysage médiatique et de nombreux groupes militants s'en sont servi et s'en servent encore aujourd'hui comme d'un « éveilleur de conscience ». Le changement de paradigme qu'il propose en fait un outil de choix pour renouveler la discussion au sujet des dominations sociales et favoriser leur déconstruction en impliquant plus activement les personnes qui ne se sentent pas directement touchées par les oppressions. Cependant, c'est en tant qu'angle d'approche que la notion de privilège m'intéresse, car elle permet d'éclairer les zones d'ombre laissées par les recherches qui se concentrent plus souvent sur les conséquences des systèmes de hiérarchisation sur le groupe inférieurisé que sur les motifs de leur mise en place et de leur perpétuation, soit l'ascendant donné à une partie de la population sur l'autre.

Étudier la place et l'influence des privilèges dans les romans vise une compréhension des mécanismes de reproduction des dominations dans la fiction qui complète l'analyse des oppressions. Dans une perspective littéraire, cette approche encourage à relever les absences et les silences dans un texte comme autant d'éléments constitutifs et révélateurs de l'idéologie dans laquelle a baigné sa production. Les présupposés, les *allant-de-soi*, doivent être tirés de l'invisible non-écrit pour être examinés à la lumière de leur rôle hégémonique. Pour Marc Angenot, théoricien du discours social, ces évidences régulent la production, la diffusion et la légitimation des discours en « privant de moyens d'énonciation l'impensable ou le "pas-encore-dit"¹⁰ ». Si l'hégémonie qui en résulte tend à favoriser les personnes appartenant à une classe supérieure, elle n'exclut pas, au contraire, les réactions, échos ou contestations, qui peuvent contredire une vision du monde

¹⁰ Marc Angenot, « Chapitre 1. le discours social : problématique d'ensemble », *1889, un état du discours social*, Médias 19, Canada, 2014 [1989], p. 59.

« dominante » tout en s’organisant par rapport à elle, validant ainsi paradoxalement sa suprématie¹¹.

En voulant repérer les traces des idéologies sociales qui traversent le texte, ma lecture se rapproche de celle que préconise la sociocritique, qui étudie les représentations sociales dans diverses productions culturelles. En effet, cette perspective critique porte notamment son intérêt sur les impensés et les non-dits, de sorte à faire une photographie en négatif de l’œuvre. Le texte est déterminé comme le premier objet d’analyse, support de significations multiples dialoguant avec le réel, et la fiction qu’il raconte peut se lire comme une interprétation située du contexte de sa production. Fondateur de l’approche sociocritique, Claude Duchet insiste sur la nécessité de concevoir la relation entre fiction et réalité comme un continuum : « Mais le début d’un texte n’est pas non plus son commencement : un texte ne commence jamais, il a toujours commencé avant¹². » C’est qu’on ne lit jamais l’esprit vierge et ce qu’on lit n’est jamais non plus tiré du néant. Dès les premiers mots sont évoquées des références socioculturelles et intertextuelles qui placent l’*incipit* dans un contexte qui le précède, sans lequel il ne pourrait faire sens. Duchet a nommé « cotexte » cette présence subtile de la réalité au cœur même des textes, afin de la différencier du contexte extérieur à une œuvre¹³. Mon étude se fondera sur les indices textuels qui marquent la relation d’un récit avec l’imaginaire social, dont j’emprunte la définition à Pierre Popovic :

L’imaginaire social est ce rêve éveillé que les membres d’une société font, à partir de ce qu’ils voient, lisent, entendent, et qui leur sert de matériau et d’horizon de référence pour tenter d’appréhender, d’évaluer et de comprendre ce qu’ils vivent ; autrement dit : il est ce que ces membres appellent la réalité¹⁴.

¹¹ Marc Angenot, *op. cit.*, p. 53 à 77.

¹² Claude Duchet, « Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit », *Littérature*, n°1, 1971, p. 8.

¹³ Patrick Maurus, « Cotexte et sociotexte », dans Anthony Glinier et Denis Saint-Amand (dir.), *Le Lexique Socius* [En ligne], s.d., consulté pour la dernière fois le 20 juillet 2021. URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/167-cotexte-et-sociotexte>

¹⁴ Pierre Popovic, *La Mélancolie des Misérables : un essai de sociocritique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2013, p. 29.

L'imaginaire social peut être conçu comme la source d'un texte, autant que comme l'océan dans lequel il se jette. Pour cette recherche, j'inclus avec le texte les représentations qui l'habitent, et tout particulièrement celles qui ont trait à d'autres univers. Le façonnement d'un monde inventé est toujours entamé avant même la décision de l'auteur·trice, par l'existence antérieure de l'imaginaire social qui lui sert d'argile. Pour cette raison, l'analyse des stratégies de défense ou de contestation des privilèges qui peuvent se glisser dans ces nouveaux mondes, même à l'insu de leurs auteur·trice·s, devra considérer l'écriture comme un phénomène social plutôt qu'une expression créatrice individuelle.

La critique féministe au seuil des nouveaux mondes

Pour Jean-Louis Dufays, toute évaluation d'une œuvre passe nécessairement par la célébration ou le rejet des stéréotypes qui s'y retrouvent. Ces derniers jaillissent de la répétition dans un texte, puis d'un texte à l'autre, d'unités sémantiques associées à la banalité et à la norme¹⁵. C'est l'un des objectifs de la critique féministe de repérer ces images récurrentes pour déconstruire l'hégémonie patriarcale qu'elles promulguent en se faisant passer pour naturelles. Il n'existe pas de critères faisant consensus pour décider du féminisme d'une œuvre, mais ce sont souvent les personnages, leur représentation ainsi que leurs rapports entre eux et avec le monde qui font l'objet d'une attention particulière. Par exemple, Carole Brugeilles, Isabelle Cromer et Sylvie Cromer étudient les aspects relationnels et sociaux des personnages de même que la distribution des rôles entre les femmes, les hommes, les filles et les garçons dans un corpus français destiné aux enfants¹⁶.

¹⁵ Jean-Louis Dufays, « Le stéréotype, un concept clé pour lire, penser et enseigner la littérature », *Marges Linguistiques* [En ligne], 2001, p. 19-30, mis en ligne en 2001, consulté pour la dernière fois le 21 juillet 2021. URL : https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal%3A139031/datastream/PDF_01/view

¹⁶ Carole Brugeilles, Isabelle Cromer, et Sylvie Cromer, « Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés ou Comment la littérature enfantine contribue à élaborer le genre », *Population*, vol. 57, n° 2, 2002, p. 261-292.

Isabelle Smadja et Pierre Bruno évaluent le sexisme de *Harry Potter* de façon similaire : en se fiant principalement à la quantité de personnages masculins et féminins, à leurs caractéristiques, à leur socialisation et à leurs rôles¹⁷. En observant les critiques déployées en ligne par les amateur·trice·s de films et de séries télévisées, Hélène Breda remarque l'importance accordée aux stéréotypes genrés, à la distribution des rôles et à la trajectoire narrative des personnages selon leur sexe : « L'enjeu qui sous-tend l'ensemble des critiques féministes est celui d'une représentation "adéquante" des personnages de femmes¹⁸. » Pourtant, ces personnages s'insèrent dans un contexte donné, qui est parfois invoqué pour justifier les représentations inadéquates¹⁹ des identités subalternes. La présence dans des romans de privilèges blancs, masculins ou hétérosexuels, par exemple, est souvent le résultat d'une distribution inéquitable du pouvoir dans la société fictive, laquelle prétend refléter la réalité. Comme on l'a vu, il arrive toutefois qu'un roman ne montre pas la réalité, mais construise plutôt un monde distinct. Le signifié qui peut être dégagé du texte ne connaît alors aucune forme d'existence tangible dans le monde d'expérience des lecteur·trice·s, ce qui procure aux auteur·trice·s davantage d'autonomie de création quant aux contextes d'évolution de leurs personnages.

En France, l'expression « littératures de l'imaginaire²⁰ » rassemble les genres qui font intervenir des éléments extraordinaires, étrangers ou radicalement nouveaux par rapport au réel. Il s'agit principalement de la science-fiction et de la fantasy. Si l'utilisation d'un terme comme

¹⁷ Pierre Bruno et Isabelle Smadja, « Évaluer le sexisme d'une œuvre : nécessité et difficulté », *Le français aujourd'hui*, vol. 163, n° 4, 2008, p. 29-36.

¹⁸ Hélène Breda, « La critique féministe profane en ligne de films et de séries télévisées », *Réseaux*, vol. 201, n° 1, 2017, p. 87-114.

¹⁹ La représentation « adéquate » est entendue ici au sens où un personnage reflète correctement la réalité des personnes qui pourraient s'y identifier, souvent grâce à une rupture avec les stéréotypes qui peuvent limiter l'expression de certaines identités.

²⁰ On peut aussi parler de « romans de l'imaginaire », de « récits de l'imaginaire », de « genres de l'imaginaire » pour se référer au même ensemble littéraire.

« imaginaire » peut sembler problématique puisque même les œuvres de fiction les plus réalistes demeurent un produit de l’imagination, la locution revêt une grande utilité pour distinguer les récits qui franchissent les limites du possible²¹. Leurs espaces fictionnels exigent de leur lectorat de reconstituer mentalement ce que Richard Saint-Gelais a nommé une xéno-encyclopédie en s’inspirant du concept d’encyclopédie d’Umberto Eco. Le texte fournit alors des indices qui permettent de restituer son référent de manière fragmentaire²². Les genres de l’imaginaire ont tous en commun la grande liberté de leurs auteur·trice·s dans la mise en place des intrigues et des espaces narratifs. Orson Scott Card, en résumant la différence entre science-fiction et fantasy, insiste sur la part inventée de ces deux genres : « En d’autres mots, la science-fiction traite de ce qui *pourrait* être, mais n’est pas et la fantasy traite de ce qui *ne pourrait pas* être²³. » Dans certains cas, l’univers narratif diffère radicalement de la réalité, le récit fait mention d’une planète lointaine ou d’un autre monde (entre autres exemples) et le lectorat se trouve plongé dans un décor dépourvu de la moindre prétention de refléter le réel.

En français, aucun mot ne fait consensus pour parler de ce que les anglophones ont appelé *conworld*. Du « monde imaginaire » à l’« univers inventé », on retrouve dans la littérature une série d’énoncés qui présentent souvent l’inconvénient de pouvoir être confondus avec la diégèse. Après tout, le Paris de Victor Hugo, une fois mis en texte, n’appartient plus au domaine du réel, ce qui en fait nécessairement un espace fictionnel. Il y a invention dès qu’il y a représentation. L’appellation « monde fictionnel » avancée par Anne Besson, qui en a fait sa spécialité, échappe à ce paradoxe

²¹ Anne Besson, « Aux frontières du réel : les genres de l’imaginaire », *La revue des livres pour enfants*, dossier « Les littératures de l’imaginaire », n° 274, 2014, p. 90-97.

²² Richard Saint-Gelais, *L’Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Québec, Nota Bene, 1999, 399 p.

²³ Orson Scott Card, « Part 1: How to Write Science Fiction and Fantasy, Chapter 1: The Infinite Boundary », dans Orson Scott Card et collab., *How to Write Fantasy and Science Fiction*, Cincinnati, Writer’s Digest Books, 2013, p. 23. Version originale : « *Or in other words, science fiction is about what could be but isn’t; fantasy is about what couldn’t be.* » (Traduction libre)

en se rapportant à une ambiance particulière à une œuvre (roman, film, série, etc.) qui connaît ensuite une expansion transmédiatique au point de s’ancrer partiellement dans la réalité, sous la forme d’un paysage fictionnel qui dépasse largement son support initial²⁴. Comme cette définition part de la réception de ces nouveaux espaces, elle devient cependant inopérante dans le cadre d’une étude comme la mienne, centrée sur la création de ces univers inventés. Quant au « monde secondaire » de Tolkien, expression courante dans la recherche anglophone et francophone²⁵, elle implique une hiérarchisation qui échoue à prendre en compte toutes les relations possibles entre la réalité, les représentations de la réalité et les représentations d’une non-réalité.

Afin de souligner les choix des auteur·trice·s dans l’invention d’un espace narratif qui se distancie volontairement de la réalité tout en la reflétant au moins en partie, j’ai décidé d’utiliser le néologisme « idéomonde », trouvé dans l’encyclopédie virtuelle collaborative Idéopédia, dont l’objectif est de créer un lexique pour parler des langues et des mondes imaginaires. Calqué sur le mot « idéolangue », dont l’usage est beaucoup plus répandu et qui sert à désigner les langues inventées par opposition aux langues naturelles, l’idéomonde combine les mots « idée » et « monde », évoquant par là un espace né de la pensée, aux limites aussi indéfinies que la psyché humaine²⁶. Bien qu’il soit encore peu usité, le mot remporte mon adhésion en raison de sa brièveté et de sa précision. L’idéomonde se différencie de la diégèse par l’intention consciente qu’il suppose chez son ou sa créateur·trice de construire un univers distinct, exigeant ainsi un travail d’invention plutôt qu’une recherche documentaire pour délimiter l’environnement géopolitique, la faune, la

²⁴ Anne Besson, *Constellations. Des mondes fictionnels dans l’imaginaire contemporain*, Paris, CNRS Éditions, 2015, 558 p.

²⁵ L’expression apparaît dans un essai de Tolkien sur la littérature de fantasy : J. R. R. Tolkien, *Faërie et autres textes*, traduit de l’anglais par Francis Ledoux *et al.*, Paris, Pocket, 2009, 448 p.

²⁶ « Idéomonde », dans l’encyclopédie collaborative en ligne Idéopédia. URL : europalingua.eu/ideopedia, mis en ligne le 8 avril 2013, consulté pour la dernière fois le 20 juillet 2021.

flore, les avancées technologiques et scientifiques, les croyances religieuses ou superstitieuses, la langue, la vie quotidienne des personnages et d'innombrables autres détails²⁷ qui permettront de créer l'illusion d'un monde différent du nôtre.

L'autonomie relative des écrivain·e·s dans la création des idéomondes est régulièrement oubliée ou mise de côté dans les critiques féministes qui se concentrent sur le développement des personnages. Dans leur analyse féministe d'*Harry Potter*, Pierre Bruno et Isabelle Smadja écartent rapidement le besoin de se pencher sur l'univers narratif d'une œuvre pour y observer la présence de dominations implicites, arguant que J. K. Rowling, autrice de ce *best-seller*, « n'a pas cherché à créer un monde idyllique mais à calquer l'univers sorcier sur le monde contemporain [...] »²⁸. La décision de reproduire dans un monde fictif les hiérarchies du monde réel n'est souvent pas interprétée comme un choix : elle va de soi. L'univers dans lequel un personnage évolue influence pourtant grandement l'interprétation qui est faite de ce dernier. Le fait de limiter les identités subalternes à la soumission et à la révolte dans le cadre des idéomondes littéraires, quand tant d'autres éléments fictionnels sont réinventés, tend à naturaliser les hiérarchies de notre réalité en ne remettant jamais en question leur existence, même dans des mondes inventés.

Nombre de chercheur·se·s s'entendent néanmoins sur le potentiel critique des genres de l'imaginaire. William Blanc voit dans la fantasy un outil de réflexion sur les nouveaux enjeux propres à la société industrielle²⁹. En jetant un regard sociocritique sur la science-fiction, Elaine Després suggère que l'omniprésence du réel dans la fiction y appose la marque de l'imaginaire

²⁷ Notons que cette liste n'est ni exhaustive ni conditionnelle à la création d'un idéomonde. Les auteur·trice·s préfèrent généralement se concentrer sur les aspects qui auront une importance pour leur intrigue.

²⁸ Pierre Bruno et Isabelle Smadja, « Évaluer le sexisme d'une œuvre : nécessité et difficulté », *loc. cit.*, p. 33.

²⁹ William Blanc, *Winter is coming. Une brève histoire de politique de la fantasy*, Montreuil, Éditions Libertalia, 2019, 140 p.

social contemporain. Même l'éloignement de la réalité caractéristique des genres de l'imaginaire serait l'un des « symptômes du désintéressement d'une époque vis-à-vis de la politique et du projet social³⁰ ». Pour Brian Attebery, la plongée dans des univers autres déstabilise les schémas de pensée conservateurs, ce qui dote les œuvres de l'imaginaire d'un potentiel de subversion inhérent à leur nature exogène³¹. Anne Besson rejoint cette idée en soulignant le rôle des réappropriations par le public des thèmes de l'imaginaire dans les mobilisations sociales et politiques actuelles. Elle remarque toutefois que le pouvoir innovateur de l'imaginaire s'actualise rarement :

[La] majorité des œuvres concernées n'apporte pas grand-chose à une quelconque réflexion d'ampleur. On peut certes citer un ensemble (aujourd'hui en croissance rapide) de titres d'imaginaire interrogeant, avec d'ailleurs plus ou moins d'à-propos, la binarité de genre par exemple. Mais c'est une goutte d'eau, un grain de sable, dans une masse de textes qui ne se posent jamais la question de savoir si les extra-terrestres, les humains du futur, les elfes ou les dragons seraient susceptibles de présenter une autre répartition de leur population que l'opposition masculin/féminin. Cela signifie – de manière tout à fait logique dans la mesure où les fictions sont les produits de leur contexte – que l'imaginaire (à de rares exceptions près, souvent passées inaperçues et découvertes rétroactivement) n'explore les possibles d'une norme qu'à partir du moment où celle-ci est déjà remise en question : voilà qui est de nature à faire quelque peu retomber l'enthousiasme quant au potentiel disruptif du laboratoire de l'imaginaire³².

Le pouvoir des littératures de l'imaginaire ne peut s'exercer sans la participation active du lectorat qui interprète ses textes et s'en empare pour les faire interagir avec le réel, puis avec la prochaine génération littéraire, mais les écrivain·e·s jouent aussi un rôle central dans le renouvellement de l'imaginaire. Au désir de créer se joint souvent celui d'innover en dépassant les frontières de la normalité tout juste suffisamment pour contribuer à leur déplacement. Les auteur·trice·s de fantasy et de science-fiction n'hésitent pas à réinventer les éléments naturels (faune, flore, géographie ou lois scientifiques, voire magiques) ainsi que les manifestations les plus

³⁰ Elaine Després, « Réalisme et pseudo-réalisme en science-fiction : l'exemple d'Élisabeth Vonarburg » [en ligne], *Repenser le réalisme*, Cahier ReMix, n°7, 2018, paragr. 41. URL : <http://oic.uqam.ca/fr/remix/realisme-et-pseudo-realisme-en-science-fiction-lexemple-delisabeth-vonarburg>, mis en ligne en avril 2018, consulté pour la dernière fois le 20 juillet 2021

³¹ Brian Attebery, *Strategies of Fantasy*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1992, 152 p.

³² Anne Besson, *Les Pouvoirs de l'enchantement*, Paris, Vendémiaire, 2021, p. 57-58.

visibles de la culture de leurs nouvelles sociétés (architecture urbaine, langues, coutumes ou histoire, par exemple), mais le fondement des dominations demeure le plus souvent inchangé. Les identités subalternes du monde de référence des créateur·trice·s d'idéomondes restent les mêmes, un état de fait qui explique certainement le sentiment de Besson que les transformations proposées par les œuvres de l'imaginaire sont finalement plutôt superficielles. Samantha Shannon, autrice anglaise de fantasy, de romans dystopiques et de récits paranormaux, déplore ce paradoxe dans un essai féministe publié en ligne : « Certain·ne·s fervent·e·s de la fantasy semblent penser avec une ardeur presque religieuse que, même dans les mondes fictifs, les opprimé·e·s doivent rester opprimé·e·s³³. »

Plutôt que d'une incapacité à imaginer la différence – au sens large, cette dernière existe incontestablement dans la science-fiction et la fantasy – les romans de l'imaginaire procèdent pour la majorité d'entre eux d'une partition rigide entre l'impossible *acceptable* qui relève de la fantaisie inoffensive et l'impossible *inacceptable* capable d'ébranler l'ordre social et de menacer les privilèges qui en découlent pour les identités dominantes. En suivant les contours de cette limite intangible, la présente thèse se propose de comprendre la manière dont elle peut se dessiner dans l'écriture malgré la volonté souvent manifeste des textes de la brouiller. Ma démarche se veut une contribution à la réflexion sur l'inclusivité et la diversité dans les littératures de l'imaginaire. Déconstruire les mécanismes de maintien de privilèges à l'œuvre dans la création d'idéomondes pourrait les libérer de leur carcan afin de promouvoir des mondes qui nous font voyager plus loin.

³³ Samantha Shannon, « My Feminist Call to Historical Fantasy », *Ms. Magazine* [En ligne]. URL : <https://msmagazine.com/2019/02/26/feminist-call-historical-fantasy/>, mis en ligne le 26 février 2019, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021. Version originale : « *Certain fantasy enthusiasts appear to believe with near-religious fervor that even in fictional worlds, the oppressed must remain oppressed.* » (Traduction libre.)

Corpus à l'étude : les romans de l'imaginaire francophones

Malgré la richesse des contributions francophones, les littératures de l'imaginaire sont généralement associées à un corpus principalement anglophone. Jacques Baudou place l'origine de la fantasy en Angleterre³⁴ et cite presque exclusivement des auteur·trice·s anglais·es ou américain·es pour parler des débuts de la science-fiction (à l'exception notable de Jules Verne)³⁵. Encore aujourd'hui, les chercheur·se·s francophones qui s'intéressent aux genres de l'imaginaire, comme Anne Besson, Isabelle Smadja et William Blanc³⁶, consacrent la majorité de leurs études aux œuvres anglophones, auxquelles on fait référence comme à des classiques de leurs genres respectifs³⁷. La construction d'univers semble par ailleurs moins usitée en français. Marie-Lucie Bougon souligne la réticence éditoriale à publier des séries longues en France, suggérant que des formats privilégiés du livre unique ou de la série courte « découlerait une moindre importance du *worldbuilding*, à l'origine, peut-être, de la difficulté de la fantasy française à rencontrer son public à ses débuts³⁸ ». En France comme dans le reste de la francophonie, les idéomondes se sont tout de même développés et on peut citer aujourd'hui de nombreuses œuvres qui les mettent en texte. Dans l'objectif de faire contrepoids à l'omniprésence anglophone, ma recherche se centre sur un corpus de langue française, européen et québécois. Étant donné les limites prescrites par le format de la maîtrise, il a fallu choisir de me concentrer sur une seule série romanesque, qui fera office de corpus

³⁴ Jacques Baudou, *La Fantasy*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2005, p. 25.

³⁵ Jacques Baudou, *La Science-fiction*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2003, p. 13-26.

³⁶ Pour citer quelques exemples : Anne Besson, *Les Pouvoirs de l'enchantement*, *op. cit.*, 224 p. ; William Blanc, *op. cit.* ; Isabelle Smadja, *Le Seigneur des anneaux ou la tentation du mal*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2002, 144 p.

³⁷ Certain·e·s auteur·trice·s profitent ainsi d'un statut privilégié et font l'objet de très nombreuses analyses. Nous pouvons citer en exemples J. R. R. Tolkien, George R. R. Martin et J. K. Rowling pour la fantasy ainsi que Philip K. Dick, Isaac Asimov et Georges Lucas pour la science-fiction.

³⁸ Marie-Lucie Bougon, « Cosmogonie de la fantasy française. Genèse et émancipation », *Revue de la BNF*, vol. 2, n° 59, 2019, p. 38-47.

principal, et que je ferai dialoguer avec d'autres textes formant le corpus secondaire. Parmi la grande quantité d'œuvres disponibles, j'ai élu *La Passe-Miroir* de Christelle Dabos, une jeune écrivaine de nationalité française qui habite la Belgique depuis 2005. Publiée entre 2013 et 2019 à l'occasion du Prix du Premier Roman Jeunesse de Gallimard-RTL-Télérama, la tétralogie a connu un succès immédiat dans le monde francophone avant d'être traduite dans une dizaine de langues. L'œuvre de Dabos s'impose par sa popularité et sa contemporanéité. Au fil de ses pages évoluent des personnages diversifiés, dont la protagoniste, Ophélie, une jeune femme forcée de quitter la région de son enfance pour se marier dans le cadre d'une alliance interfamiliale. Ses aventures s'échelonnent sur quatre tomes de plus de cinq cents pages chacun. La forme sérielle et la longueur des romans permettent de développer davantage la construction d'un idéomonde complexe et original. L'autrice s'est accordé une grande liberté de création dans la construction des arches (divisions régionales de son idéomonde) et ses sociétés imaginaires sont organisées selon des structures hiérarchisantes qui se distinguent de celles du réel à bien des égards. Cette volonté explicite de dépasser les stéréotypes fait de *La Passe-Miroir* un lieu d'étude idéal pour observer la permanence tacite des privilèges dans les interstices de l'écriture et la naissance de paradoxes au cœur du fragile équilibre de l'intention et de l'accident.

Mes observations sur *La Passe-Miroir* seront complétées par la lecture d'autres œuvres répondant à mes critères de sélection : publication récente, langue d'écriture française, présence d'un idéomonde vaste et approfondi, originalité et volonté perceptible de dépasser les stéréotypes. Ce corpus secondaire rassemble principalement les idéomondes du royaume d'Ombre (*L'Héritage des Rois-Passeurs* et *Les Illusions de Sav-Loar* de Manon Fargetton, 2016 et 2017), de la péninsule de la Lune d'Or (*L'Empire du Léopard* d'Emmanuel Chastellière, 2018) et du Pays des Mères (*Chroniques du Pays des Mères* d'Élisabeth Vonarburg, 1992). Moins récent que les premiers, le

roman de Vonarburg s'est imposé dans mon corpus secondaire en raison de son dépassement des traditions liées au genre, qui en fait un livre encore très actuel qui a d'ailleurs été réédité plusieurs fois (le plus récemment chez Folio en 2021). Ces trois espaces présentent des esthétiques distinctes – médiévalisante pour le diptyque de Fargetton, d'inspiration coloniale pour le roman de Chastellière et post-apocalyptique dans le cas de Vonarburg –, ce qui m'évitera de repérer des similitudes qui seraient dues au style particulier des idéomondes plutôt qu'à leur nature d'espaces inventés. Ces exemples me permettront de tirer quelques conclusions générales à partir de leur comparaison avec *La Passe-Miroir*.

Organisation de la thèse

Ma thèse se divise en trois chapitres, qui partent de l'inscription des privilèges au cœur de l'écriture pour ensuite s'intéresser à leur lien avec l'organisation spatiale des idéomondes, puis avec la mise en scène de la magie caractéristique de plusieurs œuvres de l'imaginaire. Dans le premier chapitre, « Le privilège du neutre », je piste les orientations implicites que subit l'écriture en se réglant par rapport à une « neutralité » socialement et culturellement construite. La situation particulière des dominant·e·s est généralement perçue comme un état universel et normal auquel se comparent les expériences des subalternes, qui deviennent des exceptions et sont repoussées aux marges de la condition humaine. Les analyses de ce premier chapitre se rapprochent du texte, de sorte à mettre en relief les incidences majeures des procédés scripturaux qui permettent la construction d'un idéomonde romanesque. Mon corpus francophone présente aussi une occasion de considérer la langue comme un vecteur d'idéologies dans les littératures de l'imaginaire et d'étudier les enjeux spécifiques aux idéomondes dont la mise en texte se fait en français.

Le deuxième chapitre s'intéresse à l'influence des privilèges dans la construction d'espaces qui se distinguent radicalement du contexte extratextuel. Les idéomondes sont avant tout des

territoires, certes fictifs, mais possédant une géographie et une organisation qui leur sont propres. Ce chapitre, intitulé « Géographie et espaces », adapte les théories de la géocritique à l'étude des lieux et environnements dénués de référents réels. La lecture attentive d'extraits de *La Passe-Miroir* et leur comparaison avec certains passages des œuvres du corpus secondaire mettent en lumière la façon dont les privilèges s'inscrivent dans l'espace et comment le hors-texte peut laisser son empreinte dans l'organisation géographique d'un idéomonde comme celui de *La Passe-Miroir*.

Le troisième chapitre, « Magie et mondes impossibles », se dédie finalement aux éléments surnaturels propres aux genres de l'imaginaire qui contribuent à établir une distance plus grande entre un idéomonde et le monde de référence du lectorat. Les idéomondes de fantasy³⁹ font souvent cohabiter l'impossible et le vraisemblable, au sens où leurs caractéristiques *semblent vraies* au moment de la lecture. Leurs paysages insolites donnent l'occasion d'explorer de nouvelles configurations qui peuvent être comprises comme des « expériences de pensée⁴⁰ » capables de moduler l'expression des privilèges réels dans les idéomondes. Il s'agit alors de déterminer dans quelle mesure ce potentiel subversif se trouve actualisé dans les idéomondes de mon corpus.

Ainsi, les prochaines pages étudient le rôle subtil des privilèges, quand ils s'interposent dans la mise en texte d'un autre monde et limitent les mouvements de la créativité comme autant d'écueils invisibles sur l'océan infini de l'imagination. Loin du jugement idéologique, je cherche à proposer une lecture sensible aux enjeux axiologiques sous-tendus par l'organisation des idéomondes littéraires. En m'appuyant sur l'exemple de *La Passe-Miroir*, je tâche, dans cette thèse, de développer des outils aptes à situer une œuvre par rapport aux lignes de force qui orientent

³⁹ Je traite, dans ce dernier chapitre, de la fantasy dans son acception la plus large, soit celle d'un genre faisant intervenir des éléments irrationnels, dont l'existence serait impossible dans notre univers. De nombreuses œuvres de science-fiction peuvent correspondre à cette définition qui se veut la moins exclusive possible.

⁴⁰ Anne Besson, *Les Pouvoirs de l'enchantement*, op. cit., p. 27-31.

l'écriture des genres de l'imaginaire soit vers la reconduction des stéréotypes existants, soit vers la réinvention de nouveaux schémas de pensée, en espérant pouvoir dégager des voies à explorer plus avant dans la critique féministe des idéomondes.

CHAPITRE I

Le privilège du neutre

Dans son essai fondateur sur les privilèges, Peggy McIntosh admet qu'en tant que femme blanche, elle a été encouragée à penser à sa vie comme « moralement neutre, normative, et moyenne, et aussi idéale⁴¹ ». Ses privilèges étaient invisibles à ses yeux en raison de sa propension à les considérer comme des chances accessibles à tous·tes et à appréhender les oppressions vécues par les minorités raciales comme des exceptions et des cas isolés plutôt que comme les conséquences d'un système de hiérarchisation⁴². Ériger la situation des dominant·e·s comme référent soutient leur domination par un effet double. D'une part, les avantages individuels tirés d'un fonctionnement social, culturel et politique passent inaperçus si l'identité de leurs bénéficiaires est conçue comme universelle. D'autre part, les identités subalternes, en étant forcées de se définir en fonction d'une norme qui les exclut, apparaissent comme des déviations, ce qui naturalise leur exclusion.

Dans un contexte littéraire, la neutralité pourrait être définie comme une sorte d'anti-texte, dans la mesure où elle constitue un référent silencieux, décelable justement par sa discrétion ou son absence. Elle n'a aucune valeur absolue puisqu'elle ne représente qu'un consensus artificiel qui colore les représentations imaginaires, mais son universalité illusoire est nécessaire pour

⁴¹ Peggy McIntosh, *loc. cit.*, p.10. Version originale : « [...] *as morally neutral, normative, and average, and also ideal* [...] » (Traduction libre)

⁴² *Ibid.*, p. 10-12.

organiser les représentations des romans. Si, par exemple, la narration décrit le naufrage d'un navire, elle ne s'attardera pas à expliquer qu'il coule vers le fond en raison de la gravité ou que les poumons de ses passager·ère·s ne leur permettent pas de respirer sous l'eau. En revanche, dans un univers fictif où un naufrage ne se déroule pas selon les règles que nous connaissons, le texte apportera certainement des précisions. Les idéomondes se construisent ainsi en rapport avec une certaine vision de la normalité, suivant une loi non écrite prescrivant qu'en l'absence de mention contraire, la neutralité prévaut. Souvent essentielle à la composition d'une image mentale chez les lecteur·trice·s confronté·e·s à un nouvel univers, la neutralité peut devenir une source de privilèges lorsqu'elle favorise l'expression identitaire de certaines personnes au détriment d'autres. Cette forme d'exclusion s'apparente à l'oppression épistémique décrite par Kristie Dotson : plus la part de production des savoirs d'un groupe est grande, plus la connaissance sera orientée autour du point de vue de ses membres, jusqu'à ce que la subjectivité de ce point de vue soit oubliée. Les savoirs produits par des personnes extérieures au groupe dominant apparaissent alors comme décalés par rapport au savoir officiel, considéré comme objectif⁴³. De même, la neutralité est le résultat d'un consensus élaboré dans un contexte où certaines subjectivités profitent arbitrairement de plus de légitimité que d'autres.

La neutralité étudiée dans ce chapitre consiste donc en la propension à penser aux dominant·e·s en premier, à utiliser leur point de vue comme référent absolu et à décrire les enjeux qui les concernent en oubliant ce que leur situation a de spécifique. Dans un idéomonde littéraire, les référents habituels peuvent être bouleversés par l'immersion de la narration dans un décor exotique, mais certains réflexes, tant scripturaux que du côté de la réception, contribuent au

⁴³ Kristie Dotson, « Conceptualiser l'oppression épistémique », *Recherches féministes*, vol. 31, n° 2, 2018, p. 9-34.

maintien des privilèges par le recours à une neutralité invisible qui protège la domination de ceux et celles qui s'y identifient.

Il est important de préciser, à ce stade, que la recherche d'indices de la présence, dans un texte, d'une neutralité qui lui est extérieure n'implique pas de juger de la volonté de son auteur·trice. Il ne s'agit nullement de faire un procès d'intention, mais plutôt de détecter, dans les contradictions et les paradoxes qui s'inscrivent en creux dans une œuvre, l'intervention de systèmes de domination dans la littérature. La neutralité des dominant·e·s est issue d'idées convenues et, si le texte en est souvent porteur, les lecteur·trice·s jouent un rôle déterminant dans son interprétation.

Le biais de lecture

Avant de concentrer mon analyse sur le texte, il me faut préciser rapidement quelques enjeux de réception. La neutralité dans un texte n'est pas immuable ni autonome et sa conception repose en grande partie sur les attentes des lecteur·trice·s comme sur l'idée que s'en fait l'auteur·trice au moment d'écrire. Ces multiples visions de la neutralité interagissent avec le texte, dont il peut émerger d'innombrables interprétations. La polémique entourant le choix d'une actrice noire pour jouer le rôle d'Hermione Granger dans une mise en scène théâtrale de l'univers de *Harry Potter*, pour évoquer cet exemple connu, illustre la manière dont la neutralité projetée sur un texte au moment de sa lecture finit par se confondre avec le véritable propos dudit texte⁴⁴. Il peut s'avérer ardu de déterminer si l'association d'une caractéristique (comme la peau blanche) à la neutralité provient d'un texte ou de la lecture qui en est faite.

⁴⁴ De nombreux·ses fans d'*Harry Potter* ont été scandalisé·e·s par le choix de Noma Dumezweni pour interpréter Hermione dans l'adaptation théâtrale d'*Harry Potter et l'enfant maudit*, même après que J. K. Rowling, autrice de la série, a certifié que la couleur de peau de ce personnage n'avait jamais été précisée dans les livres. La neutralité d'un trait dominant (la couleur de peau blanche en l'occurrence) a été projetée par certain·e·s lecteur·trice·s malgré l'absence d'indications textuelles, peut-être en raison de cette absence.

Dans *La Passe-Miroir*, quand Thorn devient « si blême, soudain, que la couleur de sa peau se confondit avec celle de ses cicatrices » (*PM I*, p. 426) ou lorsque Berenilde est « si blanche qu'Ophélie et la tante Roseline la soutinrent chacune par un bras pour l'aider à se lever » (*PM I*, p.541), on ne peut en conclure la blanchité de ces personnages hors de tout doute, les personnes racisées pouvant tout à fait blanchir ou blêmir sous le coup de l'émotion. Déterminer la couleur de peau d'un être romanesque est en réalité une tâche délicate souvent compromise par un réflexe similaire au processus de genrement conceptualisé par Julia Serano : tout comme nous attribuons un genre aux personnes que nous rencontrons en fonction de quelques caractéristiques superficielles comme la démarche, la forme du visage et du corps ou la voix⁴⁵, nous attribuons une race aux personnages littéraires, même s'ils viennent d'un monde totalement différent du nôtre, en nous référant à des indices textuels liés à leur description physique, à leur rôle, à leur façon de parler, à leur nom, *etcetera*. Il semble également que si ces indices se révèlent insuffisants, la blanchité est tenue comme la couleur « par défaut », constat qui s'apparente à celui de l'évidence cissexuelle⁴⁶, théorisée par Julia Serano. Selon elle, c'est cet automatisme qui explique la nécessité pour les personnes transsexuelles de renouveler leur *coming out* d'un·e interlocuteur·trice à l'autre⁴⁷. Il en va de même pour bien d'autres caractéristiques invisibles à l'écrit telles que l'orientation sexuelle, la corpulence, l'âge et ainsi de suite.

Vincent Jouve, en décrivant la relation qui se noue entre les lecteur·trice·s et les personnages romanesques, souligne l'incomplétude de ces derniers. Dans cette mesure, le lectorat peut

⁴⁵ Julia Serano, « Le privilège cissexuel » [En ligne], traduit de l'anglais par le Collectif M.T.F., *Infokiosques.net*, 2008, URL : https://infokiosques.net/lire.php?id_article=884, mis en ligne le 23 novembre 2011, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

⁴⁶ L'évidence cissexuelle est un réflexe suivant lequel des personnes présument de la cissexualité d'autrui, assumant la « normalité » de cette identité sexuelle par rapport à laquelle se définissent les autres possibilités « déviantes ».

⁴⁷ *Ibid.*

parachever son image mentale en se fiant au principe d'écart minimal : « L'opération obéit à la règle suivante : en l'absence de prescription contraire, le lecteur attribue à l'être romanesque les propriétés qu'il aurait dans le monde de son expérience⁴⁸. » Cependant, la réalité d'un·e lecteur·trice peut grandement différer de celle d'un·e autre. Si Jouve admet que l'interprétation d'un personnage peut changer, les réticences d'une partie d'un lectorat⁴⁹ à accepter des traits considérés comme subalternes chez certains personnages montrent que la neutralisation des caractéristiques dominantes peut faire en sorte de les substituer à celles qui fondent l'expérience personnelle de ces lecteur·trice·s. En d'autres mots, il existerait un personnage reconnu comme neutre, probablement calqué sur la perception commune d'une forme normale d'humanité⁵⁰. Les êtres romanesques seraient très souvent perçus à partir de cette neutralité imaginaire bien qu'elle puisse entrer en contradiction avec l'expérience des lecteur·trice·s.

Cette réflexion peut s'appliquer aux idéomondes littéraires, dont un roman n'offre qu'une représentation imparfaite, que le·la lecteur·trice a pour rôle de compléter. L'analyse littéraire débutant souvent par une lecture, le risque de confondre sa propre conception de ce que peut être la neutralité avec celle effectivement inscrite dans le texte menace toujours le·la chercheur·se. C'est pourquoi je tâcherai d'appréhender les idéomondes de mon corpus comme des chats de Schrödinger⁵¹, en acceptant le chevauchement de leurs états potentiels jusqu'à ce qu'un indice

⁴⁸ Vincent Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1998, p. 35.

⁴⁹ Cette observation ne concerne qu'une partie du lectorat et d'autres lecteur·trice·s, au contraire, accueillent positivement les représentations qui s'éloignent de la norme dominante. Les tenants de ces deux attitudes reconnaissent toutefois que certaines interprétations sont plus habituelles, tandis que d'autres méritent une attention particulière, qu'elle soit négative ou positive.

⁵⁰ L'expression précise de ce modèle de personnage est sans doute variable dans l'espace et le temps. Il conviendra de se concentrer, dans ce chapitre, sur les effets des dominations présentes dans les régions francophones de l'Occident d'où sont tirées les œuvres des corpus principal et secondaire.

⁵¹ Le chat de Schrödinger est une expérience de pensée du physicien Erwin Schrödinger dans laquelle, sous l'effet de particules quantiques, un chat pourrait être à la fois mort et vivant jusqu'à ce qu'une observation de son état soit faite.

textuel vienne éclairer la situation. La neutralité qui m'intéresse ici s'inscrit au cœur du texte, le précède même, puisque, comme l'a souligné Duchet, un texte commence avant l'écriture⁵². Pour repérer les incidences d'une neutralité dessinée en amont du texte plutôt qu'en retracer les contours en aval de sa lecture, j'étudierai la présentation d'informations données pour des évidences ou, au contraire, des révélations surprenantes. De cette façon, la comparaison des caractéristiques relevant de catégories dominantes à celles rattachées aux catégories subalternes permettra de vérifier si le texte effectue une différence de traitement détectable.

Se révolter dans les marges

Au début de *La Passe-Miroir*, la couleur de peau n'est presque jamais mentionnée dans la description des personnages. Le texte indique éventuellement celle d'une femme immortelle, dont la peau est « une chair si blanche et si souple qu'elle semblait liquide vu de loin » (*PM I*, p. 77), mais, dans le contexte de l'idéomonde, cette blancheur surnaturelle ne semble pas référer à la peau des personnes dites caucasiennes (une peau plus beige ou rose que blanche, en vérité). Cette femme ayant été décrite comme un être exceptionnel, quasiment divin, les personnages qui la rencontrent ont sans doute en commun un teint qui se distingue du sien.

La couleur de peau neutre, celle qui n'est jamais explicitement signalée pour décrire une population, est révélée par un effet similaire de contraste, à l'introduction du premier personnage non blanc dans le premier tome de la tétralogie :

Dès qu'Ophélie aperçut une vieille femme assise à la dernière rangée de bancs, elle sut sans la moindre hésitation qu'elle avait affaire à la Mère Hildegarde. C'était une antiquité parfaitement hideuse. D'épais cheveux poivre, une peau bistre, une robe à pois de mauvais goût, un cigare planté dans un sourire goguenard, elle détonnait au milieu des nobles pâles qui l'entouraient. Elle promenait autour d'elle ses petits yeux noirs, enfoncés comme des billes dans son gros visage, pour examiner tout ce beau monde avec une sorte d'ironie impertinente. La Mère Hildegarde paraissait prendre un plaisir souverain à voir les gens se détourner dès qu'ils

⁵² Claude Duchet, *loc. cit.* Voir l'introduction.

croisaient son regard, puis à les interpeller par leur nom d'une voix gutturale. [...] Ophélie observa la scène avec une irrésistible sympathie. Tous ces gens faisaient appel aux services de l'architecte, mais ils avaient honte de s'afficher avec elle. Et plus ils lui faisaient sentir qu'elle était indésirable, plus elle se comportait en maîtresse des lieux. (*PM I*, p. 390-391)

L'utilisation du qualificatif « hideuse » pour identifier le premier personnage racisé (et le seul jusqu'au troisième tome) interpelle tout particulièrement. Cet adjectif désigne, selon le dictionnaire Larousse, ce qui est « d'une laideur repoussante » ou encore « qui provoque un grand dégoût moral, une répulsion⁵³ ». Le texte joue ici sur les deux sens du mot en représentant la Mère Hildegarde comme un personnage transgressif tant en raison de sa laideur physique que de son opposition à la norme incarnée par le modèle dominant de l'arche où elle se trouve. Sa peau « bistre » qui « détonn[e] au milieu des nobles pâles » amplifie un effet déjà provoqué par son mépris des conventions sociales ouvertement affiché et son attitude irrévérencieuse. C'est la spécificité du personnage, sa différence trop grande, qui entraîne sa « laideur ».

En relatant l'histoire de la caricature, Michel Melot explique qu'à l'ère classique, le singulier apparaît comme un défaut tandis que la perfection se trouve dans une moyenne calculée de sorte à effacer toutes les particularités. Cette norme mathématique de la beauté existe encore aujourd'hui, selon lui, bien qu'elle ne soit plus imposée de manière aussi directe et doive désormais admettre son ancrage social, culturel et imaginaire⁵⁴. Le beau a beaucoup perdu de son prestige en devenant relatif, mais il reste encore difficilement accessible aux groupes subalternes d'une société. Claudine Sagaert raconte comment des pseudo-scientifiques se sont longtemps efforcé·e·s d'établir un lien entre la beauté, la vertu et l'intelligence, tout en défendant l'idée d'une race européenne supérieure

⁵³ Contributeur·trice·s anonymes, « Hideux, Hideuse », *Dictionnaire Larousse* [En ligne], URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/hideux/39917>, s.d., consulté pour la dernière fois le 20 janvier 2020.

⁵⁴ Michel Melot, « Le laid idéal », *Les Cahiers de médiologie*, vol. 15, n°1, 2003, p. 149-160.

à toutes les autres en raison de critères physionomiques judicieusement sélectionnés pour étayer leurs propos⁵⁵.

Dans *La Passe-Miroir*, la vieillese de la Mère Hildegarde participe au moins autant à sa laideur que son apparence physique déviante. Tombée sur une ancienne photo d'elle, Ophélie juge aussitôt son âge responsable de la dégradation de ses traits : « La Mère Hildegarde ! C'était incroyable de la retrouver ici, à Babel, dans une version spectaculairement rajeunie et embellie. » (*PM* 3, p. 274) La vieillese des femmes est un topos dont Annette Keilhauer retrouve la trace jusque dans la littérature de l'Antiquité et qui reste, selon la chercheuse, traditionnellement associé à la disgrâce physique et morale. La figure de la vieille femme, rarement positive (sauf si elle se joint à l'abnégation et à la passivité), a contribué à la construction du vieillissement des femmes comme un événement dramatique et un processus avilissant⁵⁶. Mona Chollet rejoint cette conclusion pessimiste en remarquant comment le rapprochement de la femme âgée et de la sorcière a mené à une conception de la vieillesse teintée d'horreur, de mépris et de dégoût. Cette autrice revendique cependant une révision de nos perceptions en évoquant plutôt l'expérience, l'autonomie et la maturité comme principaux effets du temps qui passe. Ces traits, reconnus et respectés chez les hommes, sont mal acceptés chez des femmes, qui peuvent pourtant, comme eux, acquérir de nouvelles qualités avec l'âge. Pour Chollet, combattre la mauvaise image des vieilles femmes et des sorcières peut se faire au moyen d'une réappropriation positive de ces figures par les principales concernées (par exemple, en refusant de teindre ses cheveux blancs et en embrassant le passage du

⁵⁵ Claudine Sagaert, « La laideur, un redoutable outil de stigmatisation », *Revue du MAUSS*, vol. 40, n° 2, 2012, p. 239-256.

⁵⁶ Annette Keilhauer, « Neutralisée ou inquiétante : représentations de la femme vieillissante dans la littérature française », *Gérontologie et société*, vol. 28 / 114, n° 3, 2005, p. 149-165.

temps avec sérénité)⁵⁷. La laideur comme outil de domination et de mépris de même que comme justification de la haine peut ainsi voir sa symbolique renversée. Melot considère d'ailleurs que « dans une société de la démocratie et de la libre concurrence [...], le laid, puisqu'il se fonde sur un écart avec la norme, est une valeur positive de contestation ou de rejet⁵⁸ ».

En effet, Ophélie conçoit immédiatement « une irrésistible sympathie » pour la Mère Hildegarde malgré sa laideur, ou peut-être grâce à elle. Les nobles que la protagoniste du roman a eu l'occasion de côtoyer jusqu'à présent brillaient pour la plupart par leur hypocrisie et leur dangerosité. Par son extrême différence en regard des autres habitant·e·s du Pôle⁵⁹, la Mère Hildegarde éveille en Ophélie l'espoir de trouver une alliée. En tant qu'étrangère, elle représente aussi un avenir possible pour la jeune femme : à jamais rejetée par les autochtones de son nouveau chez elle, mais capable, au moins, de gagner son indépendance en se rendant nécessaire.

La manière dont la Mère Hildegarde a réussi à s'intégrer dans sa terre d'accueil rappelle sensiblement la distinction faite par McIntosh entre la « force gagnée » et le « pouvoir immérité »⁶⁰. Pour la professeure américaine, l'absence de certains privilèges oblige les personnes aux identités subalternes à développer des connaissances et des compétences qui leur permettent de résister aux oppressions : « Dans certains groupes, les personnes dominées sont devenues fortes du fait d'être privées de ces avantages immérités et elles ont beaucoup à enseigner à leur entourage. Les membres du prétendu groupe privilégié peuvent paraître idiots, ridicules, infantiles ou dangereux par

⁵⁷ Mona Chollet, « L'ivresse des cimes. Briser l'image de la "vieille peau" », *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Éditions La Découverte, coll. « Zones », 2018, p. 131-176.

⁵⁸ Michel Melot, *loc. cit.*, p. 160.

⁵⁹ Le Pôle est la région la plus nordique de l'idéomonde de La Passe-Miroir. Ses habitant·e·s, du moins, ceux et celles qui appartiennent à la classe dominante, se caractérisent par leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus.

⁶⁰ Respectivement « *earned strength* » et « *unearned power* » dans le texte original. (Traduction libre.)

contraste⁶¹. » L'admiration d'Ophélie pour la force gagnée de la Mère Hildegarde transforme la « hideur » de cette dernière en manifestation de sa révolte contre les illusions de la société du Pôle. L'image est d'autant plus marquante que ces illusions se réalisent tant par des mensonges et des trahisons que par une capacité magique de modifier les perceptions. Les belles richesses des nobles du Pôle ne sont, pour la plupart, que des mirages tandis que les vêtements déclassés de la Mère Hildegarde ont le mérite d'être réels et conformes à leur apparence⁶².

Il reste que, pour décrire la différence, le texte s'est référé à des éléments qui, dans l'imaginaire commun, s'éloignent au maximum de la norme, renforçant par là leur spécificité. Tout transgressif que puisse être le personnage de la vieille architecte, il échoue à ébranler les fondations de la neutralité puisque la nature même de sa rébellion dépend de son opposition au modèle dominant. Les figures de l'étrangère, de la vieille femme et de la personne racisée incarnées toutes à la fois par la Mère Hildegarde se construisent dans un rapport de contestation.

Les personnes dont l'identité est vue comme subalterne dans les sociétés occidentales évoluent souvent, dans la fiction, entre l'acceptation d'une liberté très limitée et la révolte contre leur situation. On retrouvera ce même dilemme dans la fantasy pour de nombreuses combattantes, comme Élouane dans *L'Héritage des Rois-Passeurs*, qui s'éloigne de l'image de la féminité, incompatible avec ses ambitions : « [Élouane] se cachait au moment du bain, refusait robes et rubans, ne supportait pas qu'on la coiffe et passait le plus clair de son temps à se battre avec les fils des soldats⁶³. » L'attitude de la princesse guerrière amène son père à la bannir, ce qui la force à se

⁶¹ Peggy McIntosh, *loc. cit.*, p. 11. Texte original : « *In some groups, those dominated have actually become strong through not having all of these unearned advantages, and this gives them a great deal to teach the others. Members of so-called privileged groups can seem foolish, ridiculous, infantile, or dangerous by contrast.* » (Traduction libre.)

⁶² L'incidence de la magie dans les dynamiques de pouvoir à l'intérieur des idéomondes est creusée plus attentivement dans le troisième et dernier chapitre de la thèse, « Magie et mondes impossibles », p. 78 à 106.

⁶³ Manon Fargetton, *L'Héritage des Rois-Passeurs*, Paris, Éditions Bragelonne, 2015, p. 93.

battre pour reconquérir son trône. De la même façon, dans *L'Empire du Léopard*, Camellia, une jeune femme indigène ayant décidé de rejoindre les soldats du Coronado, doit constamment prouver sa rationalité et sa valeur à ses camarades⁶⁴. Si ces romans décrivent positivement la rébellion de ces personnages contre leur destin, la permanence des injustices calquées sur le réel dans les idéomondes tend à renforcer la neutralité des dominant·e·s, qui n'ont que rarement l'obligation de lutter contre leur univers pour se faire accepter. Embrasser la spécificité des subalternes tout en la valorisant contribue sans doute à la création de nouveaux modèles à la fois positifs et déviants, mais le procédé s'apparente davantage à une révolte qu'à une véritable révolution. L'écrivaine Samantha Shannon déplore ce confinement de certaines identités dans la différence en critiquant l'injonction de « réalisme historique » trop souvent utilisée pour justifier la répétition des hiérarchies sociales du réel dans des univers pourtant ouvertement fantaisistes :

Aujourd'hui, il serait rafraîchissant de découvrir un monde dans lequel les personnages qui ne sont pas blancs, cis/hétéros et masculins ne seraient pas automatiquement perçus comme des citoyen·ne·s de seconde classe. Ces mondes existent, mais j'en veux encore plus. Je veux voir des personnages féminins s'élever au-dessus de leur condition, mais je veux aussi en voir qui n'ont jamais eu à gérer le sexisme du tout. Je veux construire et imaginer ce monde. Je veux qu'il me soit présenté⁶⁵.

L'idéomonde représente une occasion inédite de s'affranchir de l'Histoire et d'échapper, le temps de quelques pages, à son lourd héritage. Il est une invitation à découvrir l'étonnante organisation d'un univers auquel les lecteur·trice·s sont étranger·ère·s, mais tout voyage se fait depuis un point de référence donné et celui de beaucoup de récits se confond aisément avec une neutralité qui conforte le statut des dominant·e·s.

⁶⁴ Emmanuel Chastellière, *L'Empire du Léopard*, Rennes, Éditions Critic, 2018, Format Kindle, 656 p.

⁶⁵ Samantha Shannon, *loc. cit.* Version originale : « *Now and again, it would be refreshing to step into a world in which characters who are not white, cis/het and male are not automatically cast as second-class citizens. These worlds do exist—but I want more of them. I want to root for female characters who rise above sexism, but I also want to see female characters who never have to deal with sexism at all. I want to build and envision that world. I want it to be presented to me.* » (Traduction libre.)

La réciprocité dans la différence : déconstruction du neutre

La neutralité, lorsqu'elle transparaît ainsi dans un texte, semble légitimée par lui, confirmant par cet effet les attentes et les préjugés du lectorat. De surcroît, l'espace romanesque ne laisse place à aucune remise en question qui ne vienne pas du texte ou de son·sa lecteur·trice. Des caractéristiques ordinairement subjectives peuvent être établies en vérités absolues à l'écrit, quand la voix narrative est la seule source d'information possible. Sur papier, la beauté n'est pas dans l'œil qui regarde, mais dans les mots qui la dictent, de même que l'étonnant, le bizarre et l'inhabituel. La différence se trouve là où elle est soulignée et le jugement du·de la récepteur·trice est suspendu pendant sa lecture, ce qui le·la laisse à la merci des indications textuelles.

Le texte, pourtant, peut laisser au relativisme une place suffisante pour ébranler la présomption de neutralité des traits dominants. *La Passe-Miroir* se révèle un roman intéressant sur ce plan quand il est question du langage. Dès les premières lignes de dialogue, il est possible de détecter les variantes géographiques du parler des personnages, une particularité qui surprend dans un genre où la langue est souvent amputée de toutes ses distinctions régionales. En effet, s'il est généralement admis que la langue (ou les langues) d'un idéomonde devrai(en)t être inconnue(s) de notre réalité, celle de l'écriture appartient tout de même au monde des lecteur·trice·s. Afin de faire oublier cette contradiction, la langue d'un récit ancré dans un monde imaginaire est souvent rendue invisible par des choix scripturaux qui la rapprochent de son expression la plus neutre.

En France, le langage de la Cour et des plus grand·e·s écrivain·e·s a été établi comme modèle à partir du XVII^e siècle avant d'être graduellement imposé dans le reste du pays, puis de la

francophonie, dans une volonté de normaliser la langue⁶⁶. Le français neutre, celui dont la prononciation est encouragée et dont le vocabulaire spécifique n'est presque jamais taxé de « régionalisme » dans les dictionnaires, correspond aujourd'hui au français employé par la partie la plus dominante de la francophonie, soit la bourgeoisie aisée de l'Île-de-France⁶⁷. La prééminence de son accent sur les autres est si forte qu'il ne peut plus être qualifié d'accent puisqu'il devient, comme les autres traits dominants, universel. La neutralité de cette langue française est donc directement liée au pouvoir ; pour reprendre les mots de Pierre Bourdieu, « une langue vaut ce que valent ceux qui la parlent⁶⁸ ». La domination s'exerce ainsi au moyen de l'universalisation d'une norme linguistique par rapport à laquelle devront être évaluées toutes les autres formes de langage⁶⁹.

Or, s'il existe une langue neutre et idéale, toutes les autres manières de parler et d'écrire se transforment en écarts de langage, en particularités au mieux charmantes, au pire fautives. Philippe Blanchet dénonce ainsi le rejet des « mauvais usages » de la langue, qu'il assimile à la glottophobie, forme de discrimination linguistique et sociale. Pour lui, l'école, parce qu'elle préconise l'usage d'une langue homogène calquée sur le parler de quelques-un·e·s, met d'emblée de nombreux·ses élèves en situation d'échec et contribue ainsi à augmenter le fossé entre des communautés déjà

⁶⁶ Jean-Pol Caput, « Naissance et évolution de la notion de norme en français », *Langue Française*, n° 16, 1972, p. 63-73.

⁶⁷ Sylvain Detey et David Le Gac, « Didactique de l'oral et normes de prononciation : *quid* du français "standard" dans une approche perceptive ? », dans Jacques Durand, Benoît Habert et Bernard Laks (dir.), *Actes de CMLF'08*, Paris, Institut de linguistique française, 2008, p. 475-487.

⁶⁸ Pierre Bourdieu, « L'économie des échanges linguistiques », *Langue française*, Pierre Encrevé (dir.), « Linguistique et sociolinguistique », n° 34, 1977, p. 22.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 17-34.

inégales⁷⁰. La littérature, en tant que support de transmission culturelle, pourrait jouer un rôle similaire dans le maintien de l'hégémonie d'un français « neutralisé ».

Avec Joe Arditty, Blanchet trace les liens de parenté entre glottophobie et racisme, car langues et accents sont souvent rattachés à des communautés culturelles⁷¹. Cette association existe aussi dans la fiction, si bien que l'accent est un outil de reconnaissance dans *La Passe-Miroir*. Plusieurs personnages tentent ainsi de modifier le leur ou de repérer celui des autres afin de cacher ou d'obtenir des informations sur la provenance de chacun·e. L'accent est souvent source d'incompréhension ou de mépris, comme lorsqu'Ophélie tente de faire la lecture d'un ouvrage à la tante de son fiancé : « Pardonnez-moi, mais je ne vous comprends pas bien, la coupa Berenilde. Pouvez-vous parler plus fort et avec un accent moins prononcé ? » (*PM I*, p. 228) La remarque est empreinte d'une certaine mesquinerie puisqu'elle fait figure de rappel pour Ophélie de sa situation marginale au moment de ce dialogue, alors qu'elle vient d'arriver dans un lieu dont elle comprend mal le fonctionnement.

Dans la réalité, l'accent ne se résume pas à un trait phonétique. « Dire à quelqu'un qu'il a un "un accent", c'est non seulement le renvoyer à une altérité, mais également à un rapport normatif et hiérarchique implicite », affirme Médéric Gasquet-Cyrus⁷². La prononciation particulière d'une langue peut devenir un motif de classification qui, s'il varie selon le contexte, a tendance à

⁷⁰ Touriya Fili-Tullon, « Philippe Blanchet, *Discriminations : combattre la glottophobie* », *Questions de communication*, n° 30, 2016, p. 404-406.

⁷¹ Jo Arditty et Philippe Blanchet, « La "mauvaise langue" des "ghettos linguistiques" : la glottophobie française, une xénophobie qui s'ignore », *REVUE Asylon(s)*, « Institutionnalisation de la xénophobie en France », n° 4, mai 2008, URL : <http://www.reseau-terra.eu/article748.html>, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

⁷² Médéric Gasquet-Cyrus, « La discrimination à l'accent en France : idéologies, discours et pratiques », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n° 6, 2012, p. 227-245.

désavantager les accents associés à une valeur sociale moindre⁷³. Quand Ophélie se trouve au Pôle, son accent est remarqué en raison de sa rareté et de la méfiance souvent dédaigneuse qu'affichent les habitant·e·s de la région envers les étranger·ère·s. Cependant, pour les ressortissant·e·s d'Anima, c'est l'accent du Pôle qui est critiqué pour sa dureté. Aussi, bien qu'Ophélie soit plus souvent en territoire étranger, elle profite d'un certain avantage en tant que protagoniste du roman et que point focal de la narration, puisque c'est à partir d'elle et de son regard que se définissent les autres personnages dans le texte. Conséquemment, l'idéomonde de *La Passe-Miroir* semble exempt de toute dynamique de pouvoir entre les différents accents⁷⁴. Ces derniers sont rappelés à l'attention des lecteur·trice·s par des annotations textuelles régulières et aucune communauté n'échappe à cette précision.

Il existe donc un rapport de différence réciproque entre les accents dans *La Passe-Miroir*. Puisque la parole de chacun·e est assimilée à sa particularité, aucune neutralité ne peut s'établir. L'idéomonde crée un espace où la langue marque l'identité sans faire nécessairement référence à un statut inférieur ou supérieur, dans une sorte de multiculturalisme idéal où la distinction linguistique demeure relative plutôt que de reposer sur des systèmes de hiérarchisation absolus (au sens de la classe dominante).

En mettant en relief la différence d'accents fictionnels, *La Passe-Miroir* ne s'attaque pas au modèle hégémonique du « français standard », mais l'entrée dans un univers teinté par une

⁷³ Cette situation a été étudiée par de très nombreux·ses chercheur·se·s comme Marion Didelot (« La hiérarchisation des accents en français, entre représentations et réalité : étude de perception d'accents natifs et non natifs en Suisse romande », *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n° 12, 2019, p. 101–124) et Suzie Telep (« “Moi je whitise jamais.” Accent, subjectivité et processus d'accommodation langagière en contexte migratoire et postcolonial », *Langage et société*, vol. 165, n° 3, 2018, p. 31–49).

⁷⁴ Les différents registres de langue dénotant la classe sociale d'un personnage peuvent être à l'origine d'une légitimation ou d'une délégitimation de la parole, mais la hiérarchisation est alors économique et sociale plutôt que culturelle.

subjectivité narrative et la mise en relief d'une variété de points de vue ébranlent tout de même l'idée d'une forme de langue parfaitement neutre. L'idéomonde, au lieu de reconduire les idéologies normatives du réel dans la fiction, peut ainsi encourager la coexistence sur un plan d'égalité entre une pluralité de modèles.

Enjeux de l'écriture en français : le genre neutre

La langue de *La Passe-Miroir* ne se limite pas à celle parlée par les personnages puisque le texte est lui-même porteur de codes linguistiques transcendés par les influences des dominations. En effet, les idéomondes littéraires, quand ils n'ont pas (encore) connu de développement transmédiatique, ont pour unique matériau l'écriture qui les raconte⁷⁵. Étant donné l'importance capitale revêtue par les mots dans la constitution de ces autres mondes, il est nécessaire de se pencher sur les manifestations de la neutralité au cœur de la langue même de mon corpus. Au-delà de la hiérarchisation de ses dialectes, le français est empreint d'une forme de neutralité beaucoup plus intime, mais aussi plus explicite, concernant l'expression des genres. En effet, le masculin est investi d'un rôle à la fois spécifique et général. Cette « neutralisation » du genre dominant s'exprime notamment dans les accords pour un groupe mixte et dans la disparition de nombreux titres de métier féminins au profit d'une forme « neutre » ou « invariable » en réalité masculine. Éliane Viennot a tiré de l'histoire française de nombreux exemples de la relation qui existe entre l'évolution linguistique et l'exercice du pouvoir en France. La volonté d'exclure les femmes de la Cour et des milieux intellectuels a motivé plusieurs ajustements de la langue française depuis le

⁷⁵ Les illustrations et les cartes qui accompagnent parfois le texte ou apparaissent en page de couverture se contentent généralement de répéter les informations déjà données par l'écrit. D'ailleurs, s'il est courant qu'un roman perde ou gagne des images dans une nouvelle édition, le texte demeure le plus souvent inchangé, preuve de son statut de véhicule privilégié du récit et de l'univers qu'il dépeint.

XVII^e siècle⁷⁶. De nos jours, le maintien du système patriarcal repose, entre autres, sur ces configurations linguistiques qui tendent à se camoufler derrière la fausse neutralité du genre masculin. Viennot commente, au sujet de *La Déclaration des Droits de l'Homme*, que :

le refus de changer de terme lorsque changeaient les droits qu'il désignait a entraîné un retournement de l'argumentaire — et le début d'une confusion sémantique majeure, délibérément entretenue depuis. On est passé de « Mais enfin, ces droits ne vous concernent pas ! » à « Mais enfin, ces droits vous ont toujours concernées ! »⁷⁷

La neutralité sémantique de l'homme et du masculin en général s'est construite autour d'une ambition manifeste de stigmatiser les femmes et le genre féminin dans son ensemble. Guy Bouchard détaille l'importance de cet enjeu qui dépasse les considérations linguistiques au point de devenir décisif du point de vue politique et social. À la fois incluse et exclue par le même vocable « homme », la femme est repoussée aux marges de l'espèce humaine tandis que l'homme y demeure central, tant linguistiquement qu'économiquement, politiquement et culturellement⁷⁸.

Aujourd'hui, l'écriture peine à se délester de ce lourd héritage. Dans *La Passe-Miroir* comme dans de nombreux romans contemporains, la multiplication de personnages féminins est partiellement voilée par les qualificatifs masculins pluriels qui les désignent. Quelquefois, la mention du féminin surprend à la fin d'une phrase, après une accumulation de noms, d'adjectifs et de pronoms masculins, comme pour rappeler l'existence de toutes les femmes et les filles du récit : « Tous ces grands adolescents maladroits, occupés à faire leurs travaux pratiques comme des écoliers exemplaires, sont-ils conscients qu'ils seront un jour les rois et les reines du monde [...] ? » (*PM* 3, p. 311) Cet exemple, choisi parmi quantité de cas semblables, illustre le combat subtil mené par l'écriture contre la langue. S'il avait été question de « dirigeants » ou d'« esprits de famille »

⁷⁶ Éliane Viennot, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin*, nouvelle édition augmentée, Paris, Éditions iXe, 2017 [2014], 144 p.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 76.

⁷⁸ Guy Bouchard, « L'homme n'est pas l'humain », *Laval théologique et philosophique*, n°46, vol. 3, 1990, p. 307-315.

(selon l'expression endémique du roman pour désigner ces personnages) plutôt que de « rois » et de « reines », le féminin aurait été tout à fait occulté, mais le texte paraît résister à sa disparition totale en gardant une place pour les femmes dans ses phrases. Claudie Baudino souligne l'importance de nommer les femmes pour assurer l'ancrage de l'égalité des genres dans l'imaginaire : « Nommer permet de passer du stade de la tolérance à celui de la reconnaissance⁷⁹. » Le féminin bénéficie cependant de très peu d'espace dans la langue française, car le moindre personnage masculin, même s'il s'agit d'un figurant, a le pouvoir d'imposer son genre à tout un groupe.

Cette contrainte grammaticale peut encore être contournée avec l'usage de noms épicènes, comme c'est le cas dans certains romans de Manon Fargetton, où le mot « mage » se substitue aux « magiciens » et « magiciennes ». Le fait de camoufler le genre de ses personnages peut ménager la surprise autour des péripéties quand ces informations sont importantes pour le développement de l'intrigue. Dans *Les Illusions de Sav-Loar*, en fouillant dans les archives du royaume, un magicien découvre ainsi les mensonges entretenus par l'État pour protéger son pouvoir : « Ce texte s'autocensure, les magiciennes ne sont jamais mentionnées autrement que par l'appellation ambiguë de “mages de Terrilis”. Si leur sexe avait été connu, cette défaite [des magiciens contre les magiciennes] aurait encore fait croître la haine et la méfiance à leur égard⁸⁰... » Plusieurs mots génériques (« peuple », « personnes », « membres », « individus », etc.) permettent ainsi de représenter des groupes sans donner d'information sur leur composition genrée soit pour servir le développement du récit, soit pour mieux représenter la mixité des personnages de l'idéomonde.

⁷⁹ Claudie Baudino, *Le Sexe des mots : un chemin vers l'égalité*, Paris, Éditions Belin, coll. : « Égale à Égal », 2018, p. 43.

⁸⁰ Manon Fargetton, *Les Illusions de Sav-Loar*, Paris, Éditions Bragelonne, 2016, p. 467.

Cependant, Viennot a souligné que de nombreux noms perçus comme neutres du point de vue du genre sont en réalité la forme masculine donnée comme seule forme possible à la suite des rectifications apportées à la langue française. Des mots comme « poète », « philosophe » et « médecin », souvent décrits comme des épïcènes, sont les vestiges d'une époque où on espérait, en faisant disparaître les poétesses, philosophesses et médecines du vocabulaire, les priver également d'une existence concrète⁸¹. Cette fausse neutralité du langage peut faire infléchir l'écriture de manière à causer la disparition des traces des femmes dans les romans, même quand il y a une volonté contraire perceptible dans le texte. La langue française force souvent les écrivain·e·s à se livrer à toute une gymnastique pour donner aux femmes une présence et une importance équivalentes à celles octroyées d'avance aux hommes par les mots.

Le français échoue également à représenter des réalités non binaires en raison de la forte dichotomie entre masculin et féminin qui imprègne son fonctionnement. Des êtres androgynes ou dont le sexe est inconnu, quand ils sont décrits avec des mots genrés, perdent une partie de leur identité. C'est le cas de Janus⁸², un personnage de *La Passe-Miroir* dont le corps n'est « ni vraiment celui d'un homme, ni vraiment celui d'une femme, ou alors un peu des deux à la fois » (PM 4, p. 84), et auquel la narration fait référence au masculin, notamment avec le pronom « il ». De la même manière, le texte masculinise « l'Autre », une entité presque invisible dont il est difficile de déterminer l'identité exacte jusqu'à la fin du roman, et qui se révèle finalement être plus féminine que masculine⁸³. Alors que les idéomondes présentent un potentiel de variations infini quant à

⁸¹ Éliane Viennot, « La question des noms de métier et de fonctions prestigieuses, un sujet qui fâche », *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin*, op. cit., p. 30-40.

⁸² Tous les esprits de famille dans *La Passe-Miroir* possèdent des noms qui renvoient à des figures mythologiques. Dans le cas de Janus, nommé d'après le dieu romain des embranchements, des passages et des choix, l'onomastique évoque à la fois sa nature hybride ou « double » et son pouvoir, Janus étant capable de modifier l'espace à sa guise.

⁸³ Il s'agit en effet d'un « écho », sorte d'entité d'un autre monde correspondant au reflet d'une jeune femme.

l'identité sexuée ou non sexuée des personnages, la langue empêche la pleine expression de ces possibilités quand elles se situent hors du modèle binaire habituel. Même dans notre monde, ce modèle est pourtant contestable puisqu'il relève davantage du langage et de ses mythes que de la réalité.

La frontière entre les genres se brouille encore dans *La Passe-Miroir* quand on découvre au terme du troisième tome l'identité réelle d'un personnage auquel la narration a toujours fait référence au masculin : Dieu, responsable de la création de l'idéomonde du roman tel qu'il existe au temps du récit et dont le véritable nom est Eulalie Dilleux. Le récit suggère qu'une transformation de son nom de famille serait à l'origine du malentendu suivant lequel tous les personnages considèrent naturellement la jeune femme comme une entité puissante et invincible alors qu'il s'agit d'un être humain comme eux. Étant donné l'existence de la forme féminine courante « déesse », l'utilisation d'un mot masculin n'est pas anodine dans la construction de l'aura de pouvoir et de mystère autour de ce personnage central. « Dieu », en effet, n'a pas le même sens selon son genre. Le dictionnaire Larousse précise qu'avec « une minuscule et un féminin », le mot s'applique à une divinité d'un panthéon polythéiste ou à une personne, un objet ou un concept auquel on voue une vénération et qui pousse à tous les sacrifices⁸⁴. Il faut que le terme soit singulier, masculin et orné d'une première lettre capitale pour désigner « un être suprême, transcendant, unique et universel⁸⁵ ». En somme, le masculin participe à augmenter le prestige et la noblesse de ce mot, comme il le fait pour tant d'autres. Baudino souligne que cette connotation négative ou minorée associée à de nombreuses formes féminines du vocabulaire décourage, dans le monde réel,

⁸⁴ « dieu », Dictionnaire Larousse, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/dieu/25418>, 2021, consulté pour la dernière fois le 20 mars 2021.

⁸⁵ « Dieu », Dictionnaire Larousse, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/Dieu/25419>, 2021, consulté pour la dernière fois le 20 mars 2021.

plusieurs femmes d'utiliser le titre féminin de leur profession⁸⁶. De surcroît, l'affiliation du féminin au spécifique procure, par opposition, un irrésistible attrait pour la neutralité promise du masculin. « Je suis un cerveau, neutre jusqu'à preuve du contraire⁸⁷ », clame l'écrivain⁸⁸ féministe Belinda Cannone, séduite par l'universalité prétendue du masculin : « Mes personnages sont souvent de ce genre-là, du genre qui vaut pour tous et pour chacun, du genre “suspendu”⁸⁹. » Pour Cannone, le genre neutre, en se prévalant de l'humanité tout entière, fait perdre tout l'intérêt du féminin, réduit à n'en décrire que la moitié.

Malgré la volonté manifeste de rompre avec l'hégémonie masculine que *La Passe-Miroir* exprime notamment par le choix de représenter un être aussi important que « Dieu » par un personnage féminin, le prestige supérieur du masculin et son apparente neutralité l'emporte sur la forme « Déesse » au moment de l'écriture. Cet exemple montre encore la complexité des luttes internes d'un texte qui opposent le besoin de recourir à des images mentales déjà bien établies et l'ambition d'en créer de nouvelles plus inclusives.

Roland Barthes décrit la langue comme la dépositaire de l'Histoire. La parler ou l'écrire, c'est accepter tacitement de reproduire ses règles et ses traditions, et c'est justement la répétition de certaines formes qui peut les établir comme des principes universels⁹⁰. La langue française ayant été moulée par les classes dominantes, elle s'emploie mieux pour représenter la réalité de ces dernières. L'omniprésence du masculin, sa neutralité prétendue et le prestige qui lui est associé soutiennent la position supérieure d'un genre qui profite d'une plus grande visibilité dans la pensée

⁸⁶ Claudie Baudino, *op. cit.*, p. 25-26.

⁸⁷ Belinda Cannone, « Terrifiante liberté », *La Tentation de Pénélope*, Paris, Éditions Stock, 2010, p. 16.

⁸⁸ Belinda Cannone refuse la féminisation des titres, à commencer par le sien.

⁸⁹ Belinda Cannone, « Comment dire ? », *op. cit.*, p. 58.

⁹⁰ Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953, 127 p.

collective. Il existe aujourd'hui de nombreuses tentatives pour réinventer une langue plus inclusive soit en réactualisant d'anciennes règles grammaticales et lexicales, soit en concevant de nouvelles façons de représenter les genres avec égalité⁹¹. Principal matériau d'écriture, le langage façonne l'imaginaire presque autant que l'inverse, ce qui a poussé certain·e·s auteur·trice·s francophones à user de leur créativité pour en dépasser les limites. Élisabeth Vonarburg modifie ainsi les codes du français dans *Chroniques du Pays des Mères* afin de mieux rendre compte des dynamiques de pouvoir ayant cours dans son idéomonde. Le matriarcat du Pays des Mères a transformé l'écriture de sorte que plusieurs noms sont féminisés dans le texte et que l'accord féminin prévaut sur le masculin pour décrire les groupes mixtes⁹². Dans *Les Illusions de Sav-Loar*, les magiciennes utilisent une langue ancienne adaptée pour décrire le monde tel qu'elles le perçoivent et pratique pour faciliter la communication entre des femmes venues de partout en évitant de favoriser une langue en particulier⁹³. Dans ces exemples, l'idéomonde joue le rôle de laboratoire pour expérimenter des façons de nommer menant à une interprétation innovante et appropriée aux mondes fictifs représentés. Les nouvelles conceptions qui émergent de cette exploration peuvent ensuite être projetées dans notre environnement immédiat puisque la langue est un pont entre le réel et les représentations. Se réapproprier la langue française en passant par des territoires imaginaires permet de remettre en cause la prétention à la neutralité du masculin en balayant les siècles d'histoire qui ont servi à mieux l'asseoir.

Point zéro et point de départ : les référentiels d'un idéomonde

⁹¹ Éliane Viennot et Claudie Baudino (citées plus haut) ont exploré de nombreuses pistes d'écriture inclusive et il existe même des manuels grammaticaux regroupant des suggestions de modifications de la langue et des méthodes pour les intégrer naturellement dans l'usage. Par exemple : Michaël Lessard et Suzanne Zaccour, *Manuel de grammaire non sexiste et inclusive*, Paris, Éditions Syllepse, 2018, 189 p.

⁹² Élisabeth Vonarburg, *Chroniques du Pays des Mères*, Québec, Éditions Alire, 1999, 470 p.

⁹³ Manon Fargetton, *Les Illusions de Sav-Loar*, *op. cit.*, 683 p.

Le plus grand paradoxe des idéomondes tient au fait que ces univers au potentiel de nouveauté infini ne peuvent être inventés qu'à *partir de* la réalité que nous connaissons. Dès leur création, les idéomondes se situent par rapport à une norme dont ils s'éloignent, mais dont ils ne peuvent jamais être parfaitement détachés. La réalité et son fonctionnement servent de point zéro à la représentation textuelle des idéomondes, ce qui augmente l'influence des neutralités subjectives du réel dans la construction des mondes fictifs et diminue l'indépendance de ces derniers. L'autonomie textuelle de l'idéomonde se heurte aussi à des contraintes d'intelligibilité liées aux habitudes du lectorat, en plus de la difficulté (de l'impossibilité peut-être) pour un·e écrivain·e, d'imaginer un monde parfaitement différent de tout ce qui est connu. L'écriture effectue alors des va-et-vient réguliers entre les référents du réel et ceux de la fiction.

Une solution pratique et répandue consiste en la mention de détails explicitement associés au réel, de manière à les comparer à ceux de l'idéomonde. L'*incipit* du premier tome de *La Passe-Miroir* illustre l'importance de ce procédé pour introduire les lecteur·trice·s au contexte dans lequel se dérouleront les péripéties du roman : « On dit souvent des vieilles demeures qu'elles ont une âme. Sur Anima, l'arche où les objets prennent vie, les vieilles demeures ont surtout tendance à développer un épouvantable caractère. » (*PM I*, p. 11) En faisant suivre un énoncé dont il souligne la popularité (« on dit souvent que... ») par la révélation d'un détail spécifique à la région imaginaire d'Anima (l'animation des objets et des bâtiments), le texte annonce d'emblée la plongée dans un univers où les lois divergent de celles de notre monde. Dans le même temps, la déviation de certains éléments par rapport à la neutralité supposée du réel est mise en évidence⁹⁴. D'autres romans, comme *L'Héritage des Rois-Passeurs* de Manon Fargetton, usent plus directement de ce

⁹⁴ L'association de l'âge avancé à une personnalité acariâtre se rapproche également de préjugés connus des lecteur·trice·s, de sorte que les nouveautés de l'idéomonde se trouvent encadrées par des inférences familières.

genre de comparaison en montrant des personnages appartenant à un univers calqué sur celui des lecteur·trice·s effectuer un passage magique vers l'idéomonde du roman ; leur point de vue permettra de relever les principales différences de ce nouveau monde. On retrouve ce motif dans des canons du genre comme *Chroniques de Narnia* de C.S. Lewis et *Harry Potter* de J. K. Rowling, qui confondent ainsi les référents des lecteur·trice·s et des personnages principaux. Contrairement au point de départ, d'où commence la description des éléments inventés, le point zéro n'apparaît jamais explicitement puisqu'il s'agit avant tout d'un référent invisible, par lequel le monde réel exerce son influence sur la création. Confronter les acquis du lectorat à l'altérité d'un autre univers peut faire émerger de nouvelles manières d'appréhender le réel tout en conservant ce point zéro comme une ancre flottante qui facilite la navigation dans le texte. Le point zéro d'un idéomonde sert donc à orienter sa construction dans l'imaginaire des lecteur·trice·s.

Loin de constituer une limite au déploiement des idéomondes, le point zéro influence leur représentation de sorte qu'ils se définissent par rapport à lui. Cette relation ambivalente à la réalité entraîne une forte politisation de plusieurs univers inventés. William Blanc, en étudiant la relation de la fantasy avec la politique, s'intéresse à un corpus majoritairement composé d'œuvres contenant des idéomondes. Il remarque que leur création permet d'imaginer des utopies, ou du moins des alternatives à la réalité dans une époque désenchantée. Les premiers romans de fantasy mettaient d'ailleurs souvent en scène des espaces bucoliques et médiévalisants opposés directement à l'industrialisation et aux machines modernes⁹⁵. Du côté de la réception et de la réappropriation des romans de l'imaginaire, Anne Besson souligne l'importance des « mondes fictionnels » dans la production de mouvements contre-culturels et l'aménagement d'espaces de revendication pour les

⁹⁵ William Blanc, *op. cit.*

groupes sociaux minoritaires⁹⁶. En désorganisant les référents habituels, la conception d'un idéomonde peut contribuer au développement de réflexions critiques sur lesdits référents.

Du point de vue intradiégétique, l'idéomonde est souvent dévoilé petit à petit, en suivant les voyages et les découvertes d'un personnage qui ne se réfère alors pas à la réalité du lectorat, mais plutôt à *sa* réalité parfois complètement différente. Dans *La Passe-Miroir*, c'est Anima, l'endroit où a grandi Ophélie, qui a cette fonction de point de départ. Chaque nouveau territoire arpenté par la jeune femme au cours de la tétralogie est immédiatement comparé à celui qu'elle connaît le mieux. Avec ses paysages champêtres et la franchise sympathique de ses habitant·e·s, Anima ressemble aux utopies campagnardes critiques de la révolution industrielle dont William Blanc commente la mise en texte dans de nombreux romans de fantasy anglo-saxons⁹⁷. Le reste de l'univers narratif se construit d'après les perceptions d'Ophélie, à partir de cet espace plus ou moins idéalisé qu'est son point de départ. La distance de ce dernier par rapport au point zéro provoque des écarts significatifs entre la compréhension de la protagoniste et celle des lecteur·trice·s autour d'un même événement. Ainsi, l'importance du capital financier et du prestige social apparaît comme une anomalie aux yeux d'Ophélie quand elle remarque « la relation insolite » entre son futur mari et un couple de gardes-chasses :

Ils l'appelaient « seigneur » et, derrière l'apparente familiarité qu'on lui manifestait se cachait une certaine déférence. Sur Anima, on était tous le cousin de quelqu'un et on ne s'encombrait pas de cérémonial. Ici, il flottait déjà dans l'air une sorte de hiérarchie inviolable dont Ophélie ne saisissait pas la nature. (*PM I*, p. 127)

Au-delà de l'organisation aristocratique du Pôle, c'est le concept même de classe sociale qui désoriente Ophélie. Cette « hiérarchie inviolable » qu'elle peine à concevoir est pourtant rapidement comprise par les lecteur·trice·s habitué·e·s aux codes du genre. En effet, si le titre de

⁹⁶ Anne Besson, *Constellations*, *op. cit.*

⁹⁷ William Blanc. *op. cit.*

« seigneur » est fortement empreint d'archaïsme dans la France actuelle qui accueille la première édition de *La Passe-Miroir*, le régime féodal auquel il fait référence est lié à l'imaginaire médiévalisant très répandu dans la littérature de fantasy. La récurrence de certaines inspirations permet d'établir une sorte de consensus trahissant l'existence d'un idéomonde fantôme, sorte d'idée platonicienne de l'univers de fantasy, auquel le lectorat initié au genre peut se référer. Anne Rochebouet et Anne Salamon commentent les effets de cette parenté entre les œuvres de fantasy sur la création des idéomondes :

Une grande majorité de textes [de fantasy] ne s'aventure en aucune manière dans les contrées inexplorées de l'imagination, mais se contente de réinvestir les mondes imaginés par d'autres avant eux. Ces derniers comportent bien des éléments d'exotisme ou du moins un certain éloignement par rapport à notre monde, cependant ils sont reconnaissables et stéréotypés⁹⁸.

Les deux chercheuses évoquent de manière peu flatteuse l'intertextualité qui se tisse entre les idéomondes de fantasy, mais ce qu'elles attribuent à un manque de créativité peut se lire comme une indication de la présence d'une forme de neutralité intermédiaire, ni réelle, ni vraiment inventée, capable de faire le pont entre le point zéro et le point de départ. Si la « hiérarchie inviolable » n'est jamais clairement expliquée dans *La Passe-Miroir*, c'est que le texte suppose une connaissance minimale des enjeux de pouvoir existant entre un seigneur et des gardes-chasses de la part des lecteur·trice·s. Cette connaissance est rattachée à la fois à la réalité, marquée par des rapports de domination de façon quotidienne, et par l'image consensuelle de la féodalité dans les mondes de fantasy. En montrant une ignorance que ne partage sans doute pas la majorité des lecteur·trice·s, la protagoniste du roman de Dabos oppose sa propre perception de la neutralité (celle de son point de départ, Anima) à la leur, produit d'une interaction complexe entre le point zéro (existence dans la réalité d'une hiérarchisation des individus selon un système de classes

⁹⁸ Anne Rochebouet et Anne Salamon, « Réminiscence médiévales en fantasy », *Cahiers de recherches médiévales*, n° 16, 2008, p. 328.

sociales) et l'idéomonde fantôme identifié à la fantasy (où les figures de seigneurs et de gardes-chasses sont bien définies).

La difficulté itérative d'Ophélie à reconnaître les effets d'un pouvoir réparti inégalement suggère un point de départ exempt de toute forme de domination qui lui donnerait un angle de vue particulièrement sensible à ces enjeux. Au Pôle, elle se trouve souvent choquée par le traitement des domestiques, par la brutalité des règlements de compte des nobles et par la dureté de certaines lois. Toutefois, la vision d'Anima transmise par le texte évolue avec les perceptions d'Ophélie. À force de vivre dans un monde si différent du sien, la jeune femme modifie le regard qu'elle porte sur son environnement et, quand sa famille décide de lui rendre visite, elle est forcée de constater que le modèle social dans lequel elle a grandi n'est plus – et n'a jamais été – l'utopie qu'elle s'était représentée. Cette révélation n'est pas vécue sans heurts par la protagoniste dont les repères ont été profondément bouleversés : « Ces derniers mois, [Ophélie] s'était raccrochée de toutes ses forces aux valeurs transmises par son éducation : la sincérité, l'honnêteté et l'amour du travail bien fait. S'il y avait des censeurs dans la famille, elle le vivrait comme une trahison. » (*PM 2*, p. 219) L'expérience de désillusion est indissociable tant du parcours initiatique de la jeune femme que de la vocation des romans d'apprentissage comme *La Passe-Miroir*, que Gallimard a publié dans sa collection jeunesse. Le·la lecteur·trice peut trouver dans le désenchantement d'Ophélie l'inspiration pour jeter un éclairage nouveau sur sa propre réalité, dont les failles et les inconstances sont souvent camouflées par l'habitude.

Le croisement du point zéro et du point de départ de l'idéomonde dans un texte conduit à une forte imbrication des enjeux du réel et de la fiction entre ses lignes. La confrontation entre les différentes zones géographiques de l'idéomonde et leur organisation respective produit des réflexions capables de transcender les univers qui les voient naître. La plongée dans l'altérité ne

peut jamais être totale. Le point zéro, en marquant l'ancrage obligatoire d'un idéomonde dans la réalité à laquelle il se compare, porte avec lui une image de la norme et du réel caractérisée par l'expérience des personnes dominantes dans la réalité. Le moindre décalage par rapport à cette neutralité subjective peut être ressenti comme un écart par rapport à une forme d'humanité de référence. En retour, retrouver dans un autre monde le reflet de ses propres pensées permet de conforter un individu dans son appartenance à l'ensemble plutôt qu'au spécifique.

L'idéomonde se trouve alors investi du double rôle de production et de reproduction d'imaginaires qui se définissent par leurs écarts et leurs rapprochements avec une norme arbitraire établie comme une évidence. Cette fausse neutralité est convoquée par le texte de manière à orienter la représentation des réalités subalternes autour d'un axe dominant, ce qui limite leur expression en dehors d'un contexte de révolte ou de soumission. L'universalisation de certaines caractéristiques dominantes tend aussi à invisibiliser les identités perçues comme déviantes, comme c'est le cas du féminin et de la non-binarité dans la langue française. C'est ce camouflage qui confère à un groupe de dominants souvent paradoxalement inférieur en nombre l'importance d'une majorité symbolique. Les minorités, qui sont surtout mineures sur le plan du pouvoir, contribuent à délimiter les contours de cette norme autrement indéfinissable⁹⁹. Même un groupe comme celui des femmes, constituant un peu plus de la moitié de la population, est renvoyé à l'altérité, ainsi que le souligne le titre éloquent du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, qui confie d'ailleurs avoir longtemps hésité à baptiser son ouvrage *L'Autre*¹⁰⁰. Cette partie de sa réflexion peut s'étendre à bien d'autres groupes opprimés puisque « l'altérité est une catégorie

⁹⁹ Colette Guillaumin, « Sur la notion de minorité », *L'Homme et la société*, n° 77-78, 1985, p. 101-109.

¹⁰⁰ Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p. 343.

fondamentale de la pensée humaine » nécessaire pour protéger les intérêts et l’agentivité de certains individus au détriment d’autres¹⁰¹.

La possibilité offerte par les idéomondes d’échapper à une réalité alourdie par des constructions hiérarchiques séculaires, même si elle n’est pas souvent exploitée à sa pleine capacité, a de quoi séduire les personnes réduites à un rang inférieur par celles-ci. Subordonnés au réel comme les subalternes le sont aux dominant·e·s, certains idéomondes peuvent se transformer en refuges, sortes de royaumes de l’Autre entre les frontières desquels la neutralité habituelle peut se voir contestée ou même réduite à néant. Après avoir souligné la permanence dans les œuvres de fantasy d’idéologies qu’elle juge rétrogrades en raison de leur attachement aux dominations, Anne Larue remarque la volonté grandissante de profiter de la popularité des genres de l’imaginaire pour faire affluer dans le marché culturel des images novatrices opposées au modèle dominant : « on promeut avec émotion *un autre monde possible*¹⁰². » Malgré les limites imposées par la neutralité dans l’expression de ces territoires étrangers et l’emprise du réel sur l’écriture de fiction, on assiste, dans des idéomondes comme celui de *La Passe-Miroir* ou ceux du corpus secondaire, à la naissance de référents inédits inspirés par le point de départ. L’innovation nécessaire à la création d’un autre monde peut ainsi conduire à l’exploration de manières de penser profondément autres qui aboutissent à un changement de perspective quant à la façon de concevoir les acquis de notre propre réalité.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 21.

¹⁰² Anne Larue, « Le médiévalisme entre hypnose numérique et conservatisme rétro », *Itinéraires*, n° 3, 2010, p. 89.

CHAPITRE II

Géographie et espaces

L'univers de *La Passe-Miroir* est composé d'îles flottantes de tailles variées qui gravitent ensemble autour d'un noyau brumeux. Ces territoires séparés par des kilomètres de nuages sont appelés des arches et sur chacune d'entre elles vit une famille qui peut se scinder en lignées et dont les membres ont tous en commun leur ascendance, un être immortel ou « esprit de famille » qui leur a légué une partie de ses pouvoirs. La hiérarchisation qui ordonne ces sociétés se traduit souvent par une division spatiale repérable dans la géographie du roman. Dans le présent chapitre, je m'intéresserai au rôle des privilèges dans la construction des espaces imaginaires de la tétralogie afin de mieux comprendre l'organisation spatiale des systèmes de hiérarchisation dans un idéomonde. Les privilèges se glissent tant dans les notations explicites de cette organisation que dans les indices plus subtils du texte et, pour repérer leur empreinte, je me servirai d'outils d'analyse développés au croisement de la critique littéraire et de la géographie.

Géographie littéraire : la carte et le paysage

Quand il s'agit d'étudier la construction d'espaces fictifs littéraires, les descriptions retiennent généralement la plus grande part de l'attention, mais de nombreux romans délaissent ce procédé au profit d'autres éléments du récit. C'est pourquoi Marc Brosseau s'est penché sur les diverses formes de spatialité au sein de ce qu'il a nommé le roman-géographe, soit un roman qui, « au lieu de reproduire le type de représentations géographiques auquel les géographes sont habitués, génère plutôt des géographies alternatives dont la nouveauté réside en partie dans

l'utilisation particulière qu'ils font du langage et des formes¹⁰³ ». Dans son sillage, Michel Collot choisit d'appeler géocritique cette lecture attentive aux images et aux significations produites par le texte, dont « les représentations littéraires de l'espace [...] relèvent plus, selon [lui], du paysage que de la carte¹⁰⁴ ». Le roman est alors traité comme un agent actif capable de produire sa propre géographie, au lieu de se contenter de cartographier des espaces réels ou imaginaires dans un effort de *mimésis* ou de description. Les géographies alternatives de Brosseau ne sont pas équivalentes aux idéomondes, mais désignent leurs « paysages » au lieu de leurs « cartes ». L'idéomonde comporte ainsi une part objective (carte) qu'on peut voir comme le référent fictif sur lequel s'appuie le texte pour en tirer une impression subjective (paysage), qui se traduit au moyen de différents procédés stylistiques et descriptifs. En ce sens, il fonctionne exactement comme la réalité bien qu'il ne possède pas d'existence en dehors du roman. Cette exclusivité fictionnelle le confine dans l'imaginaire, mais n'empêche pas de concevoir un idéomonde référentiel théorique auquel renverrait une géographie alternative activée par le texte.

Le contraste entre cartographie et géographie alternative est particulièrement apparent dans le tome initial de *La Passe-Miroir*, quand, au cours de son premier voyage vers le Pôle, Ophélie observe les cartes de l'idéomonde à bord du dirigeable avant de sortir de ce dernier pour être confrontée au paysage plus tangible.

Extrait n° 1

Il lui avait fallu un moment [à Ophélie] pour repérer Anima et plus longtemps encore pour trouver le Pôle. Elle les compara l'un à l'autre et fut étonnée par leur différence de proportions : le Pôle était presque trois fois grand comme Anima. Avec sa mer intérieure, ses sources et ses lacs, il évoquait une grande cuve remplie d'eau. (*PM I*, p.101)

¹⁰³ Marc Brosseau, « L'espace littéraire en l'absence de description : un défi pour l'interprétation géographique de la littérature » *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, n° 147 (décembre 2008), p. 422.

¹⁰⁴ Michel Collot, « Pour une géographie littéraire [En ligne] », *Littérature Histoire Théorie*, n° 8. URL : <https://www.fabula.org/lht/8/collot.html>, mis en ligne en mai 2011, consulté pour la dernière fois le 16 décembre 2020.

Extrait n° 2

Ophélie gagna la terre ferme plus morte que vive. Le vent claquait dans ses manteaux, dans ses robes, dans ses cheveux, et son bonnet s'envola au loin. Empêtrée dans ses moufles, elle essaya de faire tomber la neige tassée sur ses lunettes, mais elle s'était soudée aux verres comme une coulure de plomb. Ophélie dut se résoudre à les décrocher de son nez pour se repérer. Où que portât son regard trouble, elle ne saisit que des morceaux de nuit et de neige. Elle avait perdu Thorn et sa tante.

- Votre main ! lui hurla un homme.

Déboussolée, elle tendit son bras au hasard et fut aussitôt happée sur un traîneau qu'elle n'avait pas vu. (*PM I*, p.123)

Ces deux extraits montrent l'écart qui existe entre l'observation abstraite d'une représentation graphique du territoire et son expérience concrète. La géographie alternative se met en place de manière plus évidente dans le second passage, avec le développement d'un champ lexical autour du froid et de la confusion, qui produit l'image d'une région inhospitalière dans laquelle l'orientation est difficile, voire impossible. Sans pouvoir bien discerner son environnement, Ophélie est « happée » par un inconnu qui semble jaillir du néant, un événement qui préfigure ses difficultés à prendre en charge son propre avenir en cette terre étrangère. Dans le premier passage, la narration semble plus objective en raison de la nature descriptive et moins active de l'écriture. Cependant, le choix de ne présenter dans le texte que les éléments topographiques et naturels du Pôle en oriente la perception en occultant volontairement la présence humaine sur son territoire. Son étendue sauvage et inconnue à laquelle s'ajoutent les éléments hostiles du terrain aveuglent Ophélie, au sens propre comme au figuré, et elle s'avère incapable de comprendre la société dans laquelle elle se trouve alors parachutée. Privée des connaissances précieuses qui l'aideraient à naviguer dans son nouvel environnement, elle perd en même temps la confiance et l'indépendance qui lui permettaient, chez elle, de décider de son sort personnel et professionnel. En changeant de milieu, Ophélie quitte un système de hiérarchisation pour en intégrer un nouveau dans lequel sa place n'est plus la même. Les prérogatives qui lui paraissaient acquises sur Anima ne lui servent plus à rien au Pôle. La géographie alternative qui se dégage du texte montre un rapport dynamique

des privilèges avec l'environnement tandis que la cartographie plus statique des descriptions a tendance à invisibiliser ces derniers. Le déplacement des personnages dévoile ainsi la spatialité des privilèges dans l'idéomonde de *La Passe-Miroir*.

C'est surtout à partir des voyages de la protagoniste du roman que le texte révèle de nouveaux espaces. Elle pose son regard sur le monde autour d'elle et c'est ce regard, davantage que son objet, qui est dépeint par l'écriture. La narration focalisée oriente ainsi les passages descriptifs de manière à imprimer la subjectivité du personnage aux paysages du roman et à son action. Qu'Ophélie se trouve régulièrement dans un environnement inconnu d'elle prend ici tout son sens : son regard curieux et attentif permet de découvrir l'idéomonde au travers de ce filtre sans briser le rythme du récit. Souvent, d'autres personnages viennent répondre à ses interrogations en lui expliquant l'organisation de l'endroit. C'est en filigrane de ces découvertes que se dessinent les contours de l'idéomonde et se précise le rôle tenu par les privilèges, fréquemment grâce à des indications comprises dans les réflexions d'Ophélie, les courts passages descriptifs et les dialogues, mais également dans des manipulations scripturales telles que les sous-entendus et les imprécisions.

Raconter des espaces : le réel et l'imaginaire dans la voix narrative

La narration focalisée sur un personnage en provenance d'un monde profondément dissemblable à celui dans lequel l'œuvre sera reçue est empreinte de marques d'énonciation qui témoignent des tensions entre l'idéomonde et la réalité. Dans un univers inventé, les privilèges résultent d'une organisation artificielle des identités dominantes ou subalternes, suivant la volonté créatrice de l'auteur·trice, mais il arrive que la réalité traverse les frontières de la fiction pour y laisser des traces repérables, notamment en creux de certains paradoxes narratifs. J'examinerai ici

un exemple révélateur des chevauchements de systèmes de privilèges réels et fictionnels afin de rendre compte de la complexité de leur interaction dans le texte.

Ophélie arrive tout juste à Babel, une région dont elle ne sait presque rien et dont l'organisation géographique et sociale est complètement différente de ce qu'elle a connu jusqu'alors. Lors de sa rencontre avec un jeune homme qui lui fait part de son souhait de devenir « un bon tac-si », elle manifeste son ignorance : « - Un tac-si ? / — Un tacot à siffler, miss. Tout ce qui peut rouler et prendre un passager. Vous n'en avez pas chez vous ? » (*PM 3*, p. 71)

Voilà le·la lecteur·trice averti·e que l'homophonie avec le mot « taxi » n'était pas innocente. L'information vise manifestement à étoffer l'idéomonde et à produire un certain effet de réel par la profusion de détails anodins, mais le jeu lexical permet déjà de supputer la position subalterne de celui qu'il désigne. Un tacot est une « voiture démodée en mauvais état », d'après le CNRTL¹⁰⁵. Le terme est familier, voire péjoratif, et l'image d'un « tacot à siffler » évoque la servitude. Pourtant, la personne ainsi identifiée dans le roman aspire à améliorer sa condition en devenant un « bon tac-si » et la profession apparaît liée à une position sociale positive dans *La Passe-Miroir*. C'est en creux de la description d'une résidence fastueuse que le métier est associé à des moyens plus modestes : « Le domicile d'Ambroise ne ressemblait en rien à l'idée qu'Ophélie se serait faite de la maison d'un chauffeur de tac-si. » (*PM 3*, p. 74)

L'écriture de l'espace est traversée par les courants contradictoires du réel et de la fiction. Encore ignorante de l'existence des « tac-si » quelques minutes plus tôt, Ophélie préjuge que l'énorme villa avec ses « bassins de nénuphars » et son « bataillon de mannequins, en livrée de

¹⁰⁵ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, « Tacot », [en ligne]. URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/tacot>, mis en ligne en 2012, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

domestique » (*PM 3*, p. 74) n'est pas leur lieu de vie habituel. Sa supposition trahit l'interférence d'un discours social n'appartenant pas à son idéomonde, mais s'inscrivant plutôt dans la réalité du lectorat présumé, où le métier de chauffeur·se de taxi est lié aux milieux populaires et à l'immigration. En France, pays de naissance de Christelle Dabos, les luttes entraînées par Uber ont souligné la difficulté d'un emploi aux longues journées de travail et au salaire parfois insuffisant¹⁰⁶ et en Belgique, où elle a rédigé sa tétralogie, l'association du métier aux classes défavorisées est combattue par la Fédération belge des taxis¹⁰⁷. Même ici, au Canada, on imagine en la personne des chauffeur·se·s des immigrant·e·s surqualifié·e·s dont les diplômes n'ont pas été reconnus¹⁰⁸.

Le parti pris de la narration pour le point de vue d'Ophélie alimente l'illusion d'une prise de connaissance qui serait faite par les yeux du personnage, mais la perspective du texte demeure en priorité orientée suivant les compétences d'une instance qui s'apparente au·à la lecteur·trice implicite de Wolfgang Iser¹⁰⁹. Le·la lecteur·trice implicite n'a pas d'existence propre, mais émerge du texte sous l'influence de plusieurs indices. Ses caractéristiques ne découlent pas d'une intention consciente ou inconsciente de l'auteur·trice et peuvent différer de celles d'un lectorat idéal explicite. Dans une œuvre comportant un idéomonde, le·la lecteur·trice implicite trace un pont entre le·la lecteur·trice réel·le et la voix narrative focalisée sur un ou plusieurs personnages dont les véritables points de vue, modelés par leur appartenance à un univers profondément étranger,

¹⁰⁶ Guillaume Lejeune, « Les chauffeurs de taxi face à Uber. Une mise à l'épreuve économique et politique », *Politix*, vol. 122, n° 2, 2018, p. 107-130

¹⁰⁷ Karim Fadoul, « La fédération belge des taxis recrute 300 chauffeurs pour Bruxelles », *rtbf.be* [en ligne]. URL : https://www.rtbf.be/info/regions/detail_la-federation-belge-des-taxis-recrute-300-chauffeurs-pour-bruxelles?id=10032128, mis en ligne le 29 septembre 2018, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

¹⁰⁸ Une recherche statistique a fait saillir la part de vérité qui fonde cette croyance régulièrement mise en exergue par les médias : Li Xu, « Qui conduit un taxi au Canada ? », *Citoyenneté et Immigration Canada* [en ligne]. URL : <https://www.canada.ca/fr/immigration-refugies-citoyennete/organisation/rapports-statistiques/recherche/conduit-taxi-canada.html>, mis en ligne en mars 2012, consulté pour la dernière fois le 15 janvier 2021.

¹⁰⁹ Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, traduit de l'allemand par E. Sznycer, Bruxelles, Pierre Mardaga Éditeur, 1985 [1976], 405 p.

risqueraient d'être inintelligibles sans l'interprétation préalable d'un narrataire intermédiaire. La surprise provoquée par les privilèges socio-économiques du chauffeur de « tac-si » est davantage attribuable à un·e lecteur·trice implicite qu'à Ophélie, dont la réaction est teintée par la présence de cette instance intermédiaire. On lui suppose des compétences pour naviguer dans un système hiérarchisé qui lui permettent de présumer de la situation occupée par autrui grâce à divers indices fictionnels similaires en tous points à ceux de sa réalité. Si le texte contredit explicitement les suppositions relatives aux privilèges d'Ambroise, il ne le fait qu'en soulignant l'existence d'un spectre de domination économique dans lequel les « tac-si » sont censés occuper une position subalterne et où le jeune homme s'inscrit comme une exception qui confirme la règle. La focalisation sur les découvertes et impressions d'une protagoniste voyageuse dessine une géographie alternative où cohabitent l'organisation imaginaire des privilèges dans l'idéomonde et les systèmes de hiérarchisation de la réalité qui s'infiltrant dans la narration.

Origines et déplacements : la racialisation de l'espace

Ces intrusions du hors-texte dans la représentation d'un espace fictif ne se limitent pas à l'énonciation et sont aussi repérables grâce aux nombreux déplacements des personnages occasionnés par le fil narratif. Ces derniers participent à la création d'une géographie dynamique dans un idéomonde accueillant une grande variété de cultures et de populations. On retrouve dans *La Passe-Miroir* des arches radicalement différentes les unes des autres, mais aux populations souvent très homogènes, si bien que la seule apparence ou l'accent d'un individu renseigne aussitôt sur ses origines présumées. Les habitant·e·s du Pôle ont ainsi des allures typiquement scandinaves avec leurs cheveux blonds, leur peau pâle, leur grande taille, une apparence confirmée par leur accent : « Un “r” croqué comme de la glace, des consonnes dures comme de la pierre [...]. » (*PM* 3, p. 322) Cependant, s'il est possible d'établir des rapports entre certaines familles du roman et des

peuples bien réels, on rencontre aussi des descriptions d'ethnies inédites qui signalent le caractère imaginaire de l'idéomonde. L'un des peuples mentionnés se démarque par une peau bleutée et les membres d'un autre sont dotés d'« une peau noire comme la nuit et [de] cheveux dorés comme le soleil » (*PM 2*, p. 263). Ces portraits brefs contribuent à la formation d'un univers étranger que les clins d'œil au monde réel rendent plus accessible à la lecture. L'invention de corps éloignés des possibilités existantes dans le spectre de déclinaisons des apparences humaines ouvre la voie à une remise en question des catégories de classification raciale du réel, mais, en pratique, le procédé reste anecdotique. Les quelques personnages concernés n'occupent qu'une ou deux lignes de description, tels des éléments de décor. Le seul à prendre la parole est une évaluatrice auprès de qui Ophélie fait un entretien d'embauche qui s'étend sur cinq pages et après lequel la femme à la peau bleutée ne revient plus. Son apparence insolite sert simplement à accentuer le dépaysement des lecteur·trice·s dans l'idéomonde. Il est rare, mais pas impossible, de voir un personnage plus important échapper aux catégories raciales du réel. Hors de la littérature francophone, le roman allemand *L'histoire sans fin* de Michael Ende procède ainsi à une inversion des attentes en faisant d'Atreyu, dont la peau est vert olive, un guerrier valeureux aux qualités enviées par Bastien, le protagoniste du roman¹¹⁰. Toutefois, tandis que la blancheur de Bastien n'est que suggérée, Atreyu appartient à la Tribu des Peaux-Vertes, de sorte que ses origines sont confondues avec sa couleur de peau. Cette dernière, par son caractère inusité, renvoie aussi directement à l'originalité du Pays Fantastique et à sa distinction d'avec la « normalité » du monde de Bastien, calqué sur le réel¹¹¹.

¹¹⁰ Même le prénom des personnages renforce cette hiérarchisation dans un livre où l'alphabet présente une grande importance et où les vingt-six titres de chapitre forment un abécédaire.

¹¹¹ Michael Ende, *L'histoire sans fin*, traduit de l'allemand par Dominique Autrand, Vanves, Hachette, coll. : « Aventure », 2014 [1968], 520 p.

Géographie et couleur de peau sont donc intimement liées. Dans *Chroniques du Pays des Mères*, en voyant la surprise effrayée causée à une enfant par son apparence, le personnage de Kéllys évoque aussitôt ses origines lointaines : « je viens de très loin dans le Sud où beaucoup de monde est plus ou moins noire comme moi¹¹². » L'ensemble des aspects énumérés dans sa description et qui ont choqué sa jeune interlocutrice (ses vêtements, sa grande taille, ses cheveux, la forme de sa tête, etc.) sont occultés dans le dialogue par sa couleur de peau érigée comme seul déterminant de la différence.

En plus de la diversité des peaux au sein d'un seul peuple, le déplacement des personnages et l'adoption de points de vue marginaux dans la narration peuvent permettre au texte de nuancer les rapports de pouvoir liés à la couleur de peau. Dans *Les Illusions de Sav-Loar*, par exemple, la blancheur de Fèl et de Guilhem, remarquable en tant qu'elle est minoritaire dans une région particulière de l'idéomonde (l'empire de Mélinor), les transforme en cibles de choix pour les esclavagistes amateurs d'exotisme¹¹³. On ne peut toutefois en déduire la disparition de leurs privilèges puisque leur peau blanche est un signe valorisant lié à l'intelligence et au désir d'indépendance selon beaucoup d'autres personnages. Les esclaves locaux, pour leur part, sont considéré·e·s comme moins attrayant·e·s, mais aussi moins rebelles et plus soumis·es. Dans l'idéomonde de Manon Fargetton, le royaume d'Ombre d'où proviennent les personnages à la peau pâle est présenté comme un espace à la culture rayonnante et aux cités grandioses, une représentation qui contraste avec celles de l'empire de Mélinor aux coutumes plus violentes et des tribus semi-nomades des « terres les plus australes du continent¹¹⁴ ». Ailleurs qu'au royaume

¹¹² Élisabeth Vonarburg, *Chroniques du Pays des Mères*, op. cit., p.70. On peut observer dans cette citation la féminisation des noms d'ensemble dont il a été question à la fin du chapitre précédent (p. 43).

¹¹³ Manon Fargetton, *Les Illusions de Sav-Loar*, op.cit., p. 20.

¹¹⁴ Manon Fargetton, *L'Héritage des Rois-Passeurs*, op. cit., p. 9

d'Ombre, les humains ont le teint plus foncé, de sorte que l'idéomonde produit une forme de cartographie des couleurs qui se couple à une opposition des modes de vie.

Cette division géographique particulière renvoie à l'imaginaire entourant la « ligne de couleur », sorte de frontière invisible qui sépare les territoires « entre libre et servile, civilisé et barbare, Blanc et Noir¹¹⁵ ». Pour Françoise Vergès, le tracé de la « ligne de couleur » est intrinsèquement lié à l'histoire coloniale et à la racialisation, puis à la territorialisation des activités de production et de consommation qui en ont découlé. L'inscription d'une telle dichotomie dans les espaces fictifs contribue à renforcer les stéréotypes, pointés du doigt par la géographe Claire Hancock, « qui font de nos sociétés du "Nord" des modèles d'ouverture, de richesse et de générosité — ou [...] des modèles tout court, contre lesquels tout le reste du monde se définirait par défaut, ou en creux¹¹⁶. » Le Nord et le Sud ne sont pas toujours aussi clairement repérables dans des univers de fiction qui peuvent organiser l'espace sans utiliser ces repères cartographiques, mais l'opposition des principes civilisationnels et primitifs reste au cœur de la construction spatiale des idéomondes. Ceux-ci sont cependant dépourvus de toute dynamique de colonisation la plupart du temps, ce qui tend à naturaliser la ligne de couleur qui influence leur géographie. Détachée de son contexte historique et économique, cette démarcation du territoire apparaît comme la cause plutôt que comme la conséquence du racisme.

Le renversement des liens de causalité entre la racialisation du territoire et les enjeux de domination réduit la couleur de peau à sa plus stricte expression dans l'imaginaire, soit celle de

¹¹⁵ Françoise Vergès, « 7. La "ligne de couleur". Esclavage et racisme colonial et postcolonial », Sylvie Laurent (dir.), *De quelle couleur sont les blancs ? Des « petits Blancs » des colonies au « racisme anti-Blancs »*, Paris, La Découverte, coll. : « Cahiers Libres », 2013, p. 76-87.

¹¹⁶ Claire Hancock, « "Délivrez-nous de l'exotisme" : quelques réflexions sur des impensés de la recherche géographique sur les Suds (et les Nords) », *Autrepart*, vol. 41, n° 1, 2007, p. 69-81.

l'identité (confondue avec l'origine géographique). La mention récurrente de ce critère physiologique et sa forte association à la provenance des personnes font écho à l'importance que l'origine a prise dans la définition des ethnies et dans l'instauration des rapports de domination culturels et territoriaux. Dans une conférence donnée à l'UNESCO, Gilles Boëtsch rappelle que l'apparence de l'épiderme, « plus que tout autre marqueur de nature biologique, a longtemps imprégné les imaginations et construit des appartenances sociales rigides¹¹⁷ ». Il retrace les écrits de nombreux anthropologues européens et la manière dont ils ont contribué à donner à la suprématie blanche des fondations pseudoscientifiques afin de la légitimer. Bien que le racisme puisse se fonder sur des caractéristiques invisibles comme la sonorité du prénom ou la nationalité, la couleur « a une signification toute particulière, dans une société ou [sic] l'on accorde autant d'importance au visuel et à l'image, donc au visible¹¹⁸ ». L'écriture fictionnelle s'applique ainsi à permettre la « visualisation » des races par des descriptions d'attributs physiques et, surtout, de la couleur de la peau. Même dans des univers explicitement différents de la réalité, la peau se présente « naturellement » comme un critère de reconnaissance et le reflet d'une origine. La récurrence de ce raccourci descriptif participe à la persistance du mythe qui amalgame l'apparence à la provenance.

Ainsi, le prince de l'empire du Léopard, dans le roman éponyme de Chastellière, reconnaît l'importance de ce critère biologique quand il se compare, lui et ses sujets, au reste des indigènes de la péninsule de la Lune d'Or : « Les autres peuples de la péninsule ont toujours été... bien

¹¹⁷ Gilles Boëtsch, « Autour de la couleur de la peau... », *Femmes et développement en Afrique : la recherche au service de la santé et de l'esthétique* [conférence introductive à la réunion de l'UNESCO], novembre 2012, Paris, France, Tiré des archives ouvertes de HAL, URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02568621/document>, mis en ligne le 9 mai 2020, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

¹¹⁸ Horia Kebabza, « "L'universel lave-t-il plus blanc ?" : "Race", racisme et système de privilèges », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], n° 14, 2006, URL : <http://journals.openedition.org/cedref/428>, mis en ligne le 3 décembre 2009, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

différents de nous à nos yeux, même si notre couleur de peau ou certaines de nos coutumes nous rapprochent¹¹⁹. » Généralisée à tout un continent, bien que ce dernier soit habité par plusieurs populations, la couleur de peau apparaît comme un marqueur géographique plus significatif que tout autre trait distinctif physique (comme la forme des yeux ou la taille du nez). Cette homogénéité se présente d'ailleurs dans le contexte colonial de *L'Empire du Léopard*, seul roman de mon corpus à aborder explicitement le thème de la dépossession du territoire. Curieusement, les envahisseurs du Coronado présentent différents teints allant du plus sombre (comme le vice-roi Philomé, dont la peau est noire) au plus pâle (Cérès est reconnue pour sa blancheur et ses cheveux roux). Cette diversité contribue à déconstruire certains privilèges en dissociant la blanchité de la victoire des envahisseur·se·s sur les indigènes, de même que de la rationalité et des progrès techniques qui leur sont attribués. La couleur de peau semble perdre une partie de son importance, mais la capacité des personnages à identifier les indigènes au premier coup d'œil, indépendamment de leur habillement, montre la persistance de certains critères visuels de hiérarchisation dont la nature n'est jamais précisée dans le roman. Étant donné l'uniformité relative des indigènes sur le plan de la coloration, la mixité des nouveaux·elles arrivant·e·s du Coronado apparaît comme une anomalie difficilement conciliable avec le reste des informations données par le texte. Il est paradoxal que les indigènes subissent les mauvais traitements, le mépris et l'exclusion de la part d'une société définie, entre autres, par son hétérogénéité. Cette étrange ségrégation se transforme graduellement en asservissement dans le roman alors que tous les personnages indigènes meurent ou perdent leur liberté. Leur disparition du récit se couple à la prise de possession de leur territoire par les colonisateur·trice·s :

¹¹⁹ Emmanuel Chastellière, *L'Empire du Léopard*, op. cit., emplacement 4688.

[L'empire du Léopard] deviendrait dans les années à venir le véritable grenier à céréales de la péninsule. De nombreux colons avaient maintenant pris la route pour s'installer de l'autre côté des montagnes de l'Azur. Les plaines se transformeraient bien vite en champs de coton, d'orge et de maïs et les troupeaux de bêtes à corne dont Cérès avait oublié le nom étaient déjà traqués pour leur viande¹²⁰.

Cette description présente dans les dernières pages du roman montre la transformation du paysage et l'effacement des indigènes et de leurs savoirs (jusqu'au nom de certains animaux). La géographie de l'idéomonde est directement corrélée aux dynamiques de pouvoir qui articulent les rapports de ses populations. Ses espaces fictifs s'organisent en suivant une forme de racialisation du territoire qui convoque les rapports d'équivalence érigés dans l'imaginaire collectif entre l'origine, l'identité et l'apparence physique.

En plus de cette association d'une population à sa terre, les exemples littéraires susnommés mettent en relief la manière dont la confrontation des ethnies fait apparaître leur hiérarchisation. Le déplacement des personnages se trouve au cœur de la révélation des privilèges qui sont souvent fortement liés à l'appartenance à un territoire. L'élément déclencheur de *La Passe-Miroir* consiste justement en ce départ d'Ophélie vers une arche étrangère afin d'y être mariée à un homme qu'elle n'a jamais rencontré. Dès le début du roman, la rareté de ce type d'union est soulignée :

Un mariage de convenance avait toujours une finalité, à plus forte raison s'il renforçait les rapports diplomatiques entre deux arches. Ce pouvait être l'apport de sang neuf pour éviter les dégénérescences liées à un trop haut degré de consanguinité. Ce pouvait être une alliance stratégique pour favoriser les affaires et le commerce. Ce pouvait être aussi, quoique cela restât exceptionnel, un mariage d'amour né d'une idylle de voyage. (*PM I*, p. 86)

L'exploration et l'hybridation sont reliées au besoin ou à l'exception, tandis que la sédentarité et l'association avec des membres de son clan semblent plus naturelles. L'utilisation du mot « famille » pour désigner ce dernier augmente encore son unité. Dans les œuvres de fantasy, les liens de sang sont des éléments essentiels de l'identité. Isabelle Smadja souligne à cet effet la

¹²⁰ Emmanuel Chastellière, *L'Empire du Léopard*, op. cit., emplacement 9014.

manière dont la quête initiatique des héros et héroïnes de ces romans s'entremêle bien souvent avec la quête de leurs origines familiales¹²¹. L'importance de l'hérédité se manifeste dans la construction des idéomondes par la transmission héréditaire du pouvoir politique (par les monarchies, notamment) et magique (comme c'est le cas dans tous les romans de mon corpus), ainsi que par l'amalgame de l'identité et de la famille, puis par l'inscription de la famille dans le territoire. L'idée est menée à son paroxysme quand les régions de l'idéomonde sont directement assimilables à des espaces familiaux, comme c'est le cas dans *Chroniques du Pays des Mères*, dont les villes sont dirigées par les « Mères » et rassemblent des personnes appartenant à la même lignée. Dans *La Passe-Miroir*, les habitant·e·s de l'arche de naissance d'Ophélie poussent la proximité jusqu'à s'appeler entre eux « cousins » et « cousines » et font référence à « l'arbre généalogique » quand il est question de recenser la population sur leur territoire. L'appartenance à cette grande famille donne accès à une place accordée dès la naissance doublée d'un rôle qu'il s'agit de remplir correctement afin de pouvoir se sentir chez soi. Quand les dirigeantes de son arche d'origine menacent Ophélie de lui en interdire l'accès définitivement, la jeune femme est atterrée :

Enfoncée dans son oreiller, [Ophélie] s'efforça de débrouiller le fil des émotions qui se nouaient dans sa poitrine. Les paroles glacées de la Doyenne résonnaient dans sa tête : « Si tu échoues à cette tâche, si tu fais échouer ce mariage, je te jure que tu ne poseras jamais plus les pieds sur Anima. »

Le bannissement était pire que la mort. Le monde d'Ophélie tenait tout entier sur cette arche ; si on la chassait, elle n'aurait plus jamais aucune famille vers qui se tourner. Elle devait épouser cet ours, elle n'avait pas le choix. (*PM I*, p.86)

Le bannissement n'est pourtant pas si éloigné, en principe, du départ imposé par le mariage avec un étranger, mais sa connotation est complètement différente pour Ophélie, car l'origine de la jeune femme ne se résume pas à un endroit physique. C'est aussi un espace conceptuel, immatériel, dans lequel est contenue l'idée de famille et, plus profondément, celles de l'appartenance et de l'identité.

¹²¹ Isabelle Smadja, « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 82, n°4, 2010, p. 53-62.

Si Ophélie doit accepter de quitter Anima pour vivre sur une arche qu'elle ne connaît pas et de laisser sa famille pour entrer dans celle d'un étranger par les liens du mariage, elle ne souhaite pas pour autant renoncer à elle-même. Le bannissement est « pire que la mort », car, quand celle-ci signifie la fin de l'être physique, celui-là mène à la destruction de l'être social¹²².

Ainsi, les habitant·e·s natif·ve·s d'un territoire en sont à la fois tributaires, représentant·e·s et ambassadeur·drice·s, en ce sens qu'ielles peuvent contenir toute l'étendue de leur lieu d'origine, l'incarner et porter ses influences à l'extérieur de ses frontières. Cependant, les privilèges sont ancrés dans des lieux, en dépendent pour être activés. Le territoire, avec les privilèges qu'il active, est une propriété acquise par la naissance et jamais cédée complètement aux étranger·ère·s. Ielles sont donc confiné·e·s dans leur exotisme quand ielles quittent leur terre natale pour s'intégrer à une nouvelle société. Dans l'univers segmenté en régions de *La Passe-Miroir*, toute tentative de cosmopolitisme est vouée à l'échec. L'arche la plus multiculturelle porte d'ailleurs le nom évocateur de « Cité de Babel », rappelant par là le mythe chrétien qui raconte la naissance des différentes langues, créées par Dieu dans l'objectif d'empêcher la construction d'une tour capable de transpercer le ciel.

Dans le roman de Dabos, c'est à Babel que se sont déroulés les événements les plus importants de la cosmogonie de son idéomonde. C'est aussi de là qu'a été imposée graduellement la seule langue de l'univers et, avec elle, la volonté d'effacer la violence au point de la bannir même du langage. L'endroit aurait pu s'inscrire comme une anti-Babel, en vertu de son projet de mettre fin aux dissensions de l'humanité et d'en unir tous·tes les représentant·e·s grâce à un idiome

¹²² Nathalie Demaret souligne le caractère similaire, voire interchangeable, des deux peines dans son texte « Du bannissement à la peine de mort, une même logique punitive ? Hainaut (1464-1474) », dans *Amender, sanctionner et punir : Histoire de la peine du Moyen Âge au XX^e siècle*, sous la direction de Marie-Amélie Bourguignon et al., Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2012, p. 87-100.

unique, mais la présence tenace d'un système valorisant les privilèges de certaines castes souligne, au contraire, l'échec de la collaboration humaine, comme dans le mythe biblique. Bien que cette fois, c'est une langue unique qui a été prescrite, la multitude d'accents persiste et la différence physique et culturelle des communautés est une source constante de confusion et de tensions. La Cité de Babel réactualise le mythe de la division originelle émergeant de l'incompréhension mutuelle, reprend l'image forte d'une mésentente attribuable aux différences linguistiques ou culturelles.

Le cosmopolitisme de Babel n'aboutit d'ailleurs presque jamais¹²³ au mélange des ethnies tant les unions entre familles sont rares, y compris lorsqu'elles habitent au même endroit. Ce constat n'est pas réservé à l'univers de *La Passe-Miroir* et les personnages métis sont presque absents des idéomondes étudiés dans le cadre de cette recherche. Seul l'ouvrage d'Élizabeth Vonarburg présente des populations hétérogènes, mais le brassage génétique est considéré comme une nécessité et chaque personnage est tatoué dès sa naissance de sorte que les lignées auxquelles il appartient soient clairement identifiables¹²⁴. Somme toute, l'origine se trouve solidement liée à la famille et au territoire, deux idées qui peuvent se confondre dans l'organisation géographique des idéomondes. La géographie des mondes imaginaires interagit étroitement avec la construction de l'identité des personnages par la projection dans la fiction du mythe des « racines ». En soutenant un modèle rigide la plupart du temps inadapté à la flexibilité des frontières culturelles, aux migrations des populations et aux flous identitaires du monde réel, les idéomondes arrivent à justifier son existence dans l'imaginaire humain.

¹²³ Les seules mentions de couples aux origines différentes concernent les personnages principaux et leurs unions sont sources d'intrigues dans le roman, jamais normalisées.

¹²⁴ Élizabeth Vonarburg, *Chroniques du Pays des Mères*, op. cit., 524 p.

Espaces interdits, lieux réservés et divisions sociales

Les enjeux identitaires autour desquels s'organisent les espaces fictifs découlent de variables le plus souvent indépendantes de la volonté individuelle des personnages comme l'endroit de leur naissance, leur généalogie ou leurs capacités innées. Il se crée donc naturellement des barrières entre les différents lieux de l'idéomonde, à grande et à petite échelle (entre les régions, les royaumes, les pièces d'un bâtiment, les secteurs urbains, etc.). Parfois portées par des séparations physiques et des lois rigides, elles peuvent être plus discrètes, soutenues par l'habitude et les non-dits. Le privilège s'exprime par l'accès à des endroits centraux d'où le pouvoir peut s'exercer sur l'ensemble d'un territoire. Beaucoup d'idéomondes s'inspirent en cela de l'agencement des villes bien réelles, qui reconduit les rapports de pouvoir dans la configuration des espaces urbains. La Cité de Babel, dans *La Passe-Miroir*, matérialise ainsi la domination exercée par les descendants de l'esprit de famille de l'arche sur les personnes dépourvues de magie par le contraste violent de l'aspect désertique du « quartier des sans-pouvoirs » avec l'effervescence du centre-ville :

L'île où [Ophélie] venait de débarquer se tenait à la marge de l'archipel de Babel, dont les aqueducs et les rotondes esquisaient au loin des silhouettes déformées par l'air chaud de l'après-midi. La magnificence de la cité n'était pas parvenue jusqu'ici. Les maisons se tassaient les unes contre les autres comme un seul et même bloc de granit, sans jardin ni fontaine pour adoucir l'ensemble. Il n'y avait pas non plus de pavés sur les routes dont la poussière rouge, soulevée par le vent, crépitait comme de la braise. (*PM 3*, p.189)

Géographiquement et politiquement en marge, le quartier des sans-pouvoirs s'étend entre des frontières visuelles qui rappellent les ruptures du paysage urbain que décrivent Sophie Gravereau et Caroline Varlet. Ces fractures matérielles contribuent à l'augmentation de la distance entre les groupes sociaux en « accentuant *a priori* les différences entre résidents par les différences entre

résidences¹²⁵ ». La reprise de cette configuration dans *La Passe-Miroir* consolide un lieu commun de la littérature, où l’opposition des espaces favorisés et défavorisés illustre la confrontation de leurs habitant·e·s. La segmentation urbaine s’accompagne d’une division des rôles et des statuts si peu flexible que la présence d’Ophélie, alors habillée comme les élèves du Conservatoire à la situation enviable, est accueillie par le ressentiment des sans-pouvoirs :

Ophélie s’était adressée à un passant qui toisa son uniforme de haut en bas avant de lui indiquer la direction du doigt, sans lui adresser la parole. Elle s’aperçut bien vite que les habitants du quartier se retournaient sur son passage d’un air hostile. (*PM 3*, p.189 — 190)

La tenue vestimentaire est ainsi assignée à un espace qui correspond au statut qu’elle définit. Face à la jeune étrangère, les sans-pouvoirs se murent dans un silence inhospitalier qui exprime leur désapprobation quant à sa violation de la division de l’espace urbain. La présence d’une personne aux privilèges rendus ostentatoires par ses vêtements est interprétée comme une agression dans un quartier opprimé par le spectre de sa domination. Lorsqu’Ophélie ramène avec elle Octavio, le fils d’une dirigeante importante de la cité, ce dernier se fait apostropher par un sans-pouvoir aux velléités révolutionnaires : « As-tu la moindre idée de l’outrage que tu fais subir à ces gens en te pavanant ici dans ton bel uniforme ? » (*PM 3*, p. 417)

À force d’être restreint·e·s à un endroit, les moins favorisé·e·s de la cité en ont fait leur territoire et se sentent en droit d’en chasser ceux et celles qui se sont approprié le reste de l’espace. Leur attitude témoigne de la création d’une identité unifiée qui évoque un ghetto, tel qu’il est conceptualisé par Loïc Wacquant¹²⁶ en tant que « produit d’une dialectique mobile et chargée de

¹²⁵ Sophie Gravereau et Caroline Varlet, « Chapitre 5. Frontières socio-spatiales », *Sociologie des espaces*, Sophie Gravereau et Caroline Varlet (dir.), Paris, Armand Colin, 2019, p. 63.

¹²⁶ Dans le contexte purement fictionnel d’un idéomonde, la comparaison doit rester prudente. L’exclusion des sans-pouvoirs n’est pas fondée sur des critères ethniques, religieux ou culturels et la population du quartier est trop hétérogène pour convenir parfaitement à la définition de Wacquant. Certaines de ses observations sont toutefois aisément extensibles au contexte de marginalisation spatiale décrit ici.

tension entre hostilité externe et affinité interne¹²⁷ ». Pour cet anthropologue, le confinement d'une population motive la formation d'une communauté qui se définit par sa différence face au groupe dominant et sa rancœur envers celui-ci. Gravereau et Varlet font la même observation en parlant cette fois de « quartier relégué », moins homogène, mais subissant toutefois un « effet ghetto » qui s'exprime par « une stigmatisation, imposée dans un premier temps du dehors, mais qui croise aujourd'hui une ghettoïsation activée du dedans, ce qui intensifie la fermeture de ces quartiers sur eux-mêmes¹²⁸ ». Ce rejet des corps étrangers se manifeste dans *La Passe-Miroir* par l'agression verbale et physique d'Octavio, le camarade d'Ophélie appartenant à la famille dominante de l'arche. Les privilèges du jeune homme, plutôt que d'assurer son confort, font de lui la cible de l'insurgé qui se fait appeler le Sans-Peur-et-Presque-Sans-Reproches (ou Sans-Peur). Même à l'intérieur d'une région unie par une organisation spécifique et un système de hiérarchisation clairement établi, les privilèges ne peuvent être compris sans la prise en compte de leur composante spatiale.

Pour autant, il faut éviter de glisser vers le relativisme. Les privilèges ne consistent pas uniquement en des avantages matériels comme la sécurité physique. Ils exercent sur l'imaginaire collectif une puissante influence qui les rend bien plus complexes à déconstruire. Quand il avoue avoir rétorqué avec violence aux provocations du Sans-Peur, Octavio voit ses déclarations balayées par un représentant de l'ordre qui s'applique à le décharger de toute responsabilité. Son rang privilégié le suit dans ses déplacements et lui garantit l'impunité même dans les lieux qui lui sont les plus hostiles. Cette permanence des privilèges procède du fort capital symbolique accordé par

¹²⁷ Loïc Wacquant, « Les deux visages du ghetto. Construire un concept sociologique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 160, n° 5, 2005, p. 4-21.

¹²⁸ Sophie Gravereau et Caroline Varlet, *loc. cit.*, p. 64.

l'importance de sa famille, capital que Pierre Bourdieu place au cœur des structures de domination. Pour le sociologue, la perception du·de la dominant·e est orientée par le rapport de force qu'iel entretient avec le·la dominé·e, de façon à garantir la constance d'un statut porteur d'avantages matériels et symboliques. La domination symbolique qui en résulte est ainsi soutenue par la connivence entre les structures sociales effectives et celles, plus insidieuses, qui régissent la pensée afin d'assurer la légitimité du fonctionnement social¹²⁹. Le seul déplacement ne saurait être à l'origine du renversement total d'un système hiérarchisant conçu pour être universel, mais il constitue déjà une forme d'infraction aux structures de pouvoir et une incitation à abaisser les frontières sociales.

Ce sont les déplacements d'Ophélie qui montrent la volonté de la jeune femme de s'affranchir des limitations imposées par la règle implicite qui voudrait que chacun·e reste à *sa place*. Elle n'hésite pas longtemps avant d'explorer les lieux moins « fréquentables » afin de trouver les indices qui lui permettront de dénouer les énigmes auxquelles elle doit se mesurer. Les frontières sociales telles que celles du quartier des sans-pouvoirs sont autant d'obstacles dont la traversée constituera les péripéties du roman et permettra à sa protagoniste d'accéder à des informations en mesure d'ébranler les fondations du pouvoir.

L'intrigue des romans des genres de l'imaginaire s'appuie très souvent sur la divulgation ou la dissimulation de vérités capables de modifier profondément les bases de l'univers. Qu'il s'agisse de fouilles archéologiques dérangeantes¹³⁰, de la quête de la fontaine de Jouvence¹³¹ ou de

¹²⁹ Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin, « Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu », *CONTEXTES* [En ligne], Varia, 2013, URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5661>, mis en ligne le 6 août 2013, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

¹³⁰ Élisabeth Vonarburg, *Chroniques du Pays des Mères*, *op. cit.*

¹³¹ Emmanuel Chastellière, *L'Empire du Léopard*, *op. cit.*, 656 p.

l'origine oubliée d'une lutte séculaire¹³², les secrets sont au cœur du développement littéraire des idéomondes et leur révélation constitue un point tournant dans le récit. Généralement, la quête des protagonistes consiste en la découverte de ces éléments oblitérés. L'inscription du savoir dans l'espace guide les personnages principaux vers les lieux les plus inaccessibles de leur idéomonde. Dès lors, le déplacement devient une nécessité, tout comme la transgression de frontières plus ou moins tangibles.

Dans l'idéomonde de *La Passe-Miroir*, comme pour tant d'autres, la connaissance est étroitement liée au pouvoir et à la domination. L'accès privilégié au savoir se traduit en outre par le droit d'entrée dans certains lieux (comme le « Secrétarium » qui cacherait l'ultime vérité, l'Observatoire des Déviations où les chercheur·se·s étudient le fonctionnement même de l'univers ou le « Clairdelune » où se tiennent les conversations de plus grande importance). Ces endroits bien gardés et réservés à l'élite augmentent la fracture entre un peuple tenu dans l'ignorance et une caste supérieure informée du fonctionnement du monde (ou s'efforçant de le percer à jour pour augmenter sa puissance). Les secrets les plus conséquents, liés à la cosmogonie de l'idéomonde ou à son organisation, se trouvent au cœur des dynamiques de pouvoir à l'origine des privilèges. Si Ophélie parvient plutôt facilement à entrer dans le quartier des sans-pouvoirs étant donné qu'elle occupe une position plus élevée que la leur dans la hiérarchie de Babel, elle doit ruser pour atteindre les lieux dédiés aux classes supérieures à la sienne. Étant donné l'importance de l'apparence physique dans la détermination de la place de chacun·e, le déguisement se révèle une voie privilégiée pour permettre aux personnages du roman d'explorer les endroits les plus susceptibles de faire avancer leur enquête.

¹³² Manon Fargetton, *Les Illusions de Sav-Loar*, op. cit., 683 p.

En étudiant les rapports entre la mode, l'individu et la société, Frédéric Godart souligne l'importance des vêtements et des parures dans la prise de pouvoir politique et la distinction sociale. Les castes dominantes de certaines sociétés plus anciennes ont protégé leurs pouvoirs en instaurant des lois somptuaires réglementant l'usage des vêtements, comme de certains aliments ou boissons, selon l'appartenance sociale, ethnique ou religieuse¹³³. L'habit apparaît à la fois comme une conséquence et un vecteur des privilèges qui doit être préservé de la falsification par l'influence de la morale, le jugement populaire ou, plus directement, les autorités.

C'est pour cette raison que le transvestissement¹³⁴ est condamnable dans la plupart des sociétés réelles ou fictives, puisqu'il correspond à un mensonge, voire à une tentative d'échapper à son rang social, ce qui l'assimile presque à la rébellion. Quand Ambroise avertit Ophélie des mœurs de Babel, il commence par lui mentionner l'importance de la tenue, hautement réglementée sur son arche : « Ne pas respecter ce code [vestimentaire] en public est interprété comme un acte de provocation. Ce qui est évidemment très mal perçu. » (*PM 3*, p. 79) Le maintien de l'exclusivité de certains vêtements ou objets d'apparat permet aux membres des castes dominantes d'être rapidement identifiés comme tels et d'accéder ainsi aux lieux qui leur sont réservés, tandis que les individus subalternes sont confinés dans des espaces qui leur sont dédiés. La stratégie n'est pas sans rappeler le transvestissement par lequel des personnages féminins peuvent tenter d'acquérir certains privilèges en adoptant une apparence plus masculine. Dans *L'Héritage des Rois-Passeurs*,

¹³³ Frédéric Godart, « I. Affirmation : la mode entre individu et société », dans Frédéric Godart (dir.), *Sociologie de la mode*, Paris, La Découverte, 2016, p. 12-25.

¹³⁴ J'emprunte ce mot à Nicole Pellegrin, car il me semble mieux désigner le changement d'habits à des fins de déguisement que le mot « travestissement », plutôt lié à une pratique identitaire ou artistique. Pellegrin s'est intéressée notamment au transvestissement féminin dans l'Ancien Régime et à la façon dont il pouvait devenir un moyen de s'approprier certains privilèges masculins dans son article « Le genre et l'habit. Figures du transvestisme féminin sous l'Ancien Régime », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [en ligne], vol. 10, 1999. URL : <https://journals.openedition.org/clio/252#tocto1n2>, mis en ligne le 29 mai 2006, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

la princesse Élouane décide de se faire appeler Ravenn, un prénom aux consonances moins féminines, et s'habille avec des pantalons afin d'être plus à l'aise en se livrant à des activités censées être réservées aux hommes telles que la chasse ou le combat. Sans cesser de se considérer ou de se présenter comme une femme, elle revendique l'indépendance, le pouvoir et les droits reconnus pour appartenir davantage aux hommes en modifiant son apparence. En étudiant le transvestissement féminin sous l'Ancien Régime, Nicole Pellegrin relève les nombreux avantages liés à la commodité des vêtements d'hommes et, plus largement, au rôle masculin qui peut être endossé avec eux. Selon elle, les femmes auraient été relativement nombreuses à emprunter les habits d'homme, pour échapper aux oppressions spécifiques à leur condition et s'arroger certains privilèges¹³⁵. Cette pratique se retrouve encore chez les femmes de la fiction de fantasy, à plus forte raison quand elles évoluent dans un décor médiévalisant comme c'est le cas dans les romans de Fargetton¹³⁶. Toutefois, dans *La Passe-Miroir*, le transvestissement n'est pas particulièrement genré et la seule fois où Ophélie prend l'apparence d'un homme, c'est moins pour obtenir davantage de pouvoir que pour passer inaperçue à la Cour du Pôle en se faisant prendre pour un jeune serviteur muet. En changeant régulièrement de nom et d'apparence, la jeune femme montre son refus de se cantonner au rôle qui lui est réservé. Cette prise de pouvoir par le transvestissement se paye cependant par un rejet de soi. Celui ou celle qui refuse d'accepter les assignations de son identité doit renier sa propre nature pour dépasser les limites qu'on lui oppose. Ophélie vit toujours péniblement la confrontation à son reflet quand elle investit une autre identité :

Elle eut un léger choc en tombant sur un miroir poussiéreux fixé au mur. Elle ne s'était pas regardée dans une glace depuis son entrée au conservatoire. Il lui fallut quelques secondes pour se familiariser avec cette petite femme en uniforme, aux joues comme des pêches et aux boucles en points d'interrogation. Sans ses longs

¹³⁵ Nicole Pellegrin, *loc. cit.*

¹³⁶ On peut penser, entre autres exemples, à Arya Stark (George R. R. Martin, *A Song of Ice and Fire*, New York, Bantam Books, cycle inachevé débutant en 1996.) et à Véronika (Nicki Pau Preto, *Sœurs de sang tome 1. L'envol du phénix*, Paris, Éditions LUMEN, 723 p.).

cheveux envahissants, sa robe collet monté et sa vieille écharpe – son cœur se serra douloureusement à cette pensée –, elle se reconnaissait à peine. » (*PM* 3, p.198)

En montrant ainsi la fragilisation de l'identité avec la transformation de l'apparence, le texte souligne les contraintes imposées par les systèmes de hiérarchisation sociale de l'idéomonde. La transgression des interdits par le déguisement ne peut se faire en toute impunité, ce qui accentue le besoin de modifier l'environnement plutôt que l'individu.

L'organisation spatiale classique des idéomondes offre le décor nécessaire pour mettre en scène ce changement. Les frontières sont régulièrement traversées par les protagonistes désirant forcer l'ouverture des espaces fermés. Dans le cycle romanesque de Dabos, Ophélie se déplace sans cesse, explorant toujours de nouveaux territoires afin de percer les secrets de son idéomonde et endossant des rôles multiples (étrangère puis noble à la Cour du Pôle, étudiante dans un Conservatoire aux règles rigides ou encore patiente dans un hôpital qui la prive de tous ses droits). La jeune femme se construit une identité fluide et mobile qui l'amène à s'exclure graduellement des normes sociales ayant perdu leur sens à ses yeux. De la même manière, l'attaque du Sans-Peur révèle toute la vulnérabilité des privilèges symboliques qui reposent en grande partie sur la reconnaissance des subalternes pour s'activer. La segmentation de l'espace se trouve ainsi régulièrement remise en question de sorte que son passage du réel vers les idéomondes, apparaît finalement comme une occasion de la déconstruire.

Espaces genrés : l'ombre du hors-texte

En s'arrêtant à la description du système d'attribution des privilèges, arche par arche, l'étude de la carte de l'idéomonde de *La Passe-Miroir* impliquerait que le déplacement d'un personnage appartenant chez lui à la caste dominante vers un milieu qui dévalorise son identité le priverait de ses privilèges, puisqu'un seul individu ne peut traîner avec lui tout l'imaginaire qui soutient son statut. La nature fictive de l'idéomonde ne permet pas, cependant, une lecture aussi

catégorique. Ses lois singulières ont été pensées et sont lues depuis la réalité, elle-même soumise à des idéologies, qui traversent cet univers inventé de sa création à sa réception, dans un mouvement d'aller-retour. Les organisations sociales et spatiales de l'idéomonde sous-tendent l'existence de façons de faire potentiellement différentes de celles auxquelles nous sommes habitué·e·s, mais les systèmes de hiérarchisation du réel y apposent leur empreinte, parfois au prix de la cohérence. C'est en repérant les paradoxes qui se forment comme des tourbillons dans les rivières qu'on peut déterminer la direction et la force de ces courants contraires.

À ce titre, la confrontation du Sans-Peur avec Ophélie et Octavio, évoquée plus haut, permet de dégager de nombreux éléments de cet enchevêtrement des systèmes de domination intratextuels et extratextuels. J'ai déjà exposé les enjeux principaux de cette rencontre du point de vue intradiégétique de l'idéomonde : deux individus identifiables à une classe supérieure par leur tenue se trouvent démunis en visitant un espace dépourvu des institutions de maintien de l'ordre habituel et où le meneur d'une petite révolte brise les chaînes symboliques qui auraient normalement protégé la sécurité des dominants. L'affrontement est d'abord une lutte territoriale dans laquelle le Sans-Peur s'oppose directement à Octavio en faisant relativement peu de cas d'Ophélie. Par son appartenance à l'une des familles les plus importantes de la ville, le garçon incarne davantage de privilèges que sa camarade qui, même déguisée, ne peut cacher qu'elle vient d'ailleurs. Doublement étrangère (au quartier des sans-pouvoirs et à l'arche de Babel), Ophélie évite d'intervenir dans l'altercation, tandis qu'Octavio conserve toute sa confiance, assuré de sa légitimité au grand dam de son amie : « Ophélie considéra Octavio avec un mélange d'admiration et d'exaspération. Il avait posé sa question sans détour, d'un ton plein de suffisance, comme si c'était lui qui dictait les règles. » (*PM* 3, p. 416) Les mots « comme si » laissent entendre qu'Ophélie a déjà compris l'ambiguïté de l'expression des rapports de pouvoir en marge du centre-

ville. Inquiète, elle montre une plus grande sensibilité au danger de la situation en raison de ses nombreuses expériences passées avec des personnages animés par la colère et la rancœur.

Les craintes d'Ophélie ne se limitent pas à la rationalisation des risques et apparaissent justifiées par une structure de domination extérieure au texte. La géographie féministe a montré la façon dont les espaces pouvaient, pour certain·e·s, représenter « l'oppression, l'exclusion, la menace, la peur (que ce soit à cause de leur sexe ou de leur orientation sexuelle, de leur âge, de leur classe sociale ou de leur race)¹³⁷ ». S'il arrive que cette division spatiale s'effectue de manière très explicite comme dans les cas de la ségrégation raciale ou des toilettes publiques non mixtes, la répartition géographique des minorités se révèle souvent plus subtile, officieuse. Guy Di Méo parle pour les femmes de la ville française de Bordeaux, où il a conduit ses recherches, de « murs invisibles modelant et bridant [leurs] trajets¹³⁸ », tout en admettant que ces frontières (ou d'autres) puissent exister également pour d'autres personnes soumises à des oppressions spatiales dans un contexte de dominations multiples. Malgré ses réticences initiales à voir le genre comme un facteur déterminant dans l'appropriation des espaces, Di Méo a constaté une forte association des femmes interrogées au domaine privé, combinée à leur appréhension dans certains endroits publics et à la précarité de leur situation professionnelle souvent garante de leur liberté¹³⁹. En demandant à des participant·e·s de dessiner des « cartes mentales » de leurs trajets quotidiens, Corinne Luxembourg et Dalila Messaoudi sont arrivées à une conclusion similaire selon laquelle les villes sont organisées pour correspondre aux intérêts d'un groupe dominant¹⁴⁰. Dans un contexte patriarcal où les femmes

¹³⁷ Rosemary Chapman, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol. 10, n° 2, 1997, p. 13–26.

¹³⁸ Guy Di Méo, « Les femmes et la ville. Pour une géographie sociale du genre », *Annales de géographie*, vol. 684, n°2, 2012, p. 109.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 107-127.

¹⁴⁰ Corinne Luxembourg et Dalila Messaoudi, « Projet de recherche-action à Gennevilliers : "La ville côté femmes" », *Recherches féministes*, vol. 291, 2016, p. 129–146.

sont encouragées à rester dans la sphère privée, certains espaces publics peuvent leur apparaître hostiles ou inquiétants, ce qui limite leurs déplacements¹⁴¹.

Dans la Babel de *La Passe-Miroir*, l'espace est partagé indifféremment entre les hommes et les femmes, tant les lieux d'apprentissages (le Conservatoire, le Memorial) que les voies de circulation, les transports en commun et les endroits plus intimes (les vestiaires, dortoirs et toilettes publiques). Cette cohabitation indifférenciée reflète l'absence de distinction genrée (peut-être même l'absence de genre¹⁴²) rappelée à de nombreuses reprises par les personnages qui habitent la cité. Le sexe n'est pas non plus signalé par le code vestimentaire, toutefois très rigide, ce qui pousse à croire qu'il n'est pas une variable déterminante dans la distribution des privilèges. L'écart important creusé entre l'espace non genré de Babel et l'omniprésente dichotomie masculin/féminin de la réalité fournit l'occasion de remarquer l'incidence de cette dernière sur la fiction. La scène qui suit immédiatement la confrontation du Sans-Peur et d'Octavio, après qu'Ophélie a tenté de calmer la situation, est révélatrice de cette intervention du patriarcat dans un endroit où il ne devrait pas exister :

- Retire ton uniforme, petite agnelle.

[Ophélie] ne voyait plus clair. Ses lunettes pendaient en travers de son visage. Elle voulut se remettre debout, mais le Sans-Peur la força à rester agenouillée. Il lui tirait les cheveux avec une poigne étonnante pour quelqu'un d'aussi peu corpulent.

- Retire ton uniforme, répéta-t-il. La redingote, la chemise, le pantalon, les bottes, *everything* ! Si t'es sage, je te laisserai tes gants de *liseuse*.

¹⁴¹ Rosemary Chapman, *op.cit.*, p.13–26.

¹⁴² C'est en suivant la définition de Nicole Claude Mathieu que je suppose l'absence de genre à Babel, où le fait d'être un homme ou une femme n'affecte en rien le rôle social d'un individu. Pour elle, le genre consiste en l'extension de la différenciation sexuelle à presque toutes les expériences humaines, par opposition au sexe lié à des critères biologiques et reproductif : Nicole Claude Mathieu, « Sexe et genre », *Dictionnaire critique du féminisme*, Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré et Danièle Senotier (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 2000, p. 191-200.

Ophélie n'était pas particulièrement pudique. Elle s'habillait et se déshabillait chaque jour dans les vestiaires de la Bonne Famille. Pourtant, la pensée d'être obligée de le faire ici, dans cette position et devant tous ces hommes lui souleva l'estomac. Même Octavio ne trouvait plus rien à dire.

- Retire ton uniforme, rugit le Sans-Peur en la secouant, ou je demande à mes amis de s'en charger.

La vision d'Ophélie se troubla, et ce n'était plus seulement en raison de la myopie. (PM 3, p. 418-419)

La panique d'Ophélie, qui se retrouve encore une fois incapable de percevoir correctement son environnement, sa nausée à l'idée de se dénuder « devant tous ces hommes » et l'insistance du Sans-Peur, qui réitère trois fois sa demande avec une brutalité grandissante, rendent compte d'une agression sexuelle. Cela contraste avec la logique inhérente à l'arche. Dans la réalité, la sexualité forcée, loin d'être un acte isolé, est inséparable d'un climat englobant de violences sexistes dont elle représente un symptôme particulièrement visible, voire une forme d'apogée¹⁴³. Qu'une agression à caractère sexuel ait lieu dans un espace où les discriminations genrées n'ont pas cours détache le geste d'un contexte social et culturel duquel il devrait pourtant être indissociable. Il en résulte une naturalisation de la violation du corps des femmes et un renforcement du caractère inviolable de celui des hommes. En effet, Octavio n'est jamais inquiété dans son intégrité sexuelle, même si son statut social et sa condescendance font de lui une cible pour le Sans-Peur, qui s'attaque physiquement à lui avant de s'intéresser à Ophélie. C'est bien en tant que femme que cette dernière est devenue sa victime. En montrant les similitudes entre racisme et sexisme, Emmanuèle de Lesseps insiste sur l'importance de l'expression *en tant que* qui fait toute la différence entre des crimes « quotidiens » et des crimes politiques¹⁴⁴. Quand une personne subit une agression en raison de ce qu'elle est, tous les autres membres du groupe auquel elle appartient sont mis en danger par leur identité. La violence dirigée contre un groupe naît, pour de Lesseps, de la volonté de soumettre

¹⁴³ Nicole Belloubet-Frier et Florence Rey, « Violences sexuelles, violences sexistes », *VEI Enjeux*, n°128, 2002, p. 212-225.

¹⁴⁴ Emmanuèle De Lesseps, « Sexisme et racisme : ce n'est rien, c'est une femme qui se noie », *Questions Féministes*, n° 7, 1980, p. 95-102.

des personnes subalternes à une chosification, qui peut passer par des agressions physiques, mais également par des humiliations comme la nudité forcée¹⁴⁵. La violence sexuelle traverse donc les frontières de la fiction sans qu'aucune justification ne soit fournie par l'organisation de l'idéomonde. Vice-versa, le texte transporte avec lui, malgré lui, un discours sexiste légitimant la violence dans l'espace réel.

Finalement, le rattachement d'un idéomonde à une cartographie sans équivalent dans le monde réel n'empêche pas ce dernier d'influencer la construction de ses espaces. L'efficacité d'un système de privilège provient de la force de l'imaginaire qui le justifie, et ce dernier profite d'un ascendant sur les univers fictionnels qui lui permet de participer à la production de leurs géographies alternatives. Les privilèges résultant de dominations qui appartiennent au réel sont ainsi décelables dans la narration et dans le choix des critères descriptifs liés à l'origine, au rang social et au territoire. Si les personnages peuvent éviter certaines structures de pouvoir ou modifier leurs rapports avec les autres en changeant de milieu, ils ne peuvent échapper à la présence implicite du hors-texte qui traverse leurs gestes et leurs impressions. La reconduction des stéréotypes par le texte renforce la position des idéologies qui les produisent. Toutefois, si la création d'un idéomonde exempt de toute trace de domination s'annonce ardue, le parcours narratif des personnages incite souvent à la révolte contre les frontières trop statiques qui limitent leurs mouvements. Leur refus de l'immobilité s'accompagne d'une volonté d'explorer la plus grande partie possible du territoire disponible et c'est ce déplacement qui fait des paysages romanesques des espaces souples et inventifs, capables d'ébranler les présupposés, à défaut de s'en débarrasser complètement.

¹⁴⁵ *Ibid.*

CHAPITRE III

Magie et mondes impossibles

La grande majorité des idéomondes s'éloignent significativement de la réalité pour déployer des environnements étrangers aux yeux du lectorat. En plus de l'élaboration d'une géographie propre, cette distanciation du réel peut s'exprimer par l'intégration de phénomènes insolites qui dérangent l'ordre naturel. Dans les littératures de l'imaginaire, leur origine (puissances occultes ou technologies avancées) est souvent évoquée comme critère de différenciation entre la fantasy et la science-fiction. L'opposition entre science et magie reste cependant insuffisante pour distinguer ces deux genres littéraires, ainsi que le soulignent de nombreux·ses chercheur·se·s¹⁴⁶. En prenant la magie comme une nouvelle donnée capable de justifier les écarts entre le fonctionnement d'un idéomonde et celui de l'environnement quotidien du lectorat, il est possible de considérer la haute technologie de certaines œuvres de science-fiction comme une forme de magie déguisée. Après tout, la différence entre une incantation guérisseuse et une injection de nanoparticules apparaît principalement comme une question d'esthétique. Si la science peut être surnaturalisée, la magie est aussi très souvent rationalisée. Anne Besson a remarqué dans les romans de fantasy une volonté presque systématique d'expliquer son fonctionnement, parfois de manière très assidue¹⁴⁷. L'intervention d'une force mystérieuse dans la littérature ne dispense pas

¹⁴⁶ Orson Scott Card, par exemple, relève de nombreuses zones grises entre science-fiction et fantasy : « Part 1: How to Write Science Fiction and Fantasy, Chapter 1: The Infinite Boundary », *op. cit.* Anne Besson se prête au même exercice dans « Comment distinguer fantasy et science-fiction ? », *La Fantasy*, Paris, Klincksieck, coll. « 50 Questions », 2007, p. 38 à 46.

¹⁴⁷ Anne Besson, « Quels sont les visages de la magie en fantasy ? », *La Fantasy*, *op. cit.*, p.167.

les romancier·ière·s de maintenir une certaine forme de vraisemblance (ou au moins de cohérence) quant à ses limites et à son potentiel.

Même dans la réalité, magie et science ne sont pas toujours antagonistes. En soulignant la propension de nombreux scientifiques, tels qu'Isaac Newton et John Dee, à s'intéresser tout autant aux sciences occultes qu'aux sciences naturelles, Rémi Sussan a établi un rapport de proximité entre ces deux disciplines dans l'histoire scientifique et dans la littérature¹⁴⁸. Pour le sociologue, la science et la magie représentent deux modes d'expérimentation, deux tentatives humaines de comprendre et de maîtriser le monde, qui diffèrent, non pas parce que la magie « implique un retour nostalgique à un monde plus simple et plus codifié, mais au contraire parce qu'elle se passe des garde-fous de la méthode scientifique¹⁴⁹ ». Grâce à sa plus grande liberté, la magie permet aux idéomondes de se déployer en dehors des contraintes habituelles de la réalité, en reconfigurant le champ des possibles et ses limitations. En tant que telle, elle est investie d'un potentiel subversif qui la place au cœur des analyses de ce dernier chapitre, dans lequel il conviendra d'observer à quel point ce potentiel peut s'activer dans les œuvres de mon corpus.

La magie, génératrice de nouveaux rôles sociaux

Peggy McIntosh parle de « pouvoir immérité¹⁵⁰ » pour évoquer le caractère arbitraire des privilèges distribués par la naissance ou les circonstances fortuites de la vie¹⁵¹. De ce point de vue, la magie apparaît davantage comme une nouvelle source de privilèges que comme une force subversive capable de renverser les schémas sociaux. En effet, sa maîtrise est souvent associée à

¹⁴⁸ Rémi Sussan, « Le futurisme magique », *A contrario*, vol. 22, n°1, 2016, p. 69-81.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 70.

¹⁵⁰ La notion de mérite est ici abordée au sens de l'effort fourni. Si le mot pourrait faire référence à un talent en français, il est à prendre ici comme la traduction de l'expression utilisée par McIntosh : « *unearned power* »

¹⁵¹ Peggy McIntosh, *loc. cit.*, p. 11.

un statut particulier et avantageux dans les littératures de l'imaginaire. Dans *La Passe-Miroir*, la magie est monnaie courante et presque tout le monde est pourvu d'un don particulier, mais les personnes qui font exception – appelées « sans-pouvoirs » et quelquefois, de manière encore plus évocatrice, « impuissant·e·s » – n'accèdent que très difficilement aux positions les plus élevées de leur société. Exclu·e·s de la citoyenneté à Babel, à moins de réussir à se rendre utiles aux yeux de la cité, les sans-pouvoirs sont réduit·e·s à la domesticité au Pôle. Leur incapacité à maîtriser la magie les condamne, dans un cas comme dans l'autre, à se mettre au service des intérêts de ceux et celles qui les dominent. La magie constitue aussi un privilège dans l'idéomonde des romans de Fargetton, le royaume d'Ombre, où seuls les magiciens peuvent prétendre au trône. Ceux qui ne deviennent pas roi exercent une influence politique importante et leur position au sein de leur ordre reflète bien souvent le niveau de leurs talents magiques.

Si l'association de la magie et des pouvoirs économiques, politiques et sociaux est un trope très répandu dans les littératures de l'imaginaire, elle ne s'exprime pas de manière absolue. Dans *Les Illusions de Sav-Loar*, les magiciens sont certes dotés d'un fort ascendant sur les autres personnages, mais il n'en va pas de même pour les magiciennes. Traquées par leurs homologues masculins qui se sentent menacés par leurs pouvoirs, ces dernières vivent cachées dans la forêt de Sav-Loar. Le roman raconte l'histoire d'une jeune esclave, Bleue, pourvue de dons exceptionnels qui en font une alliée de choix pour les unes et un danger à neutraliser pour les autres. Quand sa magie se révèle, au début de son adolescence, Bleue est prise en chasse par les magiciens, mais l'apparition de ses pouvoirs sonne au moins le glas de son esclavage et des multiples sévices qu'elle subissait avant que des magiciennes et des rebelles s'empressent de venir la libérer pour l'inviter dans leurs rangs. Même si la magie des magiciennes leur attire l'hostilité des magiciens, elle les

différencie significativement des femmes « ordinaires » forcées de suivre la voie tracée pour elles dans un idéomonde rigoureusement patriarcal.

En ce sens, la magie semble porteuse de privilèges qui, s'ils ne se manifestent pas toujours par un accès direct au pouvoir politique, marquent tout de même la promesse d'un destin extraordinaire. Nombre de classiques de fantasy et de science-fiction débutent d'ailleurs avec la découverte, chez le·la protagoniste, de pouvoirs surnaturels qui lui permettent de se tirer d'une posture défavorisée, à laquelle des personnes dépourvues de capacités spéciales auraient été condamnées¹⁵². La jeune Bleue du roman de Fargetton a ceci de particulier qu'elle se questionne rapidement sur la chance qu'elle a eue d'être magicienne en constatant que les autres esclaves, principalement des femmes, sont laissée·e·s à leur sort. Ses nouveaux pouvoirs la placent dans une position ambiguë et éveillent en elle un sentiment de révolte qui la change en paria conscient, selon l'expression de Hannah Arendt. Cette philosophe politique a différencié les parias conscients des parias soumis en se fondant sur le rapport des Juif·ve·s¹⁵³ aux États antisémites du vingtième siècle. La transformation d'un paria soumis en paria conscient signale la volonté de se rebeller contre l'autorité plutôt que de se protéger individuellement sans chercher à renverser le système responsable de son oppression¹⁵⁴. En devenant magicienne, Bleue cesse ainsi de baisser les yeux pour éviter l'attention et décide de s'opposer, non seulement aux violences et aux pressions qu'elle a subies elle-même, mais aussi aux fondements de sa société qui les perpétue. En la distinguant, la

¹⁵² Dans la prélogie de *Star Wars*, le jeune Anakin Skywalker s'affranchit ainsi de l'esclavage en raison de sa forte prédisposition à l'usage de la Force. (George Lucas [real.], *Star Wars : Episode I — The Phantom Menace* [film], Lucasfilm, 1999, 136 minutes.) De même, dans le cycle romanesque éponyme, Harry Potter échappe aux abus répétés de la famille Dursley après la révélation de ses pouvoirs magiques. (J. K. Rowling, *Harry Potter*, tomes 1 à 7, Londres, Bloomsbury Publishing, 1997-2007.)

¹⁵³ Son analyse se concentre sur les Juif·ve·s, mais sa théorie des parias est présentée de façon plus générale.

¹⁵⁴ Iris Mathieu, « Le concept de paria dans la philosophie politique de Hannah Arendt, une critique des totalitarismes », *Le concept de paria dans l'œuvre de Hannah Arendt* [Mémoire de maîtrise], Université Panthéon Sorbonne, 2015, p. 38 à 63.

magie l'éloigne cependant des femmes qu'elle veut défendre et de leur réalité, si bien que la jeune femme se retrouve doublement paria, une situation symbolisée par son retrait dans la forêt avec les autres magiciennes.

Le pouvoir de lutter pour améliorer sa situation et celle de ses semblables, bien qu'il soit limité par le genre des magiciennes, demeure un pouvoir au sens où l'entendait McIntosh, d'autant que la magie est « imméritée » au regard de la manière dont elle se distribue dans la population de plusieurs idéomondes. J'ai déjà évoqué l'importance de la famille dans la transmission des pouvoirs magiques¹⁵⁵. S'il arrive que des capacités spéciales apparaissent de manière spontanée chez un enfant, sans que sa généalogie ne soit en cause¹⁵⁶, elles sont en général présentes dès sa naissance. Isabelle Périer a avancé l'idée selon laquelle la nature élective de la magie (opposée à la science acquise) représenterait un critère de définition de la fantasy, qu'elle juge plus conservatrice¹⁵⁷, mais Anne Besson remarque que la magie des œuvres de fantasy se couple très souvent à un récit de formation et que son savoir est traité comme une science qui s'enseigne, une méthode qui s'améliore¹⁵⁸. En outre, comme je l'ai déjà mentionné, il n'est pas rare d'observer la présence d'éléments surnaturels dans les œuvres de science-fiction.

Il est vrai que la magie ne peut souvent être maîtrisée qu'au terme d'une longue initiation. Les lieux d'enseignement sont même fréquents dans les idéomondes, qui cumulent les écoles de magie, académies de super-héros et autres institutions surnaturelles, mais l'apprentissage s'effectue

¹⁵⁵ Voir le deuxième chapitre de la présente thèse, « Géographie et espaces », p. 49 à 77.

¹⁵⁶ Outre que ce cas de figure soit mentionné dans *Les Illusions de Sav-Loar*, on peut le retrouver dans de nombreux romans s'inscrivant dans les genres de l'imaginaire comme la populaire série *Harry Potter* ou encore, au Québec, dans le cycle des *Chevaliers d'Émeraude*. Manon Fargetton, *Les Illusions de Sav-Loar*, op. cit. ; J. K. Rowling, op. cit. ; Anne Robillard, *Les Chevaliers d'Émeraude*, tomes 1 à 12, Québec, Mortagne, 2003 à 2008.

¹⁵⁷ Isabelle Périer, « Fantasy et science-fiction: transcendance et appareil, révolution et conservation » dans *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd'hui. Actes du colloque du CRELID*, Paris, Bragelonne, 2007, p. 87 à 100.

¹⁵⁸ Anne Besson, « Comment distinguer fantasy et science-fiction ? », *La Fantasy*, op. cit. p. 42 à 45.

alors dans les limites d'un potentiel déterminé à l'avance, comme le montrent les entrevues qui décident de l'admission au Conservatoire dans *La Passe-Miroir* (PM 3, p. 107 à 123) ou la catégorisation des magiciens dans les romans de Fargetton :

À l'académie du Clos, on distinguait trois niveaux, que l'on accolait à son nom dès le début de ses études. [...] Ces titres annonçaient donc d'emblée les limites des prédispositions de chacun, même si bien sûr, il y avait des disparités au sein même de chaque catégorie¹⁵⁹.

Les protagonistes grandissent et acquièrent des connaissances au fil des intrigues, mais cette évolution constitue un privilège accordé par une force transcendante (dieux et déesses, héritage spécial, prophétie élective, etc.) qui se matérialise par leurs capacités particulières et les rôles sociaux qui y sont associés. La magie apparaît comme une justification naturelle, parfois divine, de l'ordre social de l'idéomonde, très proche du destin auquel il est souvent fait référence dans les œuvres de l'imaginaire et que Périer rattache spécifiquement au genre de la fantasy¹⁶⁰. « Aucun des choix que nous faisons n'est dû au hasard, même si nous n'en comprenons la signification que des années plus tard¹⁶¹ », affirme ainsi Oreb dans *Les Illusions de Sav-Loar*, procédant à une mise en abyme de son propre caractère fictionnel. Cette assertion sera toutefois contredite par un autre personnage quelques dizaines de pages plus loin : « Les dieux copulent. Les dieux enfantent. On n'est pas dans un conte, Bleue, c'est la vraie vie. Tu n'as pas plus de destin écrit que moi¹⁶². » Le texte oscille entre les significations rassurantes promises par la fiction et l'étourdissante mais nécessaire indétermination de « la vraie vie ». Toute relative qu'elle soit lorsqu'il est question d'un être romanesque, cette liberté est mise en avant de manière à entretenir la surprise et l'appréhension chez le lectorat et à contredire les prévisions sous-entendues par la narration. La magie représente

¹⁵⁹ Manon Fargetton, *Les Illusions de Sav-Loar*, op. cit., p. 152.

¹⁶⁰ Isabelle Périer, « Fantasy et science-fiction : transcendance et appareil, révolution et conservation », loc. cit., p. 91.

¹⁶¹ Manon Fargetton, *Les Illusions de Sav-Loar*, op. cit., p. 324.

¹⁶² Ibid., p. 349.

alors pour les personnages une occasion de se réapproprier leur avenir. À la fois prophétique et subversive, elle produit des trajectoires ambivalentes dans les romans de l'imaginaire. Ainsi, dans *L'Empire du Léopard*, Camellia n'arrive pas à échapper à ses origines indigènes ni au destin spécial que lui réservait son sang, mais elle réussit à prendre possession de ses pouvoirs plutôt que de se laisser transformer en outil par les sorcières qui la torturaient¹⁶³. Dans *La Passe-Miroir*, l'agentivité d'Ophélie, couplée à son pouvoir de « passe-miroir », se révèle fondatrice de l'intrigue quand on apprend que c'est son choix de traverser un miroir pour répondre à une voix mystérieuse qui a déclenché le bouleversement de son idéomonde. Sa décision était alors motivée par le désir d'éviter l'avenir qui s'imposait à elle :

- Si tu me libères, ça nous changera : toi, moi et le monde.
Ophélie hésita. Sa mère ne lui avait jamais laissé changer quoi que ce fût. Il en allait ainsi sur Anima. C'étaient les mêmes objets domestiqués, les mêmes petites habitudes, les mêmes traditions qu'on reproduisait de génération en génération. La vie d'Ophélie avait à peine débuté, et elle pouvait déjà prédire de quoi la sienne serait faite : d'un travail honnête, d'un bon mari et de beaucoup d'enfants. Dans le monde tel qu'elle le connaissait, rien ne changeait jamais. Et pour la première fois, parce qu'une voix inconnue avait conjugué ce verbe au futur, Ophélie sentit une curiosité nouvelle grandir en elle.
- D'accord. (*PM 4*, p. 396)

Il est notable que le pouvoir de passe-miroir, essentiel à la libération de l'entité prisonnière, est rare dans la famille d'Ophélie, car « ça demande de s'affronter soi-même. [...] Ceux qui se voilent la face, ceux qui se mentent à eux-mêmes, ceux qui se voient mieux qu'ils sont, ils pourront jamais. » (*PM 1*, p. 95) Quand l'occasion se présente de prendre une décision qui transformera l'idéomonde, les qualités personnelles l'emportent en importance sur l'héritage et le destin, qui sont d'ailleurs directement contestés par le choix d'Ophélie. La magie permet la prise de pouvoir de personnages autrement marginaux et les amène à se dresser contre l'ordre établi (l'avenir pressenti d'Ophélie avec un travail, un mari et des enfants) qui peut pourtant, lui aussi, reposer sur

¹⁶³ Emmanuel Chastellière, *L'Empire du Léopard*, op. cit., 656 p.

la magie pour renforcer sa position (les « objets domestiqués » renvoient au fonctionnement magique de l'arche d'Anima, qu'Ophélie va finir par quitter)¹⁶⁴.

Source de puissance, la magie introduit ainsi une nouvelle forme de pouvoir qui entre en relation avec les autres dans une dynamique intersectionnelle susceptible de produire diverses nuances dans la construction des intrigues, des décors, des personnages et des rôles sociaux d'un idéomonde. Elle se distingue des autres systèmes discriminants (liés aux richesses, à l'apparence, aux origines sociales, au genre, etc.) en ce qu'elle est parfaitement restreinte à l'intérieur du roman et donc capable d'éviter en grande partie l'influence du hors-texte dont il a été question dans les chapitres précédents. Familière en raison de ses affinités avec les mythes les plus anciens et les relations intertextuelles des genres de l'imaginaire, la magie est aussi étrangère par son éloignement de la réalité quotidienne à laquelle est confronté le lectorat. Elle détermine une distance relative entre le texte et le réel, une nécessité selon Besson, car « c'est par le biais de l'ailleurs, passé ou futur, que doit s'opérer le “retour vers le présent”¹⁶⁵ ». L'irruption d'éléments impossibles à concilier avec la réalité souligne le caractère fictionnel d'une œuvre et lui ouvre la voie vers une forme d'indépendance féconde en nouvelles possibilités interprétatives. Grâce à leur éloignement du réel, les idéomondes peuvent accueillir l'influence de la magie tout en conservant une certaine forme de vraisemblance qui assure la pertinence idéologique des récits qui y prennent place.

La magie des femmes : entre nature et surnature

¹⁶⁴ Ce tiraillement de la magie entre nouveauté et tradition se retrouve aussi bien dans les autres œuvres du corpus, soit dans l'affrontement des magiciens et des magiciennes (*Les Illusions de Sav-Loar*, *L'Héritage des Rois-Passeurs*) ou dans la réappropriation de ses pouvoirs par Camellia (*L'Empire du Léopard*).

¹⁶⁵ Anne Besson, *Les Pouvoirs de l'enchantement*, op. cit., p. 65.

En plus de déclencher les péripéties et de transformer la face du monde, la décision d'Ophélie de libérer l'entité prisonnière de son miroir a eu des conséquences autrement plus intimes sur la jeune femme, tout particulièrement sur son anatomie. L'ensemble de son corps a été « inversé » par sa plongée dans son reflet, provoquant la maladresse qui fait la signature du personnage ainsi que sa stérilité, qu'elle découvrira plus tard. À la fin de la tétralogie, Ophélie a retrouvé une dextérité normale après des traitements magiques, mais sa fertilité ne lui sera jamais rendue. Il est curieux de constater que, bien que ces enjeux prennent leur source dans la magie, aucune intervention surnaturelle ne permet de les résoudre, comme si la maternité était faite de données biologiques invariables.

L'association de la magie et de l'agentivité qu'elle procure avec des enjeux reproductifs féminins est un motif caractéristique de la représentation des magiciennes dans le corpus de la fantasy francophone contemporaine. Dans *Chroniques du Pays des Mères* d'Élizabeth Vonarburg, le retard de la puberté de Lisbeï est considéré comme une conséquence de ses capacités surnaturelles. C'est aussi sa stérilité apparente qui la libère de la fonction de Capte (dirigeante), laquelle aurait dû être la sienne en vertu de sa filiation. Dans *L'Empire du Léopard*, le sexe féminin du colonel Orkatz¹⁶⁶ n'a qu'une importance limitée dans ses aventures et dans ses rapports intimes, tant hétérosexuels qu'homosexuels, jusqu'à ce qu'un rituel de torture provoque chez elle une double fausse couche (d'abord hallucinée, puis vécue réellement) sans que sa grossesse n'ait été mentionnée au préalable autrement que par des allusions indécélables à la première lecture. Les romans de Fargetton, *Les Illusions de Sav-Loar* et *L'Héritage des Rois-Passeurs*, fondent leur intrigue sur la différence entre les pratiques magiques des hommes et des femmes, qui s'affrontent

¹⁶⁶ Le titre de Cérés Orkatz n'est jamais féminisé dans le roman.

violemment à ce sujet. Les dernières peuvent, lorsqu'elles sont enceintes, puiser dans l'énergie de leur fœtus de manière à surpasser les magiciens en puissance, en plus de gagner des capacités nouvelles. Certaines multiplient alors les grossesses et les avortements pour exploiter leur pouvoir à son plein potentiel, une idée qui révolte autant les magiciens, jaloux de cette magie inaccessible, que les autres hommes, dont l'un n'hésite pas à exposer ses sentiments : « Vous devriez avoir honte. La nature ne vous a pas donné la possibilité de porter des enfants pour que vous les utilisiez de cette manière¹⁶⁷. »

La nature est ici établie comme gardienne d'un ordre patriarcal que la magie menace. Julien Bonhomme définit d'ailleurs l'acte magique comme une rupture de la causalité habituelle des faits qui « repose sur l'idée que l'être humain peut influencer sur le cours ordinaire des événements par des moyens surnaturels¹⁶⁸ ». Surnaturelle, la magie n'est pourtant pas contre-nature. En posant la question de l'investissement politique de la fantasy, William Blanc souligne le rôle important de la *faërie*, forme de merveilleux magique propre au genre, comme une incarnation de l'imagination et de la liberté dans un monde menacé par le développement technologique, l'industrialisation et le rationalisme. La magie se range aussi du côté de l'écologie : le déséquilibre des forces magiques entraîne presque systématiquement un bouleversement des écosystèmes¹⁶⁹. Plutôt que la nature, c'est la compréhension scientifique de la nature que la magie remet en question. Cette compréhension est donnée par une science rationaliste, que Donna Haraway décrit comme le reflet des idéologies dominantes qui sous-tendent toute observation. Philosophe scientifique et féministe célèbre pour sa théorie des savoirs situés, elle trouve la catégorisation de la nature problématique

¹⁶⁷ Manon Fargetton, *Les Illusions de Sav-Loar*, op. cit., p. 135

¹⁶⁸ Julien Bonhomme, « Magie / Sorcellerie », dans Régine Azria et Danièle Hervieu-Léger (dir.), *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Dictionnaires Quadriges », 2010, p. 679.

¹⁶⁹ William Blanc, *Winter is Coming : une brève histoire politique de la fantasy*, op. cit.

en soi puisque cette dernière a été réduite à une altérité étudiable depuis un point de vue extérieur et surplombant, un non-sens selon Haraway qui propose plutôt de nouer une relation de connivence avec une nature qui englobe le regard qu'on porte sur elle¹⁷⁰. En mêlant la conscience humaine aux manifestations naturelles, par le biais de sortilèges ou de sens surdéveloppés, la magie peut être interprétée comme la mise en scène de cette relation. Véhicule des tensions entre l'ordre civilisationnel et le chaos primitif, elle symbolise le pouvoir de l'esprit humain sur son milieu et, conséquemment, la relation qui unit l'individu au collectif. Quand le passage d'Ophélie dans un miroir provoque à la fois une série d'effondrements dans son idéomonde et l'inversion de toutes les particules de son corps, la magie se fait l'intermédiaire entre le personnel et l'universel, jouant de manière plus affirmée le rôle tenu par les lois de la nature qui connectent, dans la réalité, tous les êtres vivants avec leur environnement.

Loin de s'opposer à la nature, la magie lui redonne son mystère et l'investit d'un sens. Associée au passé et aux formes de pensée primitives par toute une lignée d'anthropologues¹⁷¹, elle entretient l'illusion d'une harmonie perdue, d'un savoir ancien, que le cadre fictionnel permet de ranimer sans renverser le rationalisme moderne. Le temps de la lecture, la magie réinvestit la psyché humaine, rejetant dans un même mouvement les barrières de la raison. Besson remarque que la fracture des genres de l'imaginaire qui oppose, par le biais de la fantasy et de la science-fiction, savoirs anciens et sciences modernes, pensée magique et rationalisme, peut se lire aujourd'hui comme une projection dans la littérature de la dualité entre nature et culture, « celle-ci ayant constitué une des fondations des sociétés occidentales patriarcales et de leur sentiment de

¹⁷⁰ Donna Haraway, *Manifeste Cyborg et autres essais*, anthologie établie et traduite par Laurence Allard, Delphine Gardey & Nathalie Magnan, EXILS, 2007, 333 p.

¹⁷¹ Julien Bonhomme mentionne Edward B. Tylor et Lucien Lévy-Bruhl, ainsi que les travaux de Claude Lévi-Strauss, Henri Hubert et Marcel Mauss dans « Magie / Sorcellerie », *loc. cit.*, p. 679 à 685.

supériorité sur les civilisations, les classes et les catégories de population “inférieures” (colonisés, femmes, enfants, animaux et autres vivants)¹⁷² ». Magie et subalternes partagent un destin semblable au sein des systèmes de domination, ce qui peut pousser les seconds à se distancer de la première pour prétendre à la même légitimité que la classe dominante. Cette relation ambivalente est particulièrement sensible dans le cas des femmes — les pôles masculins et féminins étant directement concernés par la dichotomie susnommée¹⁷³.

Dans *Le Deuxième Sexe*, ouvrage fondateur du féminisme existentialiste, Simone de Beauvoir retrace les origines du patriarcat jusqu’aux balbutiements de la société humaine, quand l’homme a posé la femme comme un Autre à la fois semblable et étranger¹⁷⁴. Cette paradoxale proximité de l’altérité féminine résonne avec le rôle tenu par la magie dans la fiction, en tant que phénomène familier mais éloigné du réel. Femmes et magie semblent en effet être liées par leur renvoi à un statut inférieur au sein de la société moderne, qui les domine ainsi qu’elle domine la nature : « [La femme] est destinée à être soumise, possédée, exploitée comme l’est aussi la Nature dont elle incarne la magique fertilité¹⁷⁵. » Dès lors, la victoire de la civilisation sur la nature sauvage signe le triomphe du patriarcat et du rationalisme tandis que la magie féminine et les mystères naturels sont condamnés à la passivité. Quand Beauvoir écrit que « [l]a femme est vouée à la magie¹⁷⁶ », c’est en considérant le surnaturel comme une influence immanente, dépourvue de

¹⁷² Anne Besson, *Les Pouvoirs de l’enchantement*, op. cit., p. 53.

¹⁷³ Élodie Hommel relève la présence de nombreux stéréotypes qui rassemblent d’un côté la science-fiction, les technologies, l’ambition et les hommes, puis de l’autre, la fantasy, la magie, la vocation et les femmes. Son étude sociologique qualitative du lectorat de l’imaginaire lui permet toutefois d’affirmer que la frontière entre les genres littéraires et leurs lecteur·trice·s est beaucoup moins franche qu’il n’y paraît : Élodie Hommel, « Lectures de filles, lectures de garçons », *Lectures de science-fiction et fantasy : enquête sociologique sur les réceptions et appropriations des littératures de l’imaginaire*, [Thèse de doctorat], Université de Lyon, 2017, p. 245 à 276.

¹⁷⁴ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe. I.*, op. cit., p. 199.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 108.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 225.

volonté. Cette magie nourricière et donneuse de vie exclusive aux femmes attise la crainte et l'envie, comme le suggère la militante Diane Garnault. Docteure en psychanalyse et en psychologie, elle décrit l'avidité, rencontrée tant chez les miliciens que chez les médecins, de savoir ce que cache le ventre des femmes. Elle associe cette obsession au désir de contrôle, qui se manifeste par des viols de guerre visant à déposséder l'ennemi, mais aussi par les violences obstétricales qui dissocient la femme de son enfant en rabaissant son corps à l'état de contenant¹⁷⁷. Pour l'historienne Emmanuelle Berthiaud, cette fascination vis-à-vis de la maternité n'est ni nouvelle ni isolée. « *Tota mulier in utero* », affirmaient les médecins européens du XVIII^e siècle, réduisant la femme tout entière à sa fonction de mère. L'enfantement et la grossesse sont vus comme des nécessités, voire comme des devoirs patriotiques. Pendant des siècles, en Europe, la femme idéale est figurée par la mère, préférablement de famille nombreuse :

La maternité est alors présentée comme un devoir et le bonheur suprême, source de santé et de beauté. Le refus de la maternité ou l'incapacité d'y parvenir transforme, dit-on, les femmes en êtres incomplets et inutiles, à la sexualité potentiellement dangereuse¹⁷⁸.

Aujourd'hui, l'image de la mère a subi de nombreuses transformations, qui se traduisent par l'émergence de nouvelles figures maternelles dans la littérature¹⁷⁹. Dans les idéomondes, la réappropriation par les femmes des symboles de leur soumission prend une tout autre dimension étant donné que la magie, loin d'être une énergie passive telle que la décrivait Beauvoir, gagne

¹⁷⁷ Diane Garnault, « Histoires de ventres : une politique du corps des femmes ? », *Champ psy*, vol. 64, n°2, 2013, p. 53-68.

¹⁷⁸ Emmanuelle Berthiaud, « Corps de femmes, corps de mères », *Encyclopédie pour une histoire nouvelle de l'Europe* [en ligne], 2016. URL : <https://ehne.fr/fr/encyclopedie/th%C3%A9matiques/genre-et-europe/le-corps-genr%C3%A9-en-europe-entre-contrainte-et-%C3%A9mancipation/corps-de-femmes-corps-de-m%C3%A8res>, mis en ligne le 19 octobre 2018, consulté le 12 mai 2020.

¹⁷⁹ Plusieurs études retracent ces changements dans les œuvres francophones : Taryn L. McQuain, *Rejet et transformation de la figure de la mère dans la littérature contemporaine des femmes au Québec*, [Thèse de doctorat], Université de Louisiane à Lafayette, 2006, 167 p. ; Marie-Noëlle Huet, *Maternité, identité, écriture : discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France*, [Thèse de doctorat], Université du Québec à Montréal, 2018, 413 p.

dans ces nouveaux mondes une forme d'existence concrète. La traversée du miroir exécutée par Ophélie inverse métaphoriquement les conceptions habituelles de la nature féminine et de ses mystères. Plutôt que d'emprisonner la féminité dans l'altérité, la magie l'investit d'un pouvoir autre que celui de la maternité traditionnelle. La découverte de sa stérilité provoque chez Ophélie une série d'émotions contradictoires, qu'elle tente de comprendre en observant son reflet :

Elle posa une main sur son ventre avec précaution, comme si elle risquait de se casser davantage en appuyant trop fort. L'Autre ne s'était pas contenté de déchirer le monde. Il lui avait aussi déchiré le corps. Alors pourquoi n'éprouvait-elle plus rien, tout à coup ? Il n'y avait aucun cri de révolte en elle, juste du silence.
- Je ne me suis jamais imaginée en mère de famille et Thorn déteste les enfants, murmura-t-elle en regardant son reflet bien en face. Il n'y a donc pas de problème. (PM 4, p. 57)

La comparaison entre le corps féminin et l'idéomonde tout entier est rendue évidente par la reprise de l'idée de déchirure, centrale dans la cosmogonie de *La Passe-Miroir*. Les personnages font effectivement référence à « la Grande Déchirure » pour parler de l'événement mystérieux à l'origine de l'éclatement de leur univers en plusieurs morceaux. Le mot rappelle également le déroulement d'un accouchement, comme si le passage d'Ophélie dans le miroir pouvait être interprété comme une mise au monde. Toutes les péripéties des romans de la tétralogie aboutissent à la naissance d'un idéomonde nouveau, transformé tant dans le fonctionnement de ses sociétés que dans sa géographie (l'intrigue est motivée en grande partie par l'effondrement de parcelles de terrain, puis l'apparition de territoires inconnus). Ophélie se trouve alors intimement liée avec le monde qu'elle veut sauver, d'abord poussée par la culpabilité et la nécessité, puis par un sentiment de responsabilité à mesure qu'elle progresse dans sa quête de liberté et d'indépendance.

L'entremêlement des enjeux personnels et universels dans le ventre des femmes se retrouve aussi dans *Chroniques du Pays des Mères*, où Lisbeï est régulièrement accusée d'avoir révélé des informations bouleversantes pour son pays par jalousie envers sa sœur capable d'enfanter. Dans *Les Illusions de Sav-Loar*, la grossesse de Bleue, à la suite de son viol, représente un espoir

immense pour les magiciennes, de sorte que le choix de garder ou non l'enfant est décisif pour l'avenir de toute une communauté. Dans *L'Empire du Léopard*, Cérès Orkatz considère sa fausse couche comme la conséquence de son dévouement pour sa patrie et de son refus de s'occuper de son propre bien-être. Chaque fois, la maternité est placée au cœur des événements qui font le relais entre une femme et sa communauté. Cet éclatement des frontières entre le public et le privé apparaît encore dans *La Passe-Miroir* quand Ophélie justifie sa décision de libérer l'Autre en mêlant les motifs personnels et universels :

L'Autre m'a prévenue que ça allait me changer et que ça allait changer le monde. J'ignorais à quel point, mais j'ai quand même agi en connaissance de cause. Au fond, c'est ce que je désirais : que les choses soient différentes. Si les arches s'effondrent, s'il y a eu des morts et s'il y en aura encore, c'est parce que je ne voulais pas devenir comme ma mère. (PM 4, p. 404)

Sa perte de fertilité cause un grand choc à Ophélie, malgré qu'elle répète souvent que la vie de famille ne l'intéresse pas et refuse un avenir comme celui de sa mère, fait « d'un travail honnête, d'un bon mari et de beaucoup d'enfants » (PM 4, p. 396). Sa stérilité est interprétable à la fois comme la réponse de la magie à son vœu informulé d'échapper à sa famille¹⁸⁰, résumée par la figure de sa mère, et comme un sacrifice nécessaire au changement qu'elle souhaite confusément. La stérilité d'Ophélie ne l'empêche donc pas de laisser son empreinte sur le monde, au contraire, puisque c'est en refusant de devenir mère, dans l'acception la plus restrictive de ce terme, que la jeune femme endosse la maternité de la transformation qui secoue son idéomonde.

Tous ces exemples interrogent la relation entre procréation féminine et cosmogonie en y ajoutant des tensions qui entament l'image de la mère idéale, féconde, passive et vouée à faire exister les autres à travers elle. Fausse couche, infertilité, retard menstruel, grossesse non désirée,

¹⁸⁰ Au cours de la tétralogie, Ophélie tente de rompre son lien avec Anima et sa famille de manière répétée, en refusant d'épouser ses cousins ou en fuyant physiquement son territoire natal. Malgré tout l'amour qu'elle porte aux personnes qui la composent, sa famille semble représenter pour elle un poids dont elle doit se délester pour gagner sa liberté.

avortement : les textes révèlent les dangers, les renoncements et les échecs que l'institution maternelle suppose par le truchement d'éléments surnaturels qui n'en modifient les règles que pour mieux illustrer leur nature construite¹⁸¹. Les différentes modulations de la magie dans la fiction peuvent donner lieu à toutes sortes d'explorations de la relation ambivalente qui unit les femmes à la nature. Loin de promouvoir une idéologie patriarcale en ramenant la femme à une essence maternelle qui serait jugée naturelle, les romans dont il a été question ici la remettent en cause, dévoilent ses paradoxes, questionnent ses fondements en profitant de la distance donnée par leur idéomonde pour mener des expériences de pensée sans en avoir l'air.

La construction de certains idéomondes est marquée par l'expérience féminine de la procréation grâce aux liens que trace la magie entre les femmes et leur environnement. Pour Lori Saint-Martin, l'insistance plus ou moins consciente des écrivaines sur ce sujet annonce une réflexion déjà bien entamée sur la part du social et de la biologie dans le rôle des femmes. Ces transformations du traitement de l'institution maternelle pourraient être le signe d'un effort plus ou moins volontaire de redéfinir l'image de la mère et, par là, le rôle de toutes les femmes :

[...] il faut bien constater que, puisque c'est au nom de la maternité que les femmes ont été exclues de tout le reste – du social, du politique, du culturel –, puisque la maternité a été la principale justification de leur oppression, c'est d'une réflexion sur la maternité qu'il faut partir à nouveau pour refaire le monde et transformer les valeurs¹⁸².

Ces réflexions de Saint-Martin, faites à partir d'un corpus exclusivement féminin et québécois, résonnent avec mes propres observations tant au sujet des idéomondes nés de la plume d'une femme que pour celui de la Lune d'Or (*L'Empire du Léopard*) construit par Emmanuel

¹⁸¹ Il est ironique de constater par exemple que, dans le cas des romans de Fargetton, c'est justement en raison de leur maîtrise des illusions que les magiciennes décident de s'attaquer à plusieurs tabous sociaux concernant leur corps, révélant par là les illusions sur lesquelles ils s'appuient.

¹⁸² Lori Saint-Martin, « Le nom de la mère : le rapport mère-fille comme constante de l'écriture au féminin », *Women in French Studies*, vol. 6, 1998, p. 78.

Chastellière. Les littératures de l'imaginaire, par la possibilité qu'elles offrent de « refaire le monde » au sens le plus littéral, sont un terreau fertile pour les explorations qui se poursuivent aujourd'hui autour des enjeux reproductifs et de leur rapport au sexisme.

La maternité se trouve au centre des relations contradictoires entre les femmes, la nature et la magie : éminemment féminine, elle est aussi rattachée à la biologie et enveloppée de mystères. En partant des failles, des tabous et des non-dits de l'institution maternelle, les idéomondes peuvent renverser ses représentations traditionnelles grâce à leur intégration d'une magie concrète et active. Même dans la réalité, la magie est investie d'un tel potentiel subversif que certaines femmes n'hésitent pas à revendiquer des pouvoirs surnaturels en se proclamant sorcières, sous-entendant par là que le rejet de la sorcellerie n'a été qu'une façon de diaboliser l'indépendance féminine, et que la légitimation de celle-ci passe par le retour des pratiques occultes¹⁸³. Des théories de l'écoféminisme, mouvement se rapprochant de la sorcellerie et du paganisme par bien des aspects, soutiennent que la reconnaissance d'un lien entre la domination des femmes et celle de la nature, loin de réitérer les stéréotypes au sujet de la nature féminine, permet de mieux les déconstruire :

Pour libérer les femmes de la domination qui pèse sur elles, il ne suffit pas de déconstruire leur naturalisation pour les rapatrier du côté de la culture — celui des hommes. [...] La naturalisation n'est pas la nature, critiquer la première, ce n'est pas rejeter la seconde, c'est au contraire montrer leur différence¹⁸⁴.

En remaniant les lois de la nature au moyen de l'intervention de la magie, plusieurs auteur·trice·s ébranlent les fondations de la croyance en l'infériorité des femmes. La révélation des tensions existant au cœur de l'institution maternelle et du patriarcat qu'elle sous-tend, couplée au rapprochement des enjeux privés et publics, établit le potentiel subversif de la magie. L'inscription

¹⁸³ Mona Chollet, *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Zones », 2018, 231 p.

¹⁸⁴ Catherine Larrère, « L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement », *Multitudes*, vol. 67, n° 2, 2017, p. 30.

de cette magie dans les idéomondes, bien que répondant à un code récurrent des genres de l'imaginaire, se révèle déterminante dans la libération des femmes de leur carcan socio-biologique¹⁸⁵.

Animation des objets et objectification des vivants

La mise au jour des tabous de la maternité et la déconstruction des exigences sociales qui y sont associées se font en relation avec le paysage particulier des idéomondes, déjà évoqué dans le deuxième chapitre portant sur les géographies qui les caractérisent. En s'infiltrant dans la vie quotidienne des personnages, la magie influence l'organisation sociale qui contextualise les enjeux soulevés par le texte. Ainsi, la libération de l'Autre dans *La Passe-Miroir*, dont il a été question plus haut, répond au désir de changement d'Ophélie, un souhait qu'elle formule d'abord au sujet de son environnement immédiat. La volonté de la jeune fille de se distancer de sa mère peut signifier le rôle important des femmes de sa communauté dans le maintien du *statu quo*. En effet, Anima est décrite tôt dans le récit comme une société matriarcale et les figures d'autorité qu'y connaît Ophélie sont toutes féminines. Outre sa mère, qui tente de maîtriser son apparence et son attitude, sa sœur, dont la fécondité et l'intérêt pour les vêtements, bijoux et coiffures sont régulièrement mentionnés, est perçue comme une personne superficielle et ridicule par Ophélie, qui refuse de lui ressembler. La féminité, loin de représenter un pouvoir pour la protagoniste, semble plutôt signifier la soumission à des codes vestimentaires et comportementaux rigides et la renonciation à sa liberté pour former une famille nombreuse, puis se sédentariser. Sur ce point, il est assez révélateur que l'« animisme », soit la magie des habitant·e·s d'Anima, consiste à donner

¹⁸⁵ J'utilise ce néologisme pour bien insister sur le caractère social et culturel de la maternité, qui se cache derrière une interprétation faussée des déterminations de la nature.

vie aux objets et à les contrôler. Ustensiles de cuisine, cadrans et meubles s'acquittent de leurs tâches respectives avec une docilité proportionnelle au pouvoir magique de leur propriétaire. Les personnes les plus puissantes de la région le sont donc en raison de leur capacité à régner dans la sphère domestique. Le pouvoir officiel d'Anima, bien qu'il soit féminin, s'inscrit dans la même logique que le système patriarcal, qui confine les femmes au foyer et à la reproduction. La magie propre à l'arche se rend complice de ces conceptions traditionnelles dans la mesure où elle sert surtout à garantir la stabilité sociale, grâce aux objets qui se réparent d'eux-mêmes et qui effectuent seuls les tâches du quotidien. Au lieu de libérer les femmes des tâches domestiques, cette automation des objets dans un territoire matriarcal solidifie les stéréotypes qui limitent le pouvoir féminin à la sphère ménagère.

Le refus d'Ophélie de devenir mère (qui se concrétise par sa stérilité) dénote une séparation – déchirure peut-être – entre la jeune femme et le cycle d'exploitation des corps féminins au service de l'ordre social. En ne se reproduisant pas, Ophélie ne reproduit pas non plus les traditions qui soumettent la femme à la communauté. Cette rupture avec une idéologie patriarcale se heurte à une résistance importante de la part des femmes de la famille élargie d'Ophélie. Les tomes de la tétralogie de Dabos mettent souvent en scène sa fuite alors qu'elle tente d'échapper à la vigilance de sa mère, de sa sœur, de ses tantes ou de la « Rapporteuse¹⁸⁶ », tandis que les hommes, comme son oncle et son jeune frère, la conseillent et la soutiennent dans ses épreuves et encouragent son besoin d'indépendance. Cette répartition des rôles n'est cependant pas systématique et l'opposition d'Ophélie aux femmes de sa famille est fortement nuancée par son rapport au personnage de la

¹⁸⁶ Ce personnage au chapeau ridicule et au regard fouineur est une véritable personnification de la surveillance. Dénuée de nom, la Rapporteuse a comme unique dessein de répéter les actions et les paroles de chacun·e aux Doyennes pour les aider à préserver l'ordre sur Anima.

tante Roseline. Marraine d'Ophélie, elle incarne les règles de bienséance et reproche régulièrement à sa filleule son manque de maîtrise sur son corps — tant sa maladresse que sa voix basse, et même son mal de l'air : « As-tu remarqué l'expression de M. Thorn quand tu t'es mise à restituer ton repas dans tout le dirigeable ? [...] Il était mort de honte. » (*PM I*, p. 98) En enjoignant Ophélie de se contrôler au bénéfice de son futur époux, la tante Roseline rejoint le discours dominant des femmes de l'arche d'Anima. Toutefois, Ophélie et le lectorat lui découvrent un nouveau visage au fil des péripéties. Loyale et courageuse, la tante Roseline se révèle très attachée au bien-être de sa filleule et elle finit par comploter avec elle pour fuir Anima dans le troisième tome de *La Passe-Miroir*, montrant par là son opposition au régime qu'elle semblait d'abord cautionner.

Ce passage de la complicité avec le système social à la révolte ne transforme pas complètement la tante Roseline, qui garde les traits peu avenants et la personnalité rigide qui la caractérisaient dès le départ. Le visage froissé, sec et jaunâtre de la vieille femme renvoie à son travail dans la restauration des vieux papiers, comme si la texture parcheminée des feuilles qu'elle s'emploie à réparer et à préserver avait déteint sur son apparence. Roseline n'est pas la seule à ressembler aux objets qu'elle manipule. L'oncle d'Ophélie, responsable des archives familiales, est un vieil homme qui utilise « un patois que lui seul parlait encore sur Anima » (*PM I*, p. 15). Sa grande sœur, Agathe, qui travaille dans une fabrique de dentelle, est une jeune femme extravagante « aussi rousse, aussi coquette, aussi éblouissante que sa cadette était brune, négligée et renfermée » (*PM I*, p. 44). Les habitant·e·s de l'arche natale d'Ophélie semblent prendre les traits des objets qui les intéressent. Leur magie, qui leur permet de contrôler les objets, agit finalement comme une force réifiante, comme si la parfaite maîtrise de l'environnement domestique, essentielle à l'ordre social traditionnel de l'arche, se traduisait par une perte d'indépendance. Objets et citoyen·ne·s d'Anima se confondent en obéissant, les uns comme les autres, aux besoins du quotidien.

Ophélie se distingue de ses pairs sur ce plan puisque ses pouvoirs magiques ne lui servent pas à maintenir l'immobilisme social, au contraire. Moins douée que le reste de sa famille pour animer les objets et les contraindre à lui obéir, Ophélie possède en revanche le don de *liseuse*¹⁸⁷, qui lui permet de *lire* la mémoire des objets en se plongeant dans les pensées de toutes les personnes qui les ont touchés avant elle. En interrogeant le passé, elle découvre des secrets qui ébranlent les fondations des différentes sociétés de l'idéomonde de *La Passe-Miroir* et s'aide de ces connaissances pour affronter la classe dominante. Son contrôle des objets est aussi à l'origine de son pouvoir de passe-miroir, dont il a déjà été question. Les spécialités magiques de la protagoniste lui ouvrent la voie de la contestation d'un équilibre social qu'elle juge inacceptable en raison des limitations qu'il impose aux libertés individuelles de chacun·e. Plutôt que de maîtriser la sphère domestique quotidienne, Ophélie voit ses déplacements facilités par son aptitude de passe-miroir et étudie le passé pour mieux défier le présent en tant que *liseuse*. Sa magie lui ouvre les portes de l'espace et du temps. Avec elle, même les objets semblent gagner en liberté. C'est tout particulièrement le cas de son écharpe animée, qui ne se limite pas à réchauffer le cou de sa propriétaire, mais est dotée d'une grande vivacité en plus de manifester des sentiments : « À moitié enroulée autour de sa cheville et à moitié gesticulant sur le sol, [l'écharpe d'Ophélie] faisait penser à un boa constrictor en pleine parade amoureuse. » (*PM 2*, p. 17) Ce genre de métaphore animalière est assez fréquent quand il s'agit de l'originale pièce de vêtement. Loin d'animer les objets dans le seul but de les plier à sa volonté, puis de les mettre au service du fonctionnement social, Ophélie donne à son écharpe un véritable libre-arbitre en même temps qu'elle lui insuffle

¹⁸⁷ Christelle Dabos utilise l'italique pour souligner la différence entre la lecture traditionnelle, soit l'action de déchiffrer l'alphabet, et la *lecture* en tant que procédé magique qui permet à Ophélie et aux autres *liseur-se-s* de voir le passé des objets en les touchant.

la vie. Indépendante de la volonté de sa créatrice, l'écharpe finit même par se distancer d'elle en menant sa vie de son côté :

Ophélie eut un geste pour récupérer l'écharpe, mais celle-ci serpenta aussitôt autour d'Ambroise jusqu'à s'enrouler sur sa tête en un turban tricolore. De voir un autre la porter lui procura un sentiment inconfortable. Depuis qu'elles avaient été séparées, par sa faute, leur relation avait changé. (PM 4, p. 65)

Malgré la tristesse qu'elle ressent à l'idée de perdre les faveurs de son écharpe, Ophélie ne manifeste aucune intention de forcer sa docilité et sa servilité, reconnaissant par là le droit d'un objet animé à vivre sa vie comme il l'entend. La jeune femme s'inscrit alors dans une véritable volonté d'animation et d'individualisation du non-vivant, qui s'oppose directement à l'objectification et à l'asservissement des êtres humains entrepris par la caste dominante. Sa façon de donner la vie plutôt que de la contrôler, interprétée au prisme des observations précédentes sur la maternité, fait d'elle un genre de mère nouveau, qui n'est plus asservie aux besoins de l'espèce ou de la société. Avidé de liberté pour elle-même et pour autrui, Ophélie partage autour d'elle le libre-arbitre pour lequel elle lutte si féroce. Finalement, sa stérilité n'est qu'une façade qui met en évidence un pouvoir féminin qui ne serait pas reproductif, mais bien transformateur.

La quête d'un autre personnage rejoint en apparence celle d'Ophélie, mais s'en distingue radicalement sur le fond. Lazarus, un explorateur célèbre, fabrique des automates dans l'objectif de mettre fin « à la domestication de l'homme par l'homme » (PM 2, p 176). Ces automates mêlent l'utilisation de la magie et d'une technologie de rouages et d'horlogerie. Contrairement à l'écharpe d'Ophélie, ils ne manifestent aucun signe d'individualité. Produits en série, malgré la diversité de leurs aspects, ils parlent uniquement pour clamer des maximes aléatoires ou des messages préenregistrés et sont investis d'une tâche plus ou moins précise dès leur construction.

La figure de l'automate remonte au moins aux mythes de l'Antiquité, auxquels *La Passe-Miroir* emprunte beaucoup d'éléments (à commencer par l'onomastique de certains esprits de

famille¹⁸⁸). André Belleau y voit la personnification des mystères de la vie et des réponses de la science. Pour lui, l'automate incarne à la fois le rêve de devenir créateur·trice de vie et la quête de connaissances scientifiques. Son existence est très souvent empreinte de paradoxes : conçu comme une machine, à l'aide de formules mathématiques et de procédés techniques, il est aussi le fruit d'une forme de magie qui rappelle bien souvent un élément mathématique ou scientifique plus moderne¹⁸⁹¹⁹⁰. Alexandre Marcinkowski et Jérôme Wilgaux ont étudié les implications de cette figure ambivalente qui rassemble les espoirs et les craintes entourant les évolutions technologiques :

Dès lors, dans notre époque marquée par le développement de l'automatisation et de la robotique, les automates peuvent être célébrés en tant que symboles du progrès technique et pour leurs promesses émancipatrices, mais sont tout autant considérés comme une source d'inquiétude, interrogeant l'homme sur sa propre humanité et sur la possible déshumanisation d'un monde futur dominé par les machines¹⁹¹.

Aristote, cité par les deux chercheurs, voyait en ces objets capables de se déplacer d'eux-mêmes la possibilité d'un monde où le travail des ouvrier·ère·s et des esclaves serait devenu inutile¹⁹², une idée qui rappelle certains objectifs de l'automatisation des métiers d'aujourd'hui, et avec laquelle la mission que s'est donnée Lazarus entre en résonance. Cependant, l'insertion des automates dans la cité de Babel est loin d'avoir les effets escomptés. Privés d'emploi, les membres de la classe ouvrière perdent la possibilité de prouver leur valeur, une nécessité dans la société méritocratique de Babel où la citoyenneté doit être acquise, sauf pour les descendant·e·s de l'esprit de famille. La

¹⁸⁸ Le cas de Janus a déjà été discuté (voir le premier chapitre de la présente thèse : « Le privilège du neutre », p. 21-48). D'autres esprits de famille sont nommés de sorte à faire référence à des personnages de la mythologie grecque comme Hélène, Pollux et Artémis.

¹⁸⁹ André Belleau, « L'automate comme personnage de roman », *Études françaises*, vol. 8, n°2, 1972, p. 115-129.

¹⁹⁰ Belleau évoque ainsi le monstre de Frankenstein, né de la puissance d'un éclair qui peut être rapproché de l'électricité. Dans *La Passe-Miroir*, le fonctionnement des automates est déterminé par un code inscrit dans leur dos, qui pourrait rappeler la programmation informatique.

¹⁹¹ Alexandre Marcinkowski et Jérôme Wilgaux, « Automates et créatures artificielles d'Héphaïstos : entre science et fiction », *Techniques & Culture* [En ligne], n°43-44, 2004, URL : <http://journals.openedition.org/tc/1164>, mis en ligne le 15 avril 2007, consulté la dernière fois le 22 juillet 2021.

¹⁹² *Idem*.

plupart des chômeur·se·s sont donc des sans-pouvoirs, doublement impuissant·e·s par leur incapacité à maîtriser la magie et à se rendre utiles aux yeux de la caste supérieure. Plutôt que de mettre fin aux inégalités, les automates les amplifient en raréfiant les métiers qui se trouvent conséquemment réservés aux personnes les plus privilégiées puisque les derniers postes à combler demandent des capacités surnaturelles dont les sans-pouvoirs ne peuvent faire preuve. Seul Lazarus, un sans-pouvoir lui-même, a su tirer profit du remplacement de l'humain par des machines, mais sa réussite est traitée comme une exception qui confirme symboliquement l'infériorité de tous ses semblables : « C'est un sans-pouvoir, mais ce n'en est pas moins un génie. » (*PM 3*, p. 76)

Les non-citoyen·ne·s que l'avènement des automates a repoussé·e·s vers les marges de la société de Babel sont souvent parfaitement conscient·e·s de la responsabilité de ceux-ci dans leur exclusion. Leur ressentiment contenu peut s'exprimer par la violence envers les personnes jugées plus privilégiées, comme lors de l'agression d'Octavio et d'Ophélie, à laquelle est consacré un passage du deuxième chapitre, « Géographies et espaces », ou plus directement contre les automates. Quand les dirigeant·e·s de la cité de Babel décident d'expulser toutes les personnes qui n'ont « aucun engagement envers la cité [...] qu'il soit de nature professionnelle, conjugale ou parentale » (*PM 4*, p. 116), la foule manifeste sa haine des machines par le démontage brutal de l'une d'entre elles. Cet élan de rage prend racine dans la peur d'être définitivement mis au ban de la société, une crainte partagée par des personnages comme Blasius, commis du Mémorial, avant même d'être réalisée avec le rejet des Babélien·ne·s sans engagements :

De vous à moi, ce sont ses automates que je n'aime pas. Ils ont remplacé la quasi-totalité du service d'entretien : si Mr Lazarus est ici aujourd'hui, c'est qu'il a peut-être de nouveaux modèles à proposer au Mémorial. Des modèles non seulement capables de nettoyer, mais aussi de... de ranger des livres et de renseigner les visiteurs. (*PM 3*, p. 371)

L'angoisse provoquée par les automates de *La Passe-Miroir* fait écho aux inquiétudes qui saisissent plusieurs personnes au sujet de la robotisation des métiers dans la réalité. Rodolphe Gelin parle d'« intranquillité » à propos des visions apocalyptiques convoquées par l'amélioration de l'intelligence artificielle et la mécanisation du travail¹⁹³. Largement répandue dans les productions culturelles et médiatiques, en particulier dans les œuvres de science-fiction, l'idée du remplacement des humains par des robots fait intervenir tant des fantasmes démiurges (création d'êtres intelligents et autonomes) que des angoisses existentielles sur la place de l'humain dans le monde (et la possibilité de perdre cette place). En observant l'imaginaire de la lutte entre êtres biologiques et mécaniques sous le prisme d'une compétition interspécifique, Anne-Laure Thessard souligne son caractère chimérique puisque le rapport de force ne peut pas être équitable entre les humains et leurs créations. Les robots sont, par leur nature artificielle, subordonnés aux besoins et aux désirs de leurs fabriquant·e·s, ce qui en fait des prolongements de la volonté humaine. Pour Thessard, plus que les actions concrètes des machines, ce sont les possibilités de la domination humaine totale sur la nature qui provoquent l'anxiété face aux intelligences artificielles :

Les fantasmes et craintes suscités par les IA, si élevés et subtils puissent-ils paraître d'un point de vue de bipèdes supérieurs, ne sont peut-être que de malines *réactions animales face à ce qu'on imagine être un prédateur — qui n'est autre que nous-même*¹⁹⁴.

En ce sens, le remplacement des humains par des automates relève peut-être davantage d'une métamorphose. Dans *La Passe-Miroir*, certains personnages, au lieu de se révolter contre la présence des machines, paraissent vouloir devenir eux-mêmes des objets au service de l'ordre social. Dans un passage déjà évoqué, Ambroise, le fils de l'inventeur des automates et l'ami

¹⁹³ Rodolphe Gelin, « Les robots et l'intranquillité », dans René Friedman *et al.*, *L'Intranquillité*, Presses universitaires de France, Paris, coll. « Hors collection », 2017, p. 103-107.

¹⁹⁴ Anne-Laure Thessard, « Compétition symbolique entre les espèces. Animaux / Humains / IA », *Multitudes*, vol. 78, n° 1, 2020, p. 73.

d'Ophélie, s'autodésigne comme un objet lorsqu'il est question de son métier, grâce auquel il souhaite se rendre utile à la cité : « C'est à cause de ça que je ne ferai jamais un bon tac-si. [...] Un tacot à siffler, *miss*. Tout ce qui peut rouler et prendre un passager. » (*PM 3*, p. 71)

Avec son fauteuil roulant, le garçon peut effectivement rouler et prendre un·e passager·ère sur le marchepied arrière. L'utilisation du pronom démonstratif « ce », normalement réservé aux choses inanimées, témoigne d'une auto-objectification qui fait contraste avec la façon dont Ophélie fait référence à lui comme à un *chauffeur* de tac-si. Encore une fois, la jeune femme porte en elle une volonté de donner vie qui entre en conflit avec la perte d'autonomie imposée aux autres personnages. Même l'époux d'Ophélie, Thorn, est confondu avec un être mécanique jusqu'à ce que la protagoniste le voie en personne :

Lorsqu'il traversa la chambre froide, un grincement sinistre accompagna chacun de ses pas. Ophélie ne l'avait pas remarquée jusqu'à cet instant, mais cela lui crevait les yeux à présent : une armature en fer, articulée comme un squelette, encageait l'une de ses bottes de la cheville jusqu'au genou. La jambe qui avait été brisée pendant son séjour en prison.

L'automate.

Rarement Ophélie s'était sentie aussi stupide. Elle avait pris au sens littéral ce qui n'avait toujours été qu'un sobriquet de mauvais goût. (*PM 3*, p. 303)

Les appareils de soutien comme le fauteuil roulant d'Ambroise et la prothèse de Thorn semblent contribuer à la transformation de leur propriétaire en pièce mécanique qui s'insère dans l'engrenage social. Le surnom de Thorn lui est donné au moment où il tente de s'allier avec la classe dominante de Babel pour réussir à transformer le monde depuis un poste de pouvoir. C'est en se mettant au service de la cité, même dans le but de subvertir son ordre, que le jeune homme compromet son humanité. La véritable menace se situe dès lors, non pas dans l'invasion par les automates du marché du travail, mais bien dans la transformation qu'exige la participation à l'économie de Babel. Parce qu'elle épargne les individus les plus privilégiés, principalement des descendant·e·s de l'esprit de famille de l'arche doté·e·s de pouvoirs magiques, cette transformation s'inscrit dans un

rapport de pouvoir et d'oppression qui vise à l'asservissement de la majorité par la minorité, symbolisé par une gigantesque machine qui avale les individualités : « Tous ceux qui n'appartenaient pas à la descendance de Pollux n'étaient pour Lady Septima que des pièces nécessaires au bon fonctionnement d'un mécanisme et qu'il convenait de remplacer lorsqu'elles devenaient déficientes. » (*PM 3*, p. 306)

La perte du libre-arbitre et le contrôle sont des thèmes récurrents dans *La Passe-Miroir*, qui se sert de la magie afin de concrétiser des « expériences de pensée », pour reprendre l'expression de Besson¹⁹⁵. Lors d'une visite dans des catacombes avec son ami, Ophélie s'étonne ainsi d'avoir pu utiliser son pouvoir de *lecture* (sa capacité à voir le passé en touchant une surface) sur un collier fait de dents humaines, sa magie n'étant censée fonctionner que sur les objets :

- À quel moment ? lui demanda-t-elle. À quel moment cessons-nous d'être des humains et devenons-nous des objets ?
Blasius continua d'avancer en silence, portant la lampe à bout de bras pour projeter sa lumière le plus loin possible. Quand enfin il répondit, ce fut d'une voix différente de l'habitude, plus grave, plus calme et dépourvue du moindre bégaiement :
- Certains humains sont des objets de leur vivant. (*PM 3*, p. 266)

C'est dans ce genre de scène que la magie révèle le plus pleinement son pouvoir réflexif, au sens où elle *réfléchit* les enjeux du réel à la manière d'un miroir enchanté qui invite la pensée à faire volte-face et à poser sur la réalité un regard nouveau.

Telle est d'ailleurs la clé de *La Passe-Miroir*, dont les péripéties mettent en scène la libération d'une entité incarnant l'altérité absolue et la transformation sociale douloureuse mais nécessaire d'un monde qui doit littéralement se retourner sur lui-même par un procédé magique. L'intrigue romanesque évoque donc, par métonymie, l'initiation à l'étrange à laquelle les lecteur·trice·s sont convié·e·s par les idéomondes. L'inversion des rôles entre objets, automates et

¹⁹⁵ Anne Besson, *Les Pouvoirs de l'enchantement*, op. cit., p. 27-31.

êtres humains, au sens littéral dans le roman, correspond à une vérité identifiable en dehors de la fiction. Le pouvoir de la magie réside en grande partie dans cette capacité d'actualiser ainsi des métaphores pour leur donner une existence concrète. En proposant à leur lectorat de suspendre leurs croyances afin d'embrasser une nouvelle vision du monde, les récits de l'imaginaire arrivent à interroger les conceptions traditionnelles qui orientent la perception de la réalité. La magie devient alors un outil de choix pour mettre en relief des enjeux bien réels en exploitant le pouvoir catalyseur de la fiction pour mieux représenter l'intangible et l'invisible. Cité par Virginie Douglas, Philip Pullman, auteur du cycle de *La Croisée des mondes* (*His Dark Materials*, 1995 à 2000), refuse pour cette raison l'étiquette d'écrivain de fantasy, malgré la quantité d'éléments surnaturels qui interviennent dans ses romans :

J'ai dit que *His Dark Materials* n'est pas de la *fantasy* mais du réalisme pur et dur, et si je l'ai dit, c'est pour insister sur ce qui me paraît être un aspect important de l'histoire, à savoir le fait qu'elle est réaliste du point de vue psychologique. J'aborde des sujets qu'on pourrait normalement rencontrer dans des œuvres réalistes, comme l'adolescence, la sexualité, etc. ; et ce sont les thèmes principaux de l'histoire ; la *fantasy* [...] n'est pas là pour elle-même, mais pour les mettre en valeur et les incarner¹⁹⁶.

Le réalisme, au sens où l'entend Pullman, se résume à une volonté perceptible de ressembler à la réalité, elle-même comprise comme un consensus définissant les contours du monde. La magie s'apparente alors à un raccourci de la fiction dans le but de représenter des vérités autrement inaccessibles et de s'adresser le plus directement possible à la sensibilité des lecteur·trice·s. La manière dont elle s'infiltre dans le quotidien des idéomondes et les nombreuses explications qui accompagnent sa mise en récit font dire à Anne Besson que les œuvres de l'imaginaire « sont réalistes, sans qu'une telle formulation ne soulève aucun paradoxe¹⁹⁷ ». Pour Attebery, malgré

¹⁹⁶ Virginie Douglas, « Réalisme, fantasy, réalisme magique dans le roman britannique contemporain pour la jeunesse », *Poétique du merveilleux : Fantastique, science-fiction, fantasy en littérature et dans les arts visuels* [en ligne], Anne Besson et Evelyne Jacquelin (dir.), Arras, Artois Presses Université, 2015, p. 220. URL : <http://books.openedition.org/apu/11671>, mis en ligne en 2015, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

¹⁹⁷ Anne Besson, *Les Pouvoirs de l'enchantement*, op. cit., p. 34.

l'existence d'un contraste évident entre la fantasy (selon l'acception la plus large du mot) et la *mimesis*, ces deux approches ne s'opposent pas. Le chercheur les considère plutôt comme des modes de reconnaissance de la réalité dont la perception dépend autant des imitations les plus fidèles que des interprétations, des mensonges, des rêves et des exagérations¹⁹⁸.

La magie se situe au cœur des relations qui unissent le réel et les littératures de l'imaginaire, le quotidien du lectorat et celui d'un idéomonde. À la fois frontière et trait d'union, elle constitue le prisme au travers duquel le vrai peut se manifester dans la fiction. Le recours à la magie dans la production des idéomondes est à l'origine d'une tension entre les structures conventionnelles de division du pouvoir et la volonté de renverser ces mêmes structures. Selon Attebery, la forte influence des traditions dans les œuvres des littératures de l'imaginaire ne doit pas être confondue avec un esprit conservateur. Au contraire, dans les sociétés modernes, le folklore devient un catalyseur de changement et une force d'opposition contre les courants majoritaires puisqu'il en est l'antithèse¹⁹⁹. Les stéréotypes qu'il véhicule peuvent renforcer certaines visions traditionnelles, mais leur remaniement peut être à l'origine du renversement des schémas qu'ils sous-tendent²⁰⁰. Concevoir la magie à la fois comme une source de privilèges et comme une force subversive peut éclairer le rôle ambivalent des idéomondes qu'elle contribue à construire dans le questionnement des enjeux de pouvoir. Son intervention dans les idéomondes, plutôt que de proposer au lectorat une évasion dans un nouvel univers, souligne la présence d'un dénominateur commun entre le réel et la fiction, puisque la seconde s'applique toujours à représenter le premier. Aussi fantaisistes que

¹⁹⁸ Brian Attebery, « Fantasy as Mode, Genre, Formula », *Strategies of Fantasy*, *op. cit.*, p. 1-17.

¹⁹⁹ Cette idée rejoint celle de William Blanc, qui voit dans la fantasy un moyen de critiquer la modernité en la comparant à une ère plus ancienne, généralement médiévale, associée à davantage de liberté et d'harmonie. William Blanc, *op. cit.*

²⁰⁰ Brian Attebery, « Gender, Fantasy and the Authority of Tradition [En ligne] », *Journal of the Fantastic in the Arts*, vol. 7, n° 1, p. 51 à 60. URL : <https://www.jstor.org/stable/43308255>, consulté pour la dernière fois le 16 août 2021.

puissent être les représentations de la magie dans les littératures de l'imaginaire, elles ne sont toujours que les échos de vérités insaisissables.

CONCLUSION

Poser la question du rôle et de l'influence des privilèges dans la construction des idéomondes revient à interroger les rapports qu'entretiennent la fiction et la réalité. Voilà qui souffle sur les braises bien chaudes du sempiternel débat entourant le pouvoir des livres. La littérature n'est-elle qu'un produit du réel ou possède-t-elle, au contraire, le double pouvoir d'y échapper et de le transformer ? Les textes sont-ils subordonnés à une époque ou peuvent-ils en orienter le cours ? À cette énigme de l'œuf et de la poule, cette thèse n'avait pas la prétention d'apporter une réponse définitive, mais l'étude de quelques idéomondes a permis de dégager des éléments importants concernant la relation de ces ailleurs romanesques avec le présent de leur lectorat.

La découverte d'un idéomonde se compare à un voyage autour du globe pendant lequel l'éloignement du point de départ signe en vérité son rapprochement. Par un étrange tour de passe-passe, le réel attend les lecteur·trice·s au bout des romans les plus fantaisistes, et l'inscription des privilèges dans l'univers de ces récits s'appuie sur cette inférence paradoxale. Une série de réflexes scripturaux et d'habitudes créatives se glissent dans la construction des idéomondes de manière à y imprimer les marques du hors-texte et de ses dominations.

Le choix d'un corpus aux volontés explicitement subversives à bien des égards a rendu possible la révélation de tensions et même de contradictions découlant de la lutte de l'écriture contre ses propres tendances. Ces nœuds dans le fil du texte illustrent l'existence d'un phénomène qui peut s'apparenter au cycle de l'oppression épistémique conceptualisé par Kristie Dotson : lorsqu'un groupe d'individus possède le monopole de la production des savoirs, leur point de vue situé devient la référence universelle de sorte que les contributions au savoir effectuées à partir

d'autres points de vue se trouvent illégitimes, ce qui renforce la hiérarchisation des savoirs et celle des groupes qui les produisent. En concevant la fiction comme un outil de prospection du réel possible, comme le suggère Laurence Dahan-Gaida dans un éditorial de la revue *Épistémocritique*²⁰¹, on arrive à transposer dans la production littéraire le cycle de l'oppression épistémique. Les « savoirs de la fiction²⁰² » peuvent se manifester comme des images types et des habitudes narratives qui favorisent la représentation de l'expérience des individus dominants et maintiennent les systèmes de privilèges en empêchant, dans une certaine mesure, les textes de les remettre en cause. Même la déconstruction des stéréotypes repose sur l'aveu de leur existence et de leur importance.

J'ai décidé d'appeler « neutralité » le consensus par rapport auquel les idéomondes se construisent et auquel j'ai consacré le premier chapitre de cette thèse. La création littéraire puise sa source dans un ensemble d'idées et de thèmes qui se font écho d'une œuvre à l'autre de manière à établir les codes spécifiques aux genres et aux sous-genres dans lesquels s'inscrivent les idéomondes. La neutralité d'un idéomonde est le résultat d'un enchevêtrement de références à des ensembles imaginaires que j'ai regroupés sous les appellations de point zéro, de point de départ et d'idéomonde fantôme. Le premier se rapporte à l'espace communément appelé la réalité. Il ne s'agit pas du réel absolu, plutôt de la représentation qui en est attendue, avec ses mythes et ses préconceptions. Le point de départ, confondu avec le point zéro dans certains romans comme *L'Héritage des Rois-Passeurs* (Manon Fargetton, 2015), constitue le référentiel intradiégétique,

²⁰¹ Laurence Dahan-Gaida, « Éditorial. Du savoir à la fiction... et retour ! [En ligne] », *Épistémocritique*, vol. 10, URL : <https://epistemocritique.org/editorial-du-savoir-a-la-fiction%c2%a6-et-retour/>, mis en ligne le 22 mars 2012, consulté pour la dernière fois le 16 août 2021.

²⁰² Expression tirée du titre du numéro d'*Épistémocritique* cité ci-haut et explicitée par Dahan-Gaida dans son « Éditorial... », *ibid.*

autour duquel les descriptions s'organisent explicitement. Quant à l'idéomonde fantôme, il rassemble les codes liés à un genre ou à un sous-genre littéraire précis (fantasy médiévale, *steam punk*, postapocalyptique, etc.). La construction des idéomondes fait interagir ces repères avec la créativité individuelle de l'auteur·trice, de sorte que l'élaboration d'un idéomonde véritablement novateur suppose de réinventer les codes souvent très rigides des littératures de l'imaginaire. Comme le souligne Attebery, chaque roman de fantasy répond à une tradition qu'il peut poursuivre, interrompre ou transformer, mais jamais ignorer complètement²⁰³. Si *La Passe-Miroir*, de même que les romans du corpus secondaire, montre une volonté persistante de représenter des personnages et des décors qui vont à contre-courant des schémas habituels, ces éléments se rapportent à une neutralité qui les surplombe et par rapport à laquelle ils se définissent comme des exceptions ou des bizarreries. Cette tension entre les conventions du hors-texte et les aspirations de l'écriture peuvent expliquer la cohabitation, dans les œuvres de l'imaginaire, d'une « permanence implicite des stéréotypes et [d']une volonté explicite de lutter contre les stéréotypes²⁰⁴ ».

Le deuxième chapitre resserre l'analyse autour de la nature spatiale des idéomondes. Entre des perspectives réelles et imaginaires, les idéomondes se développent avant tout comme des espaces étrangers dans lesquels les lecteur·trice·s, et souvent aussi les personnages, voyagent au cours de leur lecture ou de leurs aventures. Le texte fait de ces territoires fictionnels à la fois une carte, représentation statique essentiellement descriptive, et un paysage, impression subjective et dynamique. La particularité géographique des idéomondes réside dans le fait que leur carte est

²⁰³ Brian Attebery, *Strategies of Fantasy*, op. cit.

²⁰⁴ Isabelle Smadja, « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », loc. cit., p. 59.

autant, sinon plus, le fruit d'une invention que leur paysage, ce qui offre l'occasion de redessiner les frontières spatiales et identitaires. La division sociale, culturelle ou genrée des espaces peut être explicitement distincte des répartitions auxquelles le lectorat est habitué et montrer tout de même les traces implicites du hors-texte. Le chevauchement des systèmes de privilèges réels et fictionnels se manifeste dans le texte par des contradictions ou des faux raccords, qui dévoilent, encore une fois, tant l'influence des dominations du réel que la volonté marquée dans le texte de les transcender. Ces luttes subtiles peuvent aboutir à la décontextualisation de certaines conséquences des dominations. Les œuvres de mon corpus sous-tendent toutes l'existence des ensembles « couleur-exotisme-lointain » et « blanchité-norme-proximité » dans la répartition géographique des populations de leurs idéomondes sans justifier ces divisions, qui paraissent donc aller de soi. De même, la cartographie de la peur féminine, mise en scène dans *La Passe-Miroir* au moment de l'agression sexuelle d'Ophélie à Babel, entre en conflit avec la prétendue absence de différenciation entre les genres de cette région de l'idéomonde, naturalisant ainsi la plus grande liberté de mouvement masculine sans la problématiser en tant que privilège.

Ces premières observations peuvent donner le sentiment d'une omniprésence des privilèges qui les rendrait impossibles à éviter dans l'écriture, mais les romans de l'imaginaire sont capables d'ébranler au moins partiellement les systèmes normatifs qui les limitent. Dans les œuvres de mon corpus, c'est bien souvent le déplacement des personnages qui contribue à abaisser les frontières intangibles traversant les idéomondes. En modifiant leur apparence et leur nom, en se déracinant de leur terre d'origine, les protagonistes accèdent à des vérités qui les rapprochent des secrets fondateurs de leur univers et leur ouvrent les portes d'un avenir libéré de l'autorité qui les retenait à leur place. Le transvestissement d'Élouane (*L'Héritage des Rois-Passeurs*, Manon Fargetton) et les nombreux déguisements d'Ophélie (*La Passe-Miroir*, Christelle Dabos), par exemple,

promeuvent des modèles d'une identité fluide et mobile aptes à renverser des rapports de pouvoir habituels. C'est dans l'attitude de ces êtres romanesques qui luttent contre les structures hiérarchisantes de leur idéomonde que les textes manifestent le plus explicitement leur volonté de s'opposer aux dominations du réel, tandis que la géographie de ces nouveaux espaces tend à reproduire les systèmes de hiérarchisation de la réalité. Le combat des personnages contre les diverses oppressions auxquelles ils font face camoufle souvent la construction de l'idéomonde, dont les principes protègent les privilèges des identités dominantes en les intégrant comme des données absolues.

La magie, objet du troisième chapitre, s'est imposée comme une clé de voûte des rapports entre personnages et univers imaginaires. Particulièrement présente dans les idéomondes de fantasy sans pour autant être absente des univers de la science-fiction, elle est capable de faire le pont entre les trajectoires individuelles des personnages et l'organisation plus vaste de l'univers narratif qui les contient. C'est par le biais de ses influences surnaturelles – tantôt déterministes, tantôt libératrices – que se dessinent des images fortes en mesure de critiquer les schémas de pensée habituels. La magie, par sa nature irrationnelle, s'oppose aux habitudes, à la norme et à l'ordre, creusant ainsi une brèche dans les systèmes de hiérarchisation qui naturalisent les dominations. Son existence, concrétisée dans les idéomondes, donne aussi un nouveau sens au pouvoir féminin qui lui a longtemps été associé. La « magique fertilité » des femmes, ainsi nommée par Simone de Beauvoir²⁰⁵, se transforme, dans les idéomondes étudiés, en une puissance véritable qui révolutionne l'institution maternelle et révèle en même temps ses failles et ses échecs. Les personnages féminins dotés de pouvoirs magiques n'enfantent plus la chair, mais génèrent le

²⁰⁵ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, *op. cit.*, p. 108.

changement. En ouvrant une fenêtre sur l'ailleurs, les idéomondes donnent aux lecteur·trice·s la possibilité d'entrevoir une autre façon d'organiser un univers dont plusieurs éléments peuvent être comparés à la réalité. Si la magie ne résiste pas à ce « retour vers le présent » théorisé par Anne Besson²⁰⁶, il n'en est pas de même pour l'agentivité qu'elle procure aux femmes, qui trouve dans le réel une résonnance susceptible d'ouvrir la voie à une modification durable des rapports de pouvoir entre le masculin et le féminin.

Finalement, les idéomondes ne proposent jamais plus que ce que l'esprit humain peut déjà imaginer à l'intérieur des limites héritées des structures de distribution des privilèges qui guident toutes les représentations. Échapper à leur influence ne peut se faire sans admettre leur existence, une étape déjà difficile étant donné que la première caractéristique des privilèges demeure, encore aujourd'hui, leur relative invisibilité. En outre, le recours à une neutralité consensuelle reste tout particulièrement nécessaire au moment de mettre en texte un monde autrement trop différent pour offrir la moindre poigne aux lecteur·trice·s. Les présupposés, les allusions et les *allant-de-soi* sont tout autant de dénominateurs communs entre l'imaginaire et la réalité. Sans eux, l'exploration des idéomondes serait dénuée des points de repère qui évitent au lectorat de se perdre et lui permettent de revendiquer ces nouveaux territoires comme les siens. Or c'est principalement grâce à ce sentiment d'appropriation et de reconnaissance que les idéomondes peuvent toucher leur lectorat, et par là espérer avoir une influence sur lui. S'ils ne sont pas aussi détachés du réel qu'ils ne le semblent, ils déstabilisent au moins un peu les habitudes des lecteur·trice·s en les invitant à embrasser une perspective étrangère. Toute fiction propose de voir par d'autres yeux, mais celles qui mettent en scène des univers inventés poussent ce réflexe d'empathie à établir un pont entre

²⁰⁶ Anne Besson, « Retour vers le présent », *Les pouvoirs de l'enchantement*, op. cit., p. 33-53.

deux mondes. S'introduire dans un idéomonde par le biais de la lecture, c'est s'imprégner d'une réalité différente et la faire sienne. Brian Attebery résume ainsi le pouvoir de la fantasy, laquelle permet de « laisser l'Autre devenir Soi²⁰⁷ », un exercice qui, même s'il se réduit à accepter temporairement l'existence de créatures fantastiques, entraîne l'esprit à s'ouvrir à de nouvelles perspectives.

Je me suis concentrée, dans ma recherche, sur le travail créatif décelable dans les idéomondes de mon corpus, mais la littérature existe au point de rencontre entre la plume d'un·e auteur·trice et l'horizon d'attente de son lectorat, comme une idée qui se transmet d'un imaginaire à l'autre. Besson a creusé de nombreuses réflexions sur une forme de pouvoir propre aux histoires populaires laquelle résiderait dans leur réception plutôt que dans leur écriture²⁰⁸, mais l'influence des dominations ne s'arrête pas aux représentations et à leurs interprétations multiples. Le livre publié, donc le livre lu, est peut-être la plus formidable manifestation du privilège de la parole, du pouvoir de contribution à un imaginaire duquel les prochains récits pourront s'inspirer, un pouvoir inégalement partagé en raison de facteurs aussi arbitraires que la langue d'écriture, le lieu de publication ou encore l'accès à une scolarisation suffisante. En touchant ici aux mécanismes de protection des privilèges qui peuvent se glisser dans la construction des idéomondes, je n'ai fait qu'effleurer l'enchevêtrement complexe de systèmes de hiérarchisation qui étend sa toile dans tous les mondes, réels ou imaginaires, et dont le tableau le plus complet demanderait une analyse beaucoup plus approfondie des contraintes sociales, politiques, idéologiques et éditoriales qui

²⁰⁷ Brian Attebery. « The Politics (If Any) of Fantasy [En ligne] », *Journal of the Fantastic in the Arts*, vol. 4, n°1, 1991, p. 24. URL : <https://www.jstor.org/stable/43308098>, consulté pour la dernière fois le 16 août 2021. Dans le texte original : « *Perhaps the most profound political statement that fantasy can make is to let the Other become a Self* » [Traduction libre]

²⁰⁸ Anne Besson, *Les pouvoirs de l'enchantement*, op. cit.

peuvent orienter la trajectoire d'un livre et de son contenu, en plus des enjeux qui touchent sa réception, dont l'importance ne dépend jamais seulement de la qualité d'une œuvre quelle que soit la façon dont on l'évalue.

Toutefois, en me restreignant à l'étude des textes dans le cadre de ma recherche, en observant de près les combats qui peuvent y être menés, entre les stéréotypes et leurs contraires, j'ai été témoin de l'existence de volontés narratives qui nagent à contre-courant. Si la création d'un idéomonde subit certainement l'influence des privilèges, elle peut également affirmer le libre-arbitre des écrivain·e·s qui refusent ces influences avec plus ou moins de succès et tentent même de les remplacer par d'autres modes de pensée. Les genres de l'imaginaire, terreaux fertiles en nouveaux mondes, s'écartent déjà des normes, non seulement par l'abondance d'éléments extraordinaires qui traversent leurs récits, mais aussi par leur statut encore marginal au sein d'une institution littéraire qui hésite à reconnaître leur pleine légitimité. En s'éloignant explicitement du réel et de ses contraintes, les œuvres de fantasy et de science-fiction proposent d'ériger des espaces plus libres où le pouvoir des subalternes ne peut plus être taxé d'irréalisme. Ce potentiel est à prendre pour ce qu'il est : une possibilité de subversion qui s'active plus ou moins entre les lignes d'un texte secoué d'a priori et d'inventions, un mouvement léger dans l'ombre de la littérature, là où peuvent danser les vérités oubliées ou pas encore découvertes.

Puisque la neutralité s'imisce inévitablement en sous-texte des romans, c'est par sa transformation que l'écriture peut espérer échapper à ses contraintes. Un tel renversement des habitudes dans des idéomondes littéraires demande de faire émerger des mots un sens différent de celui qui leur a été confié. Entreprise difficile, mais pas impossible quand on décide de considérer la subversion comme une direction au lieu d'un endroit précis. Bien sûr, pris dans le délicat équilibre entre l'écriture et la lecture, un seul roman ne saurait bouleverser complètement des

conceptions sociales pluriséculaires. Il faut peut-être un millier de livres pour déplacer la moindre virgule dans le long roman de l'histoire humaine. Pour ce faire, les idéomondes recèlent encore des possibilités inexplorées qui amorcent un mouvement en permettant aux auteur·trice·s de l'avenir de proposer graduellement d'autres façons de percevoir la réalité. La promesse de dépaysement que semblent porter en elles ces contrées lointaines et familières trouve peut-être son accomplissement dans le chemin, plutôt que dans sa destination. Après tout, la réalité qu'on regagne à la fin d'une lecture n'a pas changé, mais le regard qu'on pose sur elle, désormais hanté par des visions d'un autre monde, fait voir, soudain, des contrastes nouveaux, porteurs d'un potentiel de subversion qui ne dépend plus des contraintes de la fiction pour s'éveiller.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus principal

- DABOS, Christelle. *La Passe-Miroir. Les fiancés de l'hiver*, Paris, Éditions Gallimard jeunesse, 2016 [2013], 569 p.
- DABOS, Christelle. *La Passe-Miroir. Les disparus du Clairdelune*, Paris, Éditions Gallimard jeunesse, 2015, 553 p.
- DABOS, Christelle. *La Passe-Miroir. La mémoire de Babel*, Paris, Éditions Gallimard jeunesse, 2019 [2017], 570 p.
- DABOS, Christelle. *La Passe-Miroir. La tempête des échos*, Paris, Éditions Gallimard jeunesse, 2019, 567 p.

Corpus secondaire

- FARGETTON, Manon. *Les Illusions de Sav-Loar*, Paris, Éditions Bragelonne, 2016, 683 p.
- FARGETTON, Manon. *L'Héritage des Rois-Passeurs*, Paris, Éditions Bragelonne, 2015, 472 p.
- CHASTELLIÈRE, Emmanuel. *L'Empire du Léopard*, Rennes, Éditions Critic, 2018, Format Kindle, 656 p.
- VONARBURG, Élisabeth. *Chroniques du Pays des Mères*, Québec, Éditions Alire, 1999, 470 p.

Autres œuvres de fiction mentionnées

- ENDE, Michael. *L'histoire sans fin*, traduit de l'allemand par Dominique Autrand, Vanves, Hachette, coll. : « Aventure », 2014 [1968], 520 p.
- LUCAS, George (réal.). *Star Wars: Episode I — The Phantom Menace* [film], Lucasfilm, 1999, 136 minutes.
- MARTIN, George R. R. *A Song of Ice and Fire*, New York, New York, Bantam Books, cycle inachevé débutant en 1996.
- PAU PRETO, Nicki. *Sœurs de sang tome 1. L'envol du phénix*, Paris, Éditions LUMEN, 723 p.
- ROBILLARD, Anne. *Les Chevaliers d'Émeraude*, tomes 1 à 12, Québec, Mortagne, 2003 à 2008.
- ROWLING, J. K. *Harry Potter*, tomes 1 à 7, Londres, Bloomsbury Publishing, 1997-2007

Dictionnaires

- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, « Tacot », [en ligne], URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/tacot>, mis en ligne en 2012, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

Encyclopédie collaborative Idéopédia, « Idéomonde », [En ligne], URL : europalingua.eu/ideopedia, mis en ligne le 8 avril 2013, consulté pour la dernière fois le 20 juillet 2021.

Dictionnaire Larousse, « Hideux, Hideuse », [En ligne], URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/hideux/39917>, 2020, consulté pour la dernière fois le 20 janvier 2020.

Dictionnaire Larousse, « dieu », <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/Dieu/25419>, 2021, consulté pour la dernière fois le 20 mars 2021.

Dictionnaire Larousse, « Dieu », <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/Dieu/25419>, 2021, consulté pour la dernière fois le 20 mars 2021.

Articles de périodique

ARDITTY, Jo et Philippe BLANCHET, « La “mauvaise langue” des “ghettos linguistiques” : la glottophobie française, une xénophobie qui s’ignore », *REVUE Asylon(s)*, « Institutionnalisation de la xénophobie en France », n° 4, mai 2008, URL : <http://www.reseau-terra.eu/article748.html>, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

ATTEBERY, Brian. « Gender, Fantasy and the Authority of Tradition [En ligne] », *Journal of the Fantastic in the Arts*, vol. 7, n° 1, 1996, p. 51-60. URL : <https://www.jstor.org/stable/43308255>, consulté pour la dernière fois le 16 août 2021.

ATTEBERY, Bryan. « The Politics (If Any) of Fantasy [En ligne] », *Journal of the Fantastic in the Arts*, vol. 4, n° 1, 1991, p. 7-28. URL : <https://www.jstor.org/stable/43308098>, consulté pour la dernière fois le 16 août 2021.

BELLEAU, André. « L’automate comme personnage de roman », *Études françaises*, vol. 8, n° 2, 1972, p. 115 à 129.

BELLOUBET-FRIER, Nicole et Florence REY, « Violences sexuelles, violences sexistes », *VEI Enjeux*, n° 128, 2002, p. 212-225.

BERTHIAUD, Emmanuelle. « Corps de femmes, corps de mères », *Encyclopédie pour une histoire nouvelle de l’Europe* [en ligne], 2016. URL : <https://ehne.fr/fr/encyclopedie/th%C3%A9matiques/genre-et-europe/le-corps-genr%C3%A9-en-europe-entre-contrainte-et-%C3%A9mancipation/corps-de-femmes-corps-de-m%C3%A8res>, mis en ligne le 19 octobre 2018, consulté le 12 mai 2020.

BESSION, Anne. « Aux frontières du réel : les genres de l’imaginaire », *La revue des livres pour enfants*, dossier « Les littératures de l’imaginaire », n° 274, 2014, p. 90-97.

BILGE, Sirma. « Théorisations féministes de l’intersectionnalité », *Diogène*, vol. 225, n° 1, 2009, p. 70-88.

BOËTSCH, Gilles. « Autour de la couleur de la peau... », *Femmes et développement en Afrique : la recherche au service de la santé et de l’esthétique* [conférence introductive à la réunion de l’UNESCO], novembre 2012, Paris, France, Tiré des archives ouvertes de HAL, URL :

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02568621/document>, mis en ligne le 9 mai 2020, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

- BOUCHARD, Guy. « L'homme n'est pas l'humain », *Laval théologique et philosophique*, n°46, vol. 3, 1990, p. 307-315.
- BOUGON, Marie-Lucie. « Cosmogonie de la fantasy française. Genèse et émancipation », *Revue de la BNF*, vol. 2, n° 59, 2019, p. 38-47.
- BOURDIEU, Pierre. « L'économie des échanges linguistiques », *Langue française*, Pierre Encrevé (dir.), « Linguistique et sociolinguistique », n° 34 1977, p. 17-34.
- BREDA, Hélène. « La critique féministe profane en ligne de films et de séries télévisées », *Réseaux*, vol. 201, n°1, 2017, p. 87-114.
- BROSSEAU, Marc. « L'espace littéraire en l'absence de description : un défi pour l'interprétation géographique de la littérature » *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, n° 147 (décembre 2008), p. 419-437.
- BRUGELLES, Carole, Isabelle CROMER, et Sylvie CROMER, « Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés ou Comment la littérature enfantine contribue à élaborer le genre », *Population*, vol. 57, n° 2, 2002, p. 261-292.
- BRUNO, Pierre et Isabelle SMADJA. « Évaluer le sexisme d'une œuvre : nécessité et difficulté », *Le français aujourd'hui*, vol. 163, n° 4, 2008, p. 29-36.
- CAPUT, Jean-Pol. « Naissance et évolution de la notion de norme en français », *Langue Française*, n° 16, 1972, p. 63-73.
- CASTRO, Ginette. « La critique littéraire féministe : une nouvelle lecture du roman féminin », *Revue française d'études américaines*, n° 30, 1986, p. 399-413.
- CERVILLE, Maxime. « La conscience dominante. Rapports sociaux de race subjectivation », *Cahiers du Genre*, vol. 53, n° 2, 2012, p. 37-54.
- CHAPMAN, Rosemary. « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol. 10, n° 2, 1997, p. 13-26.
- COLLOT, Michel. « Pour une géographie littéraire [En ligne] », *Littérature Histoire Théorie*, n° 8. URL : <https://www.fabula.org/lht/8/collot.html>, mis en ligne en mai 2011, consulté pour la dernière fois le 16 décembre 2020.
- DAHAN-GAIDA, Laurence. « Éditorial. Du savoir à la fiction... et retour ! [En ligne] », *Épistémocritique*, vol. 10, URL : <https://epistemocritique.org/editorial-du-savoir-a-la-fiction%c2%a6-et-retour/>, mis en ligne le 22 mars 2012, consulté pour la dernière fois le 16 août 2021.
- DE LESSEPS, Emmanuèle. « Sexisme et racisme : ce n'est rien, c'est une femme qui se noie », *Questions Féministes*, n° 7, 1980, p. 95-102.

- DEMARET, Nathalie. « Du bannissement à la peine de mort, une même logique punitive ? Hainaut (1464-1474) », dans *Amender, sanctionner et punir : Histoire de la peine du Moyen Âge au XX^e siècle*, sous la direction de Marie-Amélie Bourguignon et al., Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2012, p. 87-100.
- DESPRÉS, Elaine « Réalisme et pseudo-réalisme en science-fiction : l'exemple d'Élisabeth Vonarburg » [en ligne], *Repenser le réalisme*, Cahier ReMix, n° 7, 2018, paragr. 41. URL : <http://oic.uqam.ca/fr/remix/realisme-et-pseudo-realisme-en-science-fiction-lexemple-delisabeth-vonarburg>, mis en ligne en avril 2018, consulté pour la dernière fois le 20 juillet 2021.
- DIDELOT, Marion. « La hiérarchisation des accents en français, entre représentations et réalité : étude de perception d'accents natifs et non natifs en Suisse romande », *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n° 12, 2019, p. 101-124
- DI MÉO, Guy. « Les femmes et la ville. Pour une géographie sociale du genre », *Annales de géographie*, vol. 684, n° 2, 2012, p. 107-127.
- DOTSON, Kristie. « Conceptualiser l'oppression épistémique », *Recherches féministes*, vol. 31, n° 2, 2018, p. 9-34.
- DUBOIS, Jacques, Pascal DURAND et Yves WINKIN, « Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu », *COnTEXTES* [En ligne], Varia, 2013, URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5661>, mis en ligne le 6 août 2013, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.
- DUCHET, Claude. « Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit », *Littérature*, n° 1, 1971, p. 5-14.
- DUFAYS, Jean-Louis. « Le stéréotype, un concept clé pour lire, penser et enseigner la littérature », *Marges Linguistiques* [En ligne], 2001, p. 19-30, mis en ligne en 2001, consulté pour la dernière fois le 21 juillet 2021. URL : https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal%3A139031/datastream/PDF_01/view
- FADOUL, Karim. « La fédération belge des taxis recrute 300 chauffeurs pour Bruxelles », *rtbr.be* [en ligne]. URL : https://www.rtbf.be/info/regions/detail_la-federation-belge-des-taxis-recrute-300-chauffeurs-pour-bruxelles?id=10032128, mis en ligne le 29 septembre 2018, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.
- FILI-TULLON, Touriya. « Philippe Blanchet, *Discriminations : combattre la glottophobie* », *Questions de communication*, n° 30, 2016, p. 404-406.
- GARNAULT, Diane. « Histoires de ventres : une politique du corps des femmes ? », *Champ psy*, vol. 64, n° 2, 2013, p. 53-68.
- GASQUET-CYRUS, Médéric. « La discrimination à l'accent en France : idéologies, discours et pratiques », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n° 6, 2012, p. 227-245.
- GUILLAUMIN, Colette. « Sur la notion de minorité », *L'Homme et la société*, n° 77-78, 1985, p. 101-109.

- HANCOCK, Claire. « “Délivrez-nous de l'exotisme” : quelques réflexions sur des impensés de la recherche géographique sur les Suds (et les Nords) », *Autrepart*, vol. 41, n° 1, 2007, p. 69-81.
- KEBABZA, Horia. « “L’universel lave-t-il plus blanc ?” : “Race », racisme et système de privilèges », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], n° 14, 2006, URL : <http://journals.openedition.org/cedref/428>, mis en ligne le 3 décembre 2009, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.
- LARRÈRE, Catherine. « L’écoféminisme ou comment faire de la politique autrement », *Multitudes*, vol. 67, n° 2, 2017, p. 29-36.
- LARUE, Anne. « Le médiévalisme entre hypnose numérique et conservatisme rétro », *Itinéraires*, n° 3, 2010, p. 87-96.
- LEJEUNE, Guillaume. « Les chauffeurs de taxi face à Uber. Une mise à l’épreuve économique et politique », *Politix*, vol. 122, n° 2, 2018, p. 107-130
- LIGUORI, Guido. « Le concept de subalterne chez Gramsci », *Mélanges de l’École française de Rome – Italie et Méditerranée modernes et contemporaines* [En ligne], n° 128, vol. 2, 2016, mis en ligne le 3 novembre 2016, consulté pour la dernière fois le 21 juillet 2021. URL : <https://journals.openedition.org/mefrim/3002#quotation>
- LUXEMBOURG, Corinne et Dalila MESSAOUDI, « Projet de recherche-action à Gennevilliers : “La ville côté femmes” », *Recherches féministes*, vol. 291, 2016, p. 129–146.
- KEILHAUER, Annette. « Neutralisée ou inquiétante : représentations de la femme vieillissante dans la littérature française », *Gérontologie et société*, vol. 28 / 114, n° 3, 2005, p. 149-165.
- MARCINKOWSKI, Alexandre et Jérôme WILGAUX, « Automates et créatures artificielles d’Héphaïstos : entre science et fiction », *Techniques & Culture* [En ligne], n° 43-44, 2004, URL : <http://journals.openedition.org/tc/1164>, mis en ligne le 15 avril 2007, consulté la dernière fois le 22 juillet 2021.
- MAURUS, Patrick. « Cotexte et sociotexte », dans Anthony Glinoe et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius* [En ligne], s.d., consulté pour la dernière fois le 20 juillet 2021. URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/167-cotexte-et-sociotexte>
- MCINTOSH, Peggy. « White Privilege: Unpacking the Invisible Knapsack », *Peace and freedom Magazine*, Philadelphie, Women’s International League for Peace and Freedom, 1989, p. 10-12.
- MELOT, Michel. « Le laid idéal », *Les Cahiers de médiologie*, vol. 15, n° 1, 2003, p. 149-160.
- PELLEGRIN, Nicole. « Le genre et l’habit. Figures du transvestisme féminin sous l’Ancien Régime », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [en ligne], vol. 10, 1999. URL : <https://journals.openedition.org/clio/252#tocto1n2>, mis en ligne le 29 mai 2006, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.
- ROCHEBOUET, Anne et Anne SALAMON, « Réminiscence médiévales en fantasy », *Cahiers de recherches médiévales*, n° 16, 2008, p. 319-346.

- SAINT-MARTIN, Lori. « Le nom de la mère : le rapport mère-fille comme constante de l'écriture au féminin », *Women in French Studies*, vol. 6, 1998, p. 76-91.
- SERANO, Julia. « Le privilège cissexuel » [En ligne], traduit de l'anglais par le Collectif M.T.F, *Infokiosques.net*, 2008, URL : https://infokiosques.net/lire.php?id_article=884, mis en ligne le 23 novembre 2011, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.
- SHANNON, Samantha. « My Feminist Call to Historical Fantasy », *Ms. Magazine* [En ligne]. URL : <https://msmagazine.com/2019/02/26/feminist-call-historical-fantasy/>, mis en ligne le 26 février 2019, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.
- SMADJA, Isabelle. « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 82, n° 4, 2010, p. 53-62.
- SUSSAN, Rémi. « Le futurisme magique », *A contrario*, vol. 22, n° 1, 2016, p. 69-81.
- TELEP, Suzie. « “Moi je whitise jamais.” Accent, subjectivité et processus d'accommodation langagière en contexte migratoire et postcolonial », *Langage et société*, vol. 165, n° 3, 2018, p. 31-49.
- THESSARD, Anne-Laure. « Compétition symbolique entre les espèces. Animaux / Humains / IA », *Multitudes*, vol. 78, n° 1, 2020, p. 67-73.
- WACQUANT, Loïc. « Les deux visages du ghetto. Construire un concept sociologique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 160, n° 5, 2005, p. 4-21.
- XU, Li. « Qui conduit un taxi au Canada ? », *Citoyenneté et Immigration Canada* [en ligne]. URL : <https://www.canada.ca/fr/immigration-refugies-citoyennete/organisation/rapports-statistiques/recherche/conduit-taxi-canada.html>, mis en ligne en mars 2012, consulté pour la dernière fois le 15 janvier 2021.

Chapitres d'ouvrages

- ANGENOT, Marc. « Chapitre 1. le discours social : problématique d'ensemble », *1889, un état du discours social*, Canada, Médias 19, 2014 [1989], p. 53-77.
- BONHOMME, Julien. « Magie / Sorcellerie », dans Régine Azria et Danièle Hervieu-Léger (dir.), *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Dictionnaires Quadrige », 2010, p. 679-685.
- CLAUDE MATHIEU, Nicole. « Sexe et genre », *Dictionnaire critique du féminisme*, Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré et Danièle Senotier (dir.), Paris, 2000, Presses Universitaires de France, p. 191-200.
- DETEY, Sylvain et David LE GAC, « Didactique de l'oral et normes de prononciation : *quid* du français “standard” dans une approche perceptive ? », dans Jacques Durand, Benoît Habert et Bernard Laks (dir.), *Actes de CMLF' 08*, Paris, Institut de linguistique française, 2008, p. 475-487.
- DOUGLAS, Virginie « Réalisme, fantasy, réalisme magique dans le roman britannique contemporain pour la jeunesse », *Poétique du merveilleux : Fantastique, science-fiction, fantasy en littérature et dans les arts visuels* [en ligne], Anne Besson et Evelyne Jacquelin (dir.), Arras, Artois Presses

Université, 2015, p. 217-231. URL : <http://books.openedition.org/apu/11671>, mis en ligne en 2015, consulté pour la dernière fois le 22 juillet 2021.

GELIN, Rodolphe. « Les robots et l'intranquillité », dans René Friedman *et al.*, *L'Intranquillité*, Presses universitaires de France, Paris, coll. « Hors collection », 2017, p. 103-107.

GODART, Frédéric. « I. Affirmation : la mode entre individu et société », dans Frédéric Godart (dir.), *Sociologie de la mode*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2016, p. 12-25.

GRAVEREAU, Sophie et Caroline VARLET, « Chapitre 5. Frontières socio-spatiales », *Sociologie des espaces*, Sophie Gravereau et Caroline Varlet (dir.), Paris, Armand Colin, coll. « U », 2019, p. 59-69.

HOMMEL, Élodie. « Lectures de filles, lectures de garçons », *Lectures de science-fiction et fantasy : enquête sociologique sur les réceptions et appropriations des littératures de l'imaginaire*, [Thèse de doctorat], Université de Lyon, 2017, p. 245-276.

MATHIEU, Iris. « Le concept de paria dans la philosophie politique de Hannah Arendt, une critique des totalitarismes », *Le concept de paria dans l'œuvre de Hannah Arendt* [Mémoire de maîtrise], Université Panthéon Sorbonne, 2015, p. 38-63.

PÉRIER, Isabelle. « Fantasy et science-fiction : transcendance et appareil, révolution et conservation » dans *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd'hui. Actes du colloque du CRELID*, Paris, Bragelonne, 2007, p. 87-100.

SAINT-MARTIN, Lori. « Splendeurs et misères de la critique littéraire au féminin », *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, p. 16-35.

SAGAERT, Claudine. « La laideur, un redoutable outil de stigmatisation », *Revue du MAUSS*, vol. 40, n° 2, 2012, p. 239-256.

SCOTT CARD, Orson. « Part: How to Write Science Fiction and Fantasy, Chapter 1: The Infinite Boundary », dans Orson Scott Card et collab., *How to Write Fantasy and Science Fiction*, Cincinnati, Writer's Digest Books, 2013, p. 4-25.

VERGÈS, Françoise. « 7. La "ligne de couleur". Esclavage et racisme colonial et postcolonial », Sylvie Laurent (dir.), *De quelle couleur sont les blancs ? Des « petits Blancs » des colonies au « racisme anti-Blancs »*, Paris, La Découverte, col. : « Cahiers Libres », 2013, p. 76-87.

VIENNOT, Éliane. « Le traitement des grandes autrices françaises dans l'histoire littéraire du XVIII^e siècle : la construction du panthéon littéraire national », dans Martine Reid (dir.), *Les femmes dans la critique littéraire et l'histoire littéraire*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 31-41.

Monographies

ATTEBERY, Brian. *Strategies of fantasy*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1992, 152 p.

BARTHES, Roland. *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953, 127 p.

- BAUDINO, Claudie. *Le Sexe des mots : un chemin vers l'égalité*, Paris, Éditions Belin, coll. : « Égale à Égal », 2018, 80 p.
- BAUDOU, Jacques *La Fantasy*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2005, 128 p.
- BAUDOU, Jacques *La Science-fiction*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2003, 128 p.
- BEAUVOIR (de), Simone. *Le Deuxième Sexe tome 1*, préface de Benoîte Groulx, Paris, Éditions du Club France Loisir [avec l'autorisation des éditions Gallimard], 1990 [1949], 343 p.
- BESSON, Anne. *Les Pouvoirs de l'enchantement*, Paris, Vendémiaire, 2021, 224 p.
- BESSON, Anne. *Constellations. Des mondes fictionnels dans l'imaginaire contemporain*, Paris, CNRS Éditions, 2015, 558 p.
- BESSON, Anne. *La Fantasy*, Paris, Klincksieck, coll. « 50 Questions », 2007, 208 p.
- BLANC, William. *Winter is coming. Une brève histoire de politique de la fantasy*, Montreuil, Éditions Libertalia, 2019, 140 p.
- CANNONE, Belinda. *La Tentation de Pénélope*, Paris, Éditions Stock, 2010, 221 p.
- CHOLLET, Mona. *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Zones », 2018, 231 p.
- HARAWAY, Donna. *Manifeste Cyborg et autres essais*, Anthologie établie et traduite par Laurence Allard, Delphine Gardey & Nathalie Magnan, EXILS, 2007, 333 p.
- HUET, Marie-Noëlle. *Maternité, identité, écriture : discours de mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France*, [Thèse de doctorat], Université du Québec à Montréal, 2018, 413 p.
- ISER, Wolfgang. *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, traduit de l'allemand par E. Sznycer, Bruxelles, Pierre Mardaga Éditeur, 1985 [1976], 405 p.
- JOUE, Vincent. *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1998, 272 p.
- LAMY, Suzanne. *Quand je lis je m'invente suivi de D'elles et autres textes*, Montréal, Éditions Alias, coll. « Alias Classiques », 2017, 230 p.
- LESSARD, Michaël et Suzanne ZACCOUR, *Manuel de grammaire non sexiste et inclusive*, Paris, Éditions Syllepse, 2018, 189 p.
- MCQUAIN, Taryn L. *Rejet et transformation de la figure de la mère dans la littérature contemporaine des femmes au Québec*, [Thèse de doctorat], Université de Louisiane à Lafayette, 2006, 167 p.
- POPOVIC, Pierre. *La mélancolie des misérables : un essai de sociocritique*, Paris, Le Quartanier, coll. : « Erres Essais », 2013, 314 p.

SAINT-GELAIS, Richard. *L'Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Québec, Nota Bene, 1999, 399 p.

SMADJA, Isabelle. *Le seigneur des anneaux ou la tentation du mal*. Presses Universitaires de France, 2002, 144 p.

THURAM, Lilian. *La Pensée blanche*, Paris, Mémoire d'encrier, 2020, 343 p.

TOLKIEN, J. R. R. *Faërie et autres textes*, traduit de l'anglais par Francis Ledoux *et al.*, Pocket, 2009, 448 p.

VIENNOT, Éliane. *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin*, nouvelle édition augmentée, Paris, Éditions iXe, 2017 [2014], 144 p.